

Des hommes hétérosexuels volontairement sans enfant

Par
Valérie Laniel

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Dans le cadre des exigences du programme de
maîtrise en sociologie

École d'études sociologiques et anthropologiques
Faculté des sciences sociales
Université d'Ottawa

© Valérie Laniel, Ottawa, Canada, 2018

Résumé

La réalité des personnes volontairement sans enfant intéresse de plus en plus les médias traditionnels. Les recherches en sciences sociales commencent à s'intéresser à la question, mais elles semblent mettre de côté la réalité des hommes dans cette situation. Dans la majorité des cas, c'est le point de vue des femmes volontairement sans enfant qui est exploré dans les recherches, les reportages ou le web, sur les *childfree*. Cette recherche qualitative propose un angle inédit jusqu'à maintenant en sociologie sur la question des hommes hétérosexuels qui prennent la décision de ne pas devenir pères. L'intention de cette recherche est de comprendre comment, en tant qu'hommes, ils négocient avec les normes, toujours présentes, du faire famille.

Mots clés :

Childfree, Conversation conjugale, Couple, Épreuve, Hommes, Volontairement sans enfant.

Introduction

Dans les dernières décennies, les manières de faire famille ainsi que des formes d'union conjugale se sont assez largement différenciées. Les changements sociaux qui ont découlé des luttes féministes des années 1970, en plus des avancées médicales qui permettent un meilleur contrôle de la fertilité des femmes, ont certainement un effet dans ces nouvelles manières de faire famille. La contraception permet de repenser la manière de fonder une famille ainsi que le moment idéal de concrétiser le projet parental. La sociologue Charlotte Debest (2014) explique que le contrôle des naissances alimente la responsabilisation des femmes sur le plan de la contraception de sorte que maintenant engendrer se produit de manière « responsable », « rationnelle » et « assumée ».

Il existe une pression nataliste sur les couples qui répondent à des critères idéaux pour fonder une famille (avoir un foyer, terminer les études, avoir une stabilité d'emploi, être en relation stable, etc.). La contraception efficace et la rationalisation du faire famille permettent à certaines personnes de choisir de rester sans enfant. Il existe des différences entre les hommes et les femmes qui font ce choix. D'après les recherches réalisées sur le sujet, les femmes connaissent une pression supplémentaire lorsqu'elles disent ne pas vouloir d'enfant puisqu'elles renonceraient à ce que l'on s'attend d'elle : enfanter. Les hommes quant à eux sont questionnés sur leur intention familiale seulement lorsqu'ils sont en couple et souvent, d'après leur entourage, la responsabilité de l'infertilité du couple relèverait exclusivement à la conjointe. La femme serait l'unique responsable de cette décision, et ce malgré le fait qu'elle doit, d'après moi, être exprimée et acceptée par les protagonistes, puisque la fertilité de l'union concerne les deux partenaires.

Comme les travaux de Berger et Kellner (1964) le présentent, la relation conjugale est en effet un espace de socialisation sans pareil dans lequel les protagonistes façonnent la réalité sociale pour ainsi créer leur monde. Leur notion de « conversation conjugale », par laquelle les partenaires échangent et modifient leurs identités précédentes pour en créer une nouvelle, fonde l'identité conjugale qui se construit en relation avec l'autrui significatif par excellence. C'est pour cette raison qu'il m'apparaissait peu probable que les hommes de ces

unions sans enfant n'aient rien à dire sur leur intention familiale. La décision de rester sans enfant est, d'après moi, quelque chose qui doit être confronté et discuté lorsqu'il y a une relation intime entre deux personnes. C'est dans cette perspective que je mets en lien la relation conjugale avec la décision de rester sans enfant chez les hommes.

En m'intéressant à la question du couple ainsi qu'aux personnes sans enfant, j'ai réalisé au cours de mes lectures que les hommes discutaient peu de la vie conjugale et encore moins de leur décision de rester sans enfant. Ce travail se veut exploratoire, dans la mesure où il n'existe pas, à ma connaissance, de travaux réalisés exclusivement sur les hommes volontairement sans enfant. Par ce travail, je questionne cette absence des hommes dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant. Il est noté dans la recherche de Charlotte Debest que les hommes et les femmes connaissent des pressions différentes lorsqu'ils expriment ce choix de rester sans enfant. Mon intention est de faire ressortir la manière masculine de négocier avec la pression sociale du faire famille.

Pour répondre à mon questionnement, je procéderai en cinq temps. Dans le premier chapitre de cette thèse, il sera question de la mise en contexte qui retrace les changements dans la natalité au Québec mis en relation avec les luttes féministes qui ont changé la manière de penser la parentalité aux cours des dernières décennies. Ce contexte ouvre les portes à certaines personnes de décider de rester sans enfant. Comme je m'intéresse spécifiquement au point de vue masculin, je présente une définition de la masculinité dans la situation actuelle en relatant les changements opérés depuis les dernières années ainsi que les nouvelles demandes sociales faites aux hommes. Comme le lecteur l'aura compris, il était important pour moi de voir le couple comme un lieu de discussion entre les partenaires sur leurs intentions familiales. Nous allons voir au cours du même chapitre la notion de couple. En m'intéressant à l'absence des hommes dans les recherches en sociologie de la famille, je me suis questionnée sur la parole des hommes sur les questions de la parentalité. Je vous présente, dans le même chapitre, les mobilisations exclusivement masculines autour de la famille.

Un fois le contexte décrit, je présenterai dans le deuxième chapitre le cadre théorique et

conceptuel utilisé pour l'analyse de ce phénomène. Le livre phare utilisé pour ma thèse est sans contredit l'ouvrage de Charlotte Debest qui jette des bases sur la réalité des personnes volontairement sans enfant en France. Nous verrons ensemble ce que son analyse nous révèle. Par la suite je présenterai les questionnements qui me sont restés à la suite de lecture de son ouvrage qui ont inspiré le déroulement de cette recherche. Un concept important dans mon projet est la conversation conjugale, concept élaboré par Berger et Kellner qui illustre la dynamique dans le couple. Et finalement, dans ce chapitre, le concept de couple sera mis en relation avec les travaux de Danilo Martucceli qui présente la société singulariste.

Dans le chapitre trois, il sera question de la méthode de recherche utilisée. Je présenterai comment je m'y suis prise pour rencontrer des hommes volontairement sans enfant. Il sera question des méthodes de recrutement utilisées ainsi que les critères de sélection en plus d'exposer les défis rencontrés. Il sera aussi question, au sein de ce chapitre, de la méthode de cueillette de données, l'entretien semi-directif. Pour bénéficier au maximum de cette méthode, j'ai élaboré un guide d'entretien pour parler de sujets précis avec les participants. J'ai discuté en moyenne une heure trente minutes avec des hommes que l'on pourrait qualifier de « peu de mots » sur leur intention familiale et leur vie conjugale. C'est dans cette section de ma thèse que je vous présenterai les hommes qui ont accepté de discuter avec moi, tant de leur décision de rester sans enfant que de leur vie conjugale. Pour élaborer le dernier chapitre de la thèse, je me suis tourné vers les médias sociaux et traditionnels pour rebondir sur des écueils de recrutement. Il sera question des moyens utilisés pour recueillir et analyser ces données.

Le chapitre quatre présente l'analyse des entretiens réalisés avec des hommes volontairement sans enfant en couple avec des femmes. Nous avons parcouru, bien entendu, les moments clés dans leur prise de décision. Ils ont su m'expliquer la rationalité derrière celle-ci, en me démontrant, à leur manière des arguments pour se justifier aux autres. Il a aussi été question de la vie conjugale actuelle et précédente afin de faire ressortir le concept de conversation conjugale. Comme je m'intéresse exclusivement au point de vue masculin de cette décision, il était important pour moi de les questionner sur

la manière dont ils conjuguent avec les pressions natalistes. Nous verrons, dans cette section, l'influence de leur décision dans le quotidien (personnel et professionnel) des participants. Une place importante dans l'entretien a été accordée aux travaux de Martuccelli. Pour comprendre comment ils jonglent avec l'épreuve de la vie de famille et plus spécifiquement avec l'épreuve conjugale. Bien que je rencontre seulement l'un des partenaires du couple, certains éléments m'ont permis de mettre en relief le concept de conversation conjugale de Berger et Kellner au travers les réponses qu'ils m'ont données.

Le cinquième et dernier chapitre de cette thèse présente la voix des hommes volontairement sans enfant dans la sphère publique. Pour commencer, je me suis questionné sur la voix des hommes sur les intentions familiales. Rapidement, il a été clair que certains hommes se mobilisent lorsque la paternité leur échappe. Qu'il s'agisse des hommes gais qui souhaitent devenir pères, des couples infertiles qui s'engagent dans des démarches de procréation assistée ou encore de pères qui souhaitent des gardes partagées plus égalitaires, il s'agit de voix masculines sur les intentions familiales. Je tenterai de comprendre et de présenter, s'il en existe une, la mobilisation masculine des personnes volontairement sans enfant.

Table des matières

Résumé.....	ii
Introduction	iii
Chapitre I : L'engendrement, la masculinité et le couple.....	1
1.1. La natalité au Québec.....	1
1.2. Les luttes féministes, le rapport à la maternité et à l'engendrement	3
1.3. Le choix de rester sans enfant	5
1.4. La masculinité aujourd'hui.....	10
1.5. Le couple	16
1.6. La mobilisation des hommes.....	21
1.6.1. Les familles avec des parents gais.....	21
1.6.2. Les couples infertiles	25
1.6.3. Le droit des pères séparés.....	27
Chapitre II : Cadre théorique et conceptuel.....	31
2.1. Le choix d'une vie sans enfant selon Charlotte Debest.....	32
2.2. La conversation conjugale selon Peter Berger et Hansfried Kellner	35
2.3. Danilo Martuccelli et le couple dans la société singulariste.....	41
2.4. Question de recherche	44
Chapitre III : La démarche méthodologique.....	45
3.1. La méthode de recherche	45
3.2. Le guide d'entretien	49
3.2.1. La prise de décision	50
3.2.2. La vie conjugale.....	50
3.2.3. La vie professionnelle et personnelle.....	51
3.3. Recherche de participants	51
3.4. Critères de sélection	53
3.5. Cueillette de données	55
3.6. Éthique.....	57
3.7. Profil des participants.....	58
3.7.1. Jason.....	58
3.7.2. Denis.....	59
3.7.3. Michel	59
3.8. Analyse des entretiens	60
3.9. L'analyse des médias sociaux et traditionnels.....	64
Conclusion	67
Chapitre IV : Analyse et interprétation des résultats des entretiens.....	69
4.1. La décision.....	70
4.2. La rationalité de la décision masculine et l'instinct maternel.....	76
4.3. La responsabilité de la contraception.....	77
4.4. Norme sociale	79
4.5. La vie au quotidien	85
4.6. Épreuve conjugale	90
4.6.1. Obligations morales et fidélité éthique.....	92
4.6.2. Communication et érotisme.....	94
4.7. La conversation conjugale	97
Chapitre V : Les hommes <i>childfree</i>	103

5.1. L'absence des hommes dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant	107
5.2. Les regroupements sur les médias sociaux.....	109
5.2.1. Groupes d'intérêts privés.....	109
5.2.2. Pages d'intérêt public	114
5.3. Les publications sur les médias traditionnels et numériques.....	115
5.4. Le documentaire de Magenta Baribeau.....	118
Conclusion	122
Conclusion.....	125
Bibliographie	130
Livres et articles	130
Documentaire.....	133
Site web	133

Chapitre I : L'engendrement, la masculinité et le couple.

Ce premier chapitre vise à brosser le contexte actuel de l'engendrement au Québec. Un bref portrait statistique de la natalité au Québec indique qu'il s'est opéré un changement dans la manière de faire famille depuis les dernières années. Il est en lien avec l'accessibilité à une contraception plus efficace et à une réflexivité autour du moment idéal pour engendrer, qui colorient une certaine pression dans le faire famille. Tous les moyens sont mis en place pour que la famille soit un projet accessible pour la majorité des gens : que ce soit les hommes gais qui souhaitent devenir pères, les conjointes de mères lesbiennes dont la maternité est reconnue, les femmes seules ou, surtout, les couples hétérosexuels infertiles qui sont incités à recourir aux moyens médicaux d'engendrer. Toutefois, certaines personnes font le choix de rester volontairement sans enfant. Dont des hommes en couple hétérosexuel rarement pris en considération dans des recherches sociologiques, y compris dans celles qui se penchent sur la masculinité.

1.1. La natalité au Québec

Voici un bref portrait statistique de la situation de la natalité au Québec qui illustre les effets de l'exercice du contrôle des naissances. Depuis 1990, le nombre de grossesses au Québec est passé de 100 000 naissances à 86 800 naissances en 2015. Le seuil de renouvellement des générations est de 2,1 enfants par femme, les statistiques démontrent que ce seuil n'a pas été atteint depuis 1970 et il a continué de diminuer pour atteindre le seuil le plus bas de l'histoire en 1987, soit de 1,36 enfant par femme. Il s'agit des années où l'accessibilité à la contraception était en forte croissance et où les luttes pour décriminaliser l'avortement au Québec gagnaient du terrain. Depuis, on assiste à une faible augmentation autour de 1,6 enfant par femme depuis la fin des années 2000.

En 2015, l'âge moyen de la première grossesse se situe à 30,55 ans au Québec en 2015 alors qu'il était de 27,3 ans en 1976 (Québec 2016). On observe que, en 2015, 11 femmes sur 1000 donnent naissance une première fois après 40 ans alors qu'en 1985 elles étaient seulement 2 dans cette situation. Cette transformation semble liée à des avancées médicales et juridiques qui permettent aux femmes un meilleur contrôle de leur fertilité. Ce contrôle des naissances amène une situation particulière dans le faire famille marqué par la grande réflexivité autour du projet d'engendrer, comme nous le verrons bientôt.

On constate également un changement dans la nature des unions des parents. En 2015, les naissances hors mariage comptent pour 63% de toutes les naissances. La barre des 50% des naissances hors mariage au Québec a été franchie dès les années 1990 (Québec, 2016), en avance comparativement aux autres provinces canadiennes et à beaucoup de pays occidentaux. En ce qui concerne les interruptions volontaires de grossesse, ce sont les jeunes femmes (entre 20-25 ans) qui en font le plus appel. Il semble pourtant que le nombre d'avortements tend à diminuer depuis 2004 où un sommet de 29 500 interventions a été atteint, alors que, en 2014 le nombre est descendu à 25 100 interruptions volontaires de grossesses.

Au cours de mon cheminement à la maîtrise j'ai travaillé avec l'Enquête sociale 2011, le cycle 25 sur les familles, dans le cadre du séminaire en méthodes quantitatives. Je voulais comprendre ce qui pouvait influencer les intentions d'avoir ou non des enfants. Les données utilisées indiquaient que, de manière générale, la majorité des participants qui affirmaient vouloir 0 enfant sont des femmes (57,3%). L'âge influençait la stabilité de la décision puisque plus les répondants de l'enquête étaient âgés, moins il y avait de chances que leur intention familiale se modifie. De plus, le fait d'être en couple semblait avoir une influence sur la probabilité de vouloir plus d'un enfant.

Le niveau d'éducation avait une influence sur les intentions familiales des participants.

Ceux qui ont un diplôme universitaire ont plus de chances d'avoir répondu ne pas vouloir plus d'un enfant, alors que les répondants ayant un diplôme d'études secondaires ont plus de chances de vouloir plus d'un enfant. En fait, les données que j'ai travaillées révélait que les personnes qui n'ont pas l'intention d'avoir des enfants seraient plus scolarisées, majoritairement des femmes qui ne sont pas en couple. Pourtant, 42,7% des personnes qui ont démontré une intention de ne pas avoir d'enfant étaient des hommes. Ce travail m'a permis de réaliser qu'une proportion d'hommes avait une volonté de ne pas devenir pères, mais qu'ils étaient absents de la littérature sociologique sur le sujet.

1.2. Les luttes féministes, le rapport à la maternité et à l'engendrement

Les luttes féministes des années 1970 ont modifié le rapport entre les genres et le rapport à l'engendrement de manière significative. En effet, les femmes se sont vues ouvrir des portes closes dans des sphères longtemps réservées aux hommes, que ce soit les universités ou encore le marché du travail. De plus, la législation et la médecine ont changé le rapport des femmes à la famille de manière notable. Les interruptions volontaires de grossesse plus sûres et maintenant encadrées légalement, en plus d'une contraception plus efficace, permettent un meilleur contrôle de la fertilité des femmes. Elles se « libèrent » ainsi de leur condition dite naturelle d'enfanter qui les restreignait au rôle de mère. Il existe dorénavant une possibilité de prévoir le moment de la fécondité pour une vie de famille « idéale ». La contraception vient avec son lot de responsabilités pour elles.

La contraception efficace permet de planifier le moment « idéal » pour le projet familial, mais elle permet aussi d'avoir un rapport différent à la maternité et à l'engendrement. La maternité est maintenant comprise comme une volonté de la femme de poursuivre sa grossesse, puisqu'il existe des moyens sûrs de l'interrompre. Luc Boltanski (2004) présente une analyse sociologique pointue de l'engendrement dans son ouvrage *La condition fœtale*. Pour reprendre ses mots : « la prise en compte de la possibilité de se défaire des êtres qui résultent du rapport sexuel est une condition de la création des nouveaux êtres humains qui, venus s'inscrire dans la chair, doivent être repris sur un mode symbolique, c'est-à-dire

par la parole, et, en quelque sorte, adoptés, pour devenir des singuliers » (Boltanski, 2004 : 60). En d'autres mots, le fœtus doit voir son humanité par la parole confirmé par « un être dont la singularité est indéniable » dans ce cas-ci la mère, qui est la première à connaître la présence de « l'être en gestation dans la chair » (*Ibid.* : 73). L'acceptation et la poursuite de la grossesse confirment l'humanité de l'enfant à naître et engagent la mère dans un « processus de singularisation » (*Ibid.* : 73). Ce n'est que par la volonté de la mère de « l'adopter » comme être singulier en devenir, en le confirmant par la parole qu'il sera par le fait même son enfant. Il faut que certaines conditions matérielles et relationnelles, par exemple avoir un « père » pour l'enfant à naître, soient réunies afin de réaliser ce projet familial (*Ibid.* : 123).

De plus, les méthodes de contraception amènent une dynamique différente aux rapports sexuels. Boltanski explique que :

« La dissociation entre sexualité et engendrement est assurée, sur le plan technologique, par le progrès des moyens de contraception et, sur le plan juridique, par la garantie que ces moyens, quels qu'ils soient, peuvent faire l'objet d'un accès libre, ouvert à tous sans discrimination, n'exigeant que l'autorisation d'un professionnel de santé et enfin indépendant des ressources financières » (Boltanski, 2004 : 129).

Le rapport à l'engendrement s'est vu modifié, en raison de l'accessibilité aux méthodes de contraception plus efficaces et des interruptions volontaires de grossesses plus sûres.

Ainsi la contraception et la possibilité d'interrompre une grossesse viennent modifier le rapport à l'engendrement, mais responsabilisent hautement la femme qui engendre. D'une part, la femme est responsable de la contraception, puisque celle-ci est aujourd'hui encore presque exclusivement féminine. Et d'autre part, en cas d'échec de la contraception, la femme est responsable de la poursuite de la grossesse ou non. « Ainsi, progressivement, nous allons passer de la promotion de la "maternité heureuse" à celle de la "maternité

responsable”, où “donner la vie” doit être une action rationnelle, mûrement réfléchie et assumée par les couples et notamment par les mères.» (Debest, 2014 : 28). C’est le contexte de l’accessibilité à la contraception efficace qui amène une réflexivité dans le faire famille, pour le bien de l’enfant. Charlotte Debest considère que nous sommes entrés dans une ère de la « parentalité responsable ».

Cette réflexivité fait émerger ce que l’on pourrait appeler un « calendrier normatif » qui alimente une certaine pression face à l’injonction du faire famille. C’est ce que nous explique une recherche du Conseil permanent de la jeunesse intitulé *Oui, passionnément, à la folie! Le désir d’enfant chez les jeunes* (2007) qui explore les intentions familiales des jeunes au Québec. La recherche démontre qu’ils aspirent à réaliser certaines modalités avant de fonder leur famille. En effet, les jeunes prévoient généralement avoir terminé leurs études, avoir une stabilité financière et professionnelle, être en relation stable et fonder un foyer accueillant pour l’enfant. Les personnes qui remplissent ces « exigences » connaissent une pression supplémentaire d’enfanter, contrairement à ceux qui ne les auraient pas atteintes. Il s’agit de l’idéalisaiton de la concrétisation du projet familial en fonction d’éléments valorisés collectivement qui seraient les conditions idéales pour accueillir un enfant. L’entourage suppose que si un couple cohabite et a une certaine stabilité financière, sa prochaine étape « normale » serait de fonder une famille. Une chose est certaine, ce sont principalement les femmes qui sont questionnées sur leur choix. De manière plus générale, les personnes qui font ce choix restent marginales, mais les chiffres démontrent qu’il s’agit d’un phénomène en croissance. Il semblerait que la proportion de femmes qui n’auront pas d’enfant est en augmentation dans les pays occidentaux. Des statistiques issues du recensement effectué par le *National Center of Health Statistics* démontrent qu’en 1982, 2,4% des femmes se définissaient comme *childfree*, cette proportion a augmenté à 8.9% en 2008 (Gold, 2012).

1.3. Le choix de rester sans enfant

La contraception permet de contrôler les naissances, mais elle permet aussi un certain

choix quant aux intentions sur le nombre d'enfants voulus. Certaines femmes peuvent avoir recours à la contraception jusqu'à la fin de leur vie fertile, si elles décident qu'elles ne veulent pas d'enfant.

Le slogan féministe des années 1970 « un enfant si je veux, quand je veux » pourrait avoir une définition tout à fait différente aujourd'hui. Dans le contexte de l'époque, la lutte des femmes était axée sur le droit d'accès à l'avortement inscrit dans le droit de disposer de son corps. Elles revendiquaient de décider pour elles le moment voulu pour avoir des enfants. La maternité restait au cœur des revendications de l'époque. Le contexte social ne prévoyait pas nécessairement le choix de ne pas avoir d'enfant comme une avenue envisageable et défendable, autant qu'il pourrait l'être aujourd'hui. Bien entendu certaines féministes voyaient la maternité comme une aliénation de la femme et défendaient cette possibilité de ne pas être mère, mais il ne s'agissait pas de la majorité des militantes qui n'ont pas eu d'enfant. C'était plutôt, une lutte pour l'accessibilité à la maternité quand elles le voulaient et si elles le voulaient, dans le sens du meilleur moment possible pour enfanter pour elles. Le contexte actuel permet de comprendre le « si je veux » d'un autre point de vue : ne pas enfanter du tout comme une décision légitime et envisageable, résultant d'un point de vue simplement personnel.

Quelques disciplines se questionnent sur le phénomène, comme la psychologie, la démographie et la sociologie. Bien qu'il existe des publications sur le sujet, il n'en reste pas moins qu'elles sont marginales dans les recherches en lien avec la natalité et la famille. La majorité questionne exclusivement les femmes sur leur intention de rester sans enfant. Toutefois, il est démontré que les hommes ont des intentions face à la famille, qu'il s'agisse des pères divorcés qui militent pour une garde des enfants plus égalitaire ou encore des homosexuels qui souhaitent un accès plus facile à la parentalité. C'est ce manque d'informations sur les hommes volontairement sans enfant qui a nourri ma volonté de comprendre leur réalité particulière.

Par contre, le phénomène des personnes « sans enfant par choix » retient de plus en plus l'attention dans les médias tant traditionnels que sociaux. Des personnes volontairement sans enfant veulent faire valoir leur choix comme légitime et aussi valable que le choix de fonder une famille. Certaines personnes se regroupent sur le web afin de partager des problématiques propres à ce choix et vont y chercher un certain support dans la communauté. D'autres personnes font la promotion d'un mode de vie sans enfant en consacrant des blogues, des articles journalistiques ou des sites internet sur la question. De manière générale, on remarque que ce sont principalement des femmes qui revendiquent l'acceptation de leur choix et que les hommes sont moins actifs dans les regroupements de personnes *childfree*. Le chapitre 5 de ce travail sera consacré à une réflexion de la mobilisation des personnes volontairement sans enfant sur la toile ainsi que les différents médias qui diffusent sur le sujet.

Si dans cette recherche, je m'intéresse aux hommes en couple hétérosexuel volontairement sans enfant, j'ai consulté les travaux de quelques chercheurs en sciences sociales qui se sont intéressés au préalable à cette thématique. Un des premiers livres parus sur le sujet au Canada est *Ces femmes qui n'en veulent pas* (1990) de la psychologue Marlène Carmel. Dans la présentation de sa recherche, elle expose sa difficulté de trouver des sources québécoises et francophones sur le sujet des personnes volontairement sans enfant. Elle nous explique que le sujet semblait avoir intéressé des recherches dans le milieu anglophone, mais que les rares articles étaient des comptes rendus dans des revues scientifiques guère accessibles au « grand public ». Dans son ouvrage, elle dresse un portrait de femmes sans enfant au Québec en fonction de leur statut socioéconomique, et en raison des motivations qui les ont poussées à prendre cette décision. Dans le contexte où les femmes québécoises sans enfant n'étaient jusqu'alors pas questionnées sur leurs intentions familiales, la chercheuse analyse 391 questionnaires remplis par des femmes québécoises et francophones sans enfant. Elles sont invitées à répondre à des questions relatives à leur prise de décision, aux personnes à qui elles en ont parlé, aux pressions qu'elles subissent et aux stigmas associés à leur

décision ainsi qu'à l'aisance qu'elles ont face à leur décision. Dans la dernière section de son livre, Carmel présente les raisons pour lesquelles les femmes ne veulent pas d'enfant : elles ne veulent pas être mère ; elles ont peur de la grossesse et de l'accouchement ; elles n'aiment pas les enfants. Beaucoup mobilisent des motifs associés à des projets professionnels ou personnels étroitement liés à un besoin de liberté. Les répondantes expliquent que plus leur décision a été prise tôt dans leur vie, moins elles en ont discuté avec leur partenaire. 14% de ses répondantes disaient avoir pris leur décision avec leur conjoint et certaines regrettaient que leur partenaire ne soit pas interrogé, puisqu'il s'agissait d'une décision conjointe.

D'autres femmes se sont intéressées à la question, c'est le cas de Lucie Joubert professeure de littérature à l'Université d'Ottawa, qui a écrit un essai, *À l'envers du landau* (2010) qui traite de la situation des personnes sans enfant. Sa réflexion est ancrée dans sa réalité de femme sans enfant par choix et des moments où sa décision a été discutée avec son entourage. Elle réfléchit à la portée de cette décision dans la vie des jeunes femmes et les raisons qui poussent l'entourage à réagir à une décision aussi intime.

Dans le livre *No kids : quarante raisons de ne pas avoir d'enfant* (2008), Corinne Maier fait la liste des raisons pour lesquels on ne devrait pas faire d'enfant. C'est en tant que mère de famille qu'elle confirme les justifications mobilisées par les personnes qui font le choix de ne pas enfanter. Le livre se veut léger et humoristique en traitant de la parentalité de manière ironique et caricaturale.

Les personnes qui font ce choix d'infertilité volontaire sont d'autant plus à contre-courant qu'il existe une mobilisation pour le « droit à l'enfant ». Au Québec, jusqu'il y a peu, une loi généreuse appuyait les couples hétérosexuels et les femmes infertiles de faire appel à la médecine de fertilité sous diverses formes : l'insémination, le don de gamètes, la fécondation in vitro, etc. (Lessard et Parent, 2014 ; notons pourtant qu'avec la « réforme

Barette », leur prise en charge par la RAMQ est désormais beaucoup plus restreinte). Les couples homosexuels se sont mobilisés afin de ne pas être discriminés en matière d'adoption. Ce qui leur a été accordé en 2002. Cette même loi instituant l'union civile et instaurant de nouvelles règles de filiation permet que, dans un couple lesbien, la maternité de la femme qui n'a pas engendré est reconnue au même titre que celle de la mère qui a accouché lorsqu'elle s'inscrit dans le projet parental (*educaloi.qc.ca*).

En un siècle, on a assisté à une transformation majeure du sens de l'enfant. D'un sens utilitariste matériel (enfant comme main-d'œuvre ou encore le bâton de vieillesse) vers tranquillement à un sens utilitariste immatériel pour combler les parents et, rapidement, vers un sens expressif qui prouve aux autres et aux parents qu'ils s'aiment (Tahon, 1995 : 124). L'enfant est maintenant perçu comme un résultat de l'amour entre les partenaires. L'enfant est une confirmation et une actualisation de l'amour des parents à leurs yeux, mais aussi dans le regard des autres. La possibilité d'être assisté médicalement pour engendrer s'inscrit aussi dans ce contexte de valorisation de l'enfant comme résultat de l'amour des partenaires. S'ajoute à l'injonction de l'entourage familial des couples stables (hétérosexuels ou homosexuels) « [une] pression sociale [...] forte sur les couples stériles pour les inciter à recourir à la procréation médicalement assistée » (Tahon, 2004). Comme divers moyens, pratiquement accessibles à tous, d'avoir un enfant se multiplient, les personnes qui font le choix volontaire de rester sans enfant apparaissent d'autant plus à contrecourant.

Il existe certaines campagnes publicitaires qui promeuvent la parentalité, l'éducation à l'enfance par les parents, l'importance de l'implication de l'entourage dans la vie des enfants en bas âge, l'allaitement, etc. Des vedettes locales et internationales parlent de leurs modes de vie *glamour* et familiaux qui ne sont pas en contradiction. Certaines séries télévisées revisitent le quotidien de familles tout à fait « normales » avec leurs problèmes anecdotiques et cocasses, comme *Les Parent* à Radio-Canada, *Conseil de famille* à Télé-Québec ou encore l'une des émissions américaines populaires intitulées *Modern Family*.

Tous les moyens sont présents pour fonder et valoriser la famille. Pourtant, il existe de plus en plus de personnes qui décident de ne pas avoir d'enfant. Et parmi ces personnes, il y a des hommes.

1.4. La masculinité aujourd'hui

Le terme « masculinité » est apparu récemment dans les sciences sociales, sans doute à la suite du moment où les femmes ont commencé à remettre en cause leur condition. Antérieurement, il était plutôt question de « virilité » que Pascale Molinier et Daniel Welzer-Lang définissent ainsi dans le *Dictionnaire critique du féminisme* (2000 : 71) : « La virilité revêt un double sens : 1) Les attributs sociaux associés aux hommes et au masculin : la force, le courage, la capacité à se battre, le « droit » à la violence et aux privilèges associés à la domination de celles, et ceux, qui ne sont pas, et ne peuvent être virils : femmes, enfants... 2) La forme érectile de la sexualité masculine. » Dès 1994, Welzer-Lang soutenait qu'à la domination des femmes comme composante de la virilité s'ajoutait celle de l'homophobie définie comme « la discrimination envers les personnes qui montrent, ou à qui l'on prête, certaines qualités (ou défauts) attribués à l'autre genre » (cité dans Molinier et Welzer-Lang, 2000 : 72).

Dans un autre article paru la même année, Molinier précise :

« En sociologie, une fois admis que la masculinité et la féminité sont des constructions sociales qui existent et se définissent dans et par leur relation dans un système de sexe, distinguer la masculinité de la virilité pose question puisque l'identité masculine est entièrement inféodée aux rapports sociaux entre hommes. La virilité, jusque dans sa participation à la vie sexuelle, est apprise et imposée aux garçons par le groupe des hommes, non seulement pour qu'ils se démarquent radicalement des femmes, mais pour qu'ils s'en distinguent hiérarchiquement » (Molinier, 2000 : 26).

Pour cerner la « masculinité créative » du titre de son article, Molinier se réfère aux écrits du psychiatre et psychanalyste Christophe Desjours autour de la souffrance dans le travail, de la psychodynamique du travail. Si je comprends bien, selon Molinier, Desjours placerait

la virilité du côté des rapports sociaux de sexe, alors que la masculinité se définirait par « la capacité d'un homme à s'en distancier, à s'affranchir, à subvertir les stéréotypes de la virilité ». Selon Desjours, d'après Moliner, la masculinité « se construirait exclusivement dans la rencontre amoureuse authentique avec une femme » (*Ibid.* : 25-44).

Antérieurement, la sociologue Christine Castelain-Meunier publiait *Les hommes aujourd'hui, virilité et identité* (1988). Selon elle, comme les femmes s'installent dorénavant dans les sphères dites publiques, tout en préservant une place de choix dans la famille, les hommes doivent redéfinir leur rapport au public et surtout au domaine du privé. Elle considère que les hommes ont été régulièrement soumis à des changements dans la famille, aussi l'ébranlement de l'identité masculine provoqué par le féminisme des années 1970 n'est pas une première. Comme la définition du féminin s'est transformée durant ces années-là, le masculin devait aussi se redéfinir puisqu'ils sont en étroite relation (Castelain-Meunier, 1998 : 46). Avec le partage de l'autorité parentale, les hommes doivent actualiser leur masculinité. Elle considère qu'avec la « modernité » (sic) existe une pluralité de modèles masculins, par exemple, maintenant, les hommes doivent répondre aux désirs des femmes en faisant attention à leur apparence (*Ibid.* : 98). D'après Castelain-Meunier (*Ibid.* : 241), l'homme contemporain n'a pas un modèle à suivre défini, il doit s'adapter et éviter de reproduire les idéologies dominantes sans tomber dans l'imitation des femmes.

Marc Lafrance, professeur de sociologie à l'Université Concordia, s'intéresse aussi à la masculinité et à la socialisation masculine. D'après ce chercheur, les hommes sont valorisés par le rejet de tout ce qui est associé au féminin : ils recherchent une fortune à tout prix tout en démontrant qu'ils ont le contrôle, ils ne doivent ni être vulnérables ni avoir peur. Ils seraient encouragés à briser l'autorité pour arriver à leurs fins (financières ou sexuelles) (Lafrance, 2011). Dans le quotidien, les hommes doivent aussi répondre à des demandes contradictoires face à la famille, au travail et dans les relations interpersonnelles. On demande aux hommes d'avoir des qualités incompatibles avec les stéréotypes ou encore en contradictions entre elles. Ils doivent être présents pour la famille, mais subvenir aux

besoins financiers ; être « rose », mais stoïques ; autoritaires, mais engagés dans la vie de leurs enfants ; proches de leurs émotions, mais forts. Marc Lafrance croit que les hommes seraient encore plus désemparés que les femmes dans cette situation de redéfinition de leur identité. Il ne s'agirait pas de quelque chose de « normal » chez les hommes de remettre en question la masculinité. Ce chercheur croit que, historiquement, ils sont dominants dans les sociétés patriarcales où leur condition masculine n'a jamais été remise en cause. Alors que les femmes, qui étaient dans une position de dominées, avaient intérêt à revoir la féminité et revendiquer une place plus équitable. En ce moment, nous sommes dans une période de transition dans le rapport entre les hommes et les femmes.

Son article « The new masculinity » (2011) s'inspire des résultats de l'enquête *AskMen* qui a sondé 50 000 hommes en Australie, au Canada, aux États-Unis et au Royaume-Uni. D'après les données de l'enquête, les hommes valorisent maintenant un engagement familial marqué (50,7%). Pour cette majorité, il est plus important d'être un bon père et un bon mari que d'être le pourvoyeur de la famille ou encore d'avoir des habiletés à entreprendre des tâches dites masculines. La loyauté serait aussi une qualité importante dans les relations avec les amis et avec sa (son) partenaire, ainsi 74% des hommes ne tromperaient pas leur partenaire, même s'ils avaient l'assurance de ne pas se faire prendre. La même proportion d'hommes se dit aussi investie émotionnellement dans les relations amoureuses et ils disent cultiver des activités romantiques avec leur partenaire afin de se sentir plus proches d'elle (ou lui). Il ressort de cette recherche que c'est dans les relations conjugales que l'on aperçoit une plus grande transformation dans les rapports entre les hommes et les femmes. Une grande majorité des hommes interrogés (63%) disent aimer faire à manger alors qu'un faible 4% croient que c'est « toujours le travail des femmes ». De plus, 94% des répondants disent n'avoir pas de problème avec l'idée d'une conjointe plus payée qu'eux. Lafrance considère pourtant que les transformations seraient plus lentes à l'extérieur du domaine privé. Par exemple, lors des premiers rendez-vous, 84% des hommes paient toujours pour les sorties. Il serait encore valorisé pour les hommes d'avoir une carrière de haut niveau et de démontrer travailler durement en faisant preuve de dépassement de soi. En ce qui concerne la démonstration d'émotions en public, il n'y a pas de consensus sur la

meilleure manière d'agir pour les hommes. Seulement 27% des répondants expliquent qu'« un vrai homme n'a pas peur de montrer ses émotions », alors que les autres expliquent qu'ils s'accordent le droit de démontrer leurs émotions et de pleurer en public seulement s'il s'agit d'un évènement très grave. Ces nouvelles expériences de la masculinité sont différentes de la « masculinité hégémonique » qui promeut l'agressivité, le courage, le potentiel sexué, l'absence d'émotion, la force et le contrôle (Connell, 1987). L'auteur explique que ce sont ces valeurs qui ont permis d'institutionnaliser le pouvoir masculin. Bien que cette définition de la masculinité ne soit pas partagée par les participants de la recherche et même qu'ils la contestent, elle est tout de même encouragée socialement et maintient la domination des femmes dans le système patriarcal.

Au Québec, le terme « masculinité » est parfois associé au mouvement *masculiniste* qui compterait de plus en plus d'adeptes depuis ces dernières années. Le recueil de textes *Le mouvement masculiniste au Québec : l'antiféminisme démasqué*, dirigé par Melissa Blais et Francis Dupuis-Déri (2008) décrit le masculinisme comme un mouvement social qui s'articule en réaction au féminisme et à ses « conséquences » dans la vie des hommes. Les adeptes du mouvement croient que les hommes sont en désarroi en raison de la montée du féminisme, que des politiques et des services adressés exclusivement aux femmes laissent peu de place à l'émancipation masculine. Ainsi, Ève-Marie Lampron critique, dans son texte, ceux qui désignent « crise de la masculinité » une « avancée » de la condition des femmes au « détriment » de celle des hommes. Les masculinistes croient que la société est de plus en plus « féminisée », ce qui réduit les hommes à des victimes « de l'esthétisme, du capitalisme et, évidemment, du féminisme » (Blais et Dupuis-Déri, 2008 : 40). Ce mouvement est appuyé par des auteurs bien reçus dans l'imaginaire populaire, tels Yvon Dallaire et Guy Corneau qui argumentent autour de la « nature immuable » de l'ordre établi de hiérarchisation des sexes (*Ibid.*, 44-45). Dans un autre texte du recueil, Louise Brossard déconstruit les arguments de Dallaire qui présentent les hommes comme ayant une « grande agressivité naturelle » qui ne serait pas « contrôlable » dans le cas de violences conjugales (*Ibid.* : 97). En concluant l'ouvrage collectif, Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri nous mettent en garde : « il ne faut pas croire avec naïveté et empathie les dominants à

chaque fois qu'ils entonnent la complainte de la crise et du désarroi » (*Ibid.* : 244). Faut-il rappeler que les hommes sont toujours dans les rôles clés des sphères décisionnelles et qu'ils sont nécessairement responsables de ces changements (*Ibid.* : 245). Blais et Dupuis-Déri dénoncent cette définition de la masculinité ainsi :

« Or si les hommes sont en crise identitaire parce que les femmes ont le droit d'étudier, de travailler et de divorcer, cela signifie que « l'identité masculine » est incompatible avec le principe d'égalité entre les hommes et les femmes. Si des hommes se sentent en crise et en désarroi, alors que ce sont eux qui occupent encore et toujours les postes de pouvoir politiques, économiques, médiatiques, scientifiques et religieux c'est qu'ils sont incapables d'accepter l'idée d'une éventuelle égalité avec les femmes » (*Ibid.* : 245).

D'après ce que je comprends du travail de ces auteurs, la masculinité devrait se définir autrement que par le discours trop souvent appuyé dans l'espace public, celui de la nature masculine et du rejet de tout ce qui est considéré féminin. Ils déconstruisent intelligemment les arguments des masculinistes qui continuent d'alimenter les croyances de la masculinité virile, hégémonique, naturelle, qui préservent une hiérarchisation entre les genres et qui vont à l'encontre de la conception d'une masculinité construite socialement.

D'après certains, les hommes seraient en perte de pouvoir et vivraient une crise de la masculinité en raison d'une société de plus en plus féminisée. D'autres diront que la définition de la féminité a transformé la définition de la masculinité, mais qu'il n'existe aucun modèle prédéterminé pour les hommes aujourd'hui. D'autres encore ou les mêmes diront que les hommes connaissent un grand changement surtout au niveau du rôle qu'ils jouent dans l'intimité et la famille. Quoi qu'il en soit, la masculinité est maintenant comprise, comme la féminité, comme une construction sociale et non plus comme une « condition naturelle » comme elle l'a longtemps été. Les recherches féministes ont longtemps travaillé dans ce sens pour démontrer que la domination des femmes par les hommes n'avait rien de naturel. Toutefois les stéréotypes associés à la masculinité hégémonique restent présents et sont toujours autant valorisés à l'extérieur de la sphère

privée. Si les relations intimes sont le théâtre d'une nouvelle manière de vivre le rapport entre les hommes et les femmes, il semble que ce ne soit pas envisagé aussi facilement dans tous les aspects de la vie des hommes. Les demandes sociales changent aussi et les hommes sont appelés à s'impliquer davantage dans la vie privée, dans l'éducation des enfants, dans le partage des tâches rattachées au foyer familial, etc., mais ce changement se fait en contradiction avec le modèle hégémonique de la masculinité et les hommes devraient aujourd'hui s'approprier des caractéristiques dites « féminines ». Toutefois, l'idéal d'un modèle masculin unique auquel les hommes peuvent s'identifier se dilue et ce qui, par le fait même, multiplie les manières d'actualiser sa masculinité de manière plus singulière.

Bref, l'un des espaces les plus touchés par la transformation des rapports entre les hommes et les femmes est la vie privée. Comme on l'a vu, c'est l'espace dans lequel les hommes se sentent le plus enclins à actualiser les nouvelles demandes auxquelles ils font face. De plus, l'implication des femmes à l'extérieur du foyer vient complexifier la donne en modifiant le rapport à cet espace commun qu'est la famille et plus précisément la vie de couple. Dans la plupart des cas, les couples hétérosexuels ont l'intention de s'unir pour fonder une famille ; une faible proportion d'entre eux fait le choix de rester sans enfant. Ils connaissent des pressions de l'entourage familial et social pour faire famille. Cette conjugalité-là contient d'importants éléments à souligner, puisqu'elle ne deviendra jamais une union parentale, elle restera une union conjugale qui n'est pas modifiée par l'arrivée d'un enfant. J'ai donc mobilisé des auteurs afin de mieux comprendre le couple comme objet sociologique.

Le lecteur saura comprendre que je dois puiser dans la littérature en sociologie de la famille pour mettre en lumière le rôle des hommes et des femmes dans les relations de couple. Cet exercice m'a demandé de m'approprier des recherches en sociologie de la famille de manière peu conventionnelle, puisque l'objet d'étude que je privilégie est le couple en l'absence d'enfant, alors que les recherches élaborées sur la question du couple le sont souvent en fonction du couple parental et de la famille. Il s'agit d'une littérature qui s'inspire largement de la vie de famille et non pas de la vie conjugale et encore moins du

point de vue des hommes dans l'intimité. La sociologie de la famille a longtemps été un lieu où les rôles des femmes ont été mis de l'avant par les chercheurs et d'autant plus avec les recherches féministes qui déconstruisaient le rôle, presque exclusivement, maternel des femmes.

1.5. Le couple

Jean-Claude Kaufmann s'intéresse à la conjugalité et à la quotidienneté dans plusieurs de ses publications. Celle qui m'a le plus inspirée pour mon travail est son livre intitulé *Sociologie du couple* publié en 1993. L'auteur tente d'illustrer la formation du couple et le choix du partenaire, la mise en relation, le cycle conjugal, le travail domestique et la vie à deux. De manière plus générale, la relation entre le social, la formation du couple et l'organisation dans l'union y sont présentées. Il explique les changements qui traversent les unions et la famille : « le nombre de divorces a augmenté fortement, pendant que celui des mariages diminuait ; l'union libre se généralise, les naissances hors mariage se multiplient, ainsi que le nombre de familles monoparentales et celui des personnes vivant seules » (Kaufmann, 1993 : 48). Il tente de faire comprendre que le couple est moins institutionnalisé et moins stable qu'il n'a pu l'être auparavant (*Ibid.* : 49).

Kauffman présente la formation du couple et ses rouages dans les premières pages de son livre. D'une part, il s'inspire du concept d'homogamie développé par Alain Girard en 1964. Pour le dire brièvement, l'homogamie est le fait que deux individus avec un bagage social similaire (par exemple : ils proviennent de la même classe sociale) s'unissent pour former un couple. Ce qui va à l'encontre de l'idée du coup de foudre romantique. Kauffman soutient que le choix du partenaire serait influencé par le contexte social ; l'individu serait à la recherche d'une personne qui lui ressemble ou encore qui ressemble à un idéal construit socialement. L'homogamie aurait changé depuis son élaboration au début des années 1960 puisque la communauté dicte désormais de moins en moins les unions et les partenaires

mettraient en œuvre leurs similitudes par eux-mêmes. De plus, la mise en relation peut être comprise autrement, puisque des relations entre les partenaires ont des différences notables. La mise en relation serait un amalgame entre les deux phénomènes puisque « dans le domaine des positions culturelles, des goûts et des manières, dans les détails les plus fins de la vie quotidienne, les futurs partenaires découvrent la possibilité de s'unir parce qu'ils ont un langage commun. Mais en même temps, la recherche est aussi celle de complémentarités, donc de différences, de natures très diverses » (*Ibid.* : 11). En d'autres mots, les protagonistes partagent des référents communs qui permettent aux futurs partenaires de s'entendre, mais des différences leur permettent de se compléter l'un l'autre. Dans ce contexte, « la mise en couple est désormais progressive, ce qui donne le temps "d'expérimenter" le partenaire, de vérifier que l'accord sur un certain nombre de références communes permet une entente minimum, que l'homogamie sociale, de goûts et de manières, est plus ou moins respectée » (*Ibid.* : 13). La formation du couple est un moment où les partenaires doivent articuler leur différence et leur ressemblance, ce processus est lié à « la recomposition des identités, donc à l'histoire particulière de la personne » (*Ibid.* : 14). Les premiers moments de la relation sont soumis à une période d'ajustement afin d'accentuer les particularités pour permettre aux partenaires une cohérence identitaire.

Selon Kauffmann (*Ibid.* : 31), il existe une contradiction dans la mise en relation contemporaine, puisque l'individu doit être le plus soi-même, mais engagée dans la vie à deux. Chacun doit parvenir à s'accomplir comme individu, mais il connaît aussi des responsabilités à l'égard du partenaire qui partage sa vie. La mise en relation est une façon de se mettre en scène et d'acquérir une cohérence entre l'identité avant la relation et celle qui ressort de l'union (*Ibid.* : 44). Elle serait modifiée par le fait de s'engager avec une personne dans une relation amoureuse. De plus, l'auteur présente l'idée de Don D. Jackson selon laquelle les premiers moments du couple reposent sur l'établissement d'un contrat entre les partenaires. Les modalités de ce marché « règlera par la suite [les] échanges, ce que chacun donnera contre ce qu'il recevra » (*Ibid.* : 45). Au travers cet échange chacun des partenaires est reconnu comme personne et il est aidé « par ce soutien extérieur à la positivation et à la densification de sa réalité d'être » (*Ibid.* : 45). Je retiens de ce court livre

que le couple transforme l'identité de l'individu qui s'engage dans une union intime avec une autre personne. La nouvelle identité est construite dans le rapport à l'autre qui vient appuyer l'identité du partenaire tout en déterminant dans les premiers moments de la relation les règles du jeu propres à chaque couple.

Bien que cette réflexion date de près de 25 ans, certains éléments restent pertinents malgré les modifications des rapports conjugaux. De l'analyse de Kauffmann, je retiens que le choix du partenaire est à la fois lié à l'homogamie et à la complémentarité. Les partenaires ont une marge de manœuvre dans la mise en relation. La période de fréquentation et d'entrée dans la vie à deux se fait tranquillement afin que les partenaires évaluent la capacité de l'union à fonctionner. Les individus ont intériorisé des idéaux conjugaux construits socialement et c'est par la période de fréquentation qu'ils actualisent, en partie, leur idéal conjugal en découvrant l'autre.

Les relations conjugales se sont transformées durant les dernières années. La recherche de l'intimité personnelle est quelque chose de relativement récent dans la vie à deux. Elle est issue, entre autres, des luttes féministes des années 1970 pour lesquelles l'autonomie était un élément important de leurs revendications. Elle participe aux transformations des individus, puisqu'avant de faire partie d'un couple, les partenaires se définissent indépendamment des groupes d'appartenance, mais d'abord comme des individus (de Singly, 2003). Selon François de Singly, dans son article « Intimité conjugale et intimité personnelle : À la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées » paru dans la revue *Sociologie et Sociétés* en 2003, le couple est maintenant le théâtre de nouvelles priorités pour les protagonistes, celle d'un épanouissement et d'une liberté individuelle au sein même de la relation (*Ibid.* : 90). Cette quête d'autonomie vient ajouter des dimensions supplémentaires à la relation amoureuse, les couples eux-mêmes doivent trouver ce qui leur convient le mieux. François de Singly distingue trois types d'unions : les couples qui privilégient l'intimité conjugale ; ceux qui privilégient l'intimité personnelle et finalement ceux qui cultivent « le double respect ». Ce troisième type d'union

est construite d'individus individualisés qui sont à la recherche d'un équilibre entre l'intimité personnelle et conjugale (*Ibid.* : 82). Pour établir cette typologie, il a analysé les entrevues de 828 individus qui vivent en couple cohabitant depuis plus d'un an à Paris. Les questions portaient sur des activités quotidiennes et l'importance que les individus leur accordaient. Par exemple, une question portait sur la possibilité qu'un partenaire ouvre le courrier de l'autre ou réponde à son téléphone portable. Une autre question sur les activités que les partenaires du couple faisaient ensemble ou séparément, comme visiter la famille, partir en vacances, faire des sorties ou encore le magasinage de vêtements. Ces questions cherchaient à évaluer l'importance des territoires conjugaux et personnels dans les couples, soit par l'envahissement du territoire personnel ou par l'évitement du partage d'un territoire. De Singly conclut que la relation conjugale ne peut pas seulement être axée sur la revendication d'être soi, « elle réclame toujours la prise en compte aussi de l'intérêt de son partenaire et de l'intérêt du couple » (*Ibid.* : 93).

Face à la baisse du mariage et à la hausse des unions libres, de Singly estime que les partenaires « souhaitent que leur engagement reste personnel pour que leur identité ne soit pas masquée par des rôles conjugaux et familiaux. Le doute vis-à-vis de l'utilité du mariage va de pair avec le fait de ne pas exclure de sa propre union la possibilité de rompre. Ce sont deux attitudes qui expriment la même revendication de "rester soi-même" » (2003 : 89). Un nouvel aspect de la vie conjugale est en effet la planification de la rupture comme un moment possible de la vie à deux. Bien que ce ne soit pas quelque chose d'attendu, la relation conjugale doit rester « libre ». L'optique de la séparation reste envisageable si la relation devient quelque chose de trop contraignant pour les partenaires et les empêche d'être fidèles à leurs aspirations et à leur personnalité.

Une recherche plus récente, qui présente cette quête d'autonomie au sein du couple à l'ère des nouvelles technologies de l'information et des nouveaux objets connectés, va dans le même sens que celle faite par de Singly. Il s'agit d'un article de Sophie Demonceaux, chercheuse au laboratoire en Sciences de l'Information et de la Communication de l'Université de Bourgogne, intitulé « S'aimer à l'heure du numérique : la relation conjugale à

l'épreuve de l'hyperconnectivité » (2014). Ainsi que je le ferai dans le chapitre suivant, elle souligne l'importance du concept de la conversation conjugale de Berger et Kellner dans la construction de l'identité individuelle et conjugale ainsi que dans la construction de ce monde partagé par les partenaires.

Certains des participants à sa recherche croient que les nouvelles technologies de l'information peuvent être une échappatoire pour les partenaires et qu'ils peuvent entretenir des relations intimes avec des personnes extérieures au couple : « Les tierces personnes peuvent s'introduire plus aisément dans l'espace-temps du couple, venant *de facto* atténuer la conversation conjugale » (Demonceaux, 2014 : 135). Le fait que ces moments d'intrusion soient de plus en plus faciles, et ce à tout moment de la journée, ces relations extra-conjugales d'un nouveau genre viendraient accélérer le rythme des « transformations identitaires de chacun » (*Ibid.* : 136). Les partenaires doivent répondre rapidement à ces changements en s'y adaptant, tout en veillant qu'un trop grand « décalage » ne mène à une rupture du duo. Malgré ces nouveaux défis qu'apportent les nouvelles technologies de l'information dans les relations conjugales, elles sont aussi un moyen de favoriser la conversation conjugale : les partenaires sont en discussion continue même lorsqu'ils sont séparés physiquement. Les messages électroniques, de style SMS, peuvent servir de rappeler l'autre à l'ordre pratique. Ils servent de moyen pour « multipli[er] les occasions de faire des déclarations d'amour » (*Ibid.* : 138). Certains des participants disent utiliser leurs appareils mobiles pour rappeler à l'autre qu'il l'aime ou encore pour initier des échanges à caractère sexuel. Il semblerait aussi que les SMS peuvent être utilisés en cas de conflit afin de permettre aux partenaires de mettre plus facilement en mots les problèmes qu'ils vivent. Il s'agit d'un moment intermédiaire qui permet aux deux d'avoir un temps avant de se rencontrer en personne. Bref, les nouveaux appareils connectés permettent aux partenaires d'avoir une certaine autonomie au sein même du foyer conjugal et d'accroître son espace personnel. Ils permettent aussi de renforcer les relations entre les partenaires en maintenant la conversation conjugale même physiquement.

1.6. La mobilisation des hommes

Dans le cinquième chapitre, je dresserai un portrait de la parole des hommes volontairement sans enfant dans les médias traditionnels et sociaux. Afin de mettre en relief l'absence de ces hommes dans les recherches sur la question, je me suis questionnée s'il existe une place pour les hommes dans les recherches sur la famille. Les pages qui suivent sont consacrées à la mobilisation exclusivement masculine des hommes qui souhaitent devenir pères ou le rester activement malgré un divorce ou une séparation. Elles indiquent combien la détermination de devenir pères, de la part de certains hommes, est très forte. Dans le cinquième chapitre, je mettrai en relation les mobilisations exclusivement masculines de ceux qui aspirent à devenir pères avec l'absence des hommes volontairement sans enfant dans la littérature sur le sujet.

1.6.1. Les familles avec des parents gais

Le mouvement de revendication pour les droits des homosexuels s'est fait en deux temps. La première partie de la revendication était axée sur la décriminalisation et la démedicalisation de l'homosexualité. Cette revendication officiellement satisfaite à la fin du 20e siècle, au début du 21. siècle, des revendications ont porté sur la possibilité de voir leur union reconnue devant la loi et d'avoir une reconnaissance légale pour les familles avec des parents de même sexe. Cette mobilisation s'est fait en parallèle des luttes féministes puisqu'ils avaient une revendication commune, soit celle d'une reconnaissance de « l'autonomie individuelle » et « l'égalité des sexes » (Chauvin, 2005 : 111). Dans son texte, *Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle*, Sébastien Chauvin (2005) nous résume ce qui rejoint les deux mouvements dans les années 1970 en France : « la lutte pour la libération de l'homosexualité est subordonnée à la lutte pour la libération de la femme et du couple en général ». En effet, « l'homosexuel n'aura pas de patrie tant que ne sera pas abolie la cellule familiale ni la société patriarcale » (*Ibid.* : 118). Chacun de ces mouvements a lutté pour l'abolition du culte de la virilité qui est au cœur des inégalités, ce qui a mené à une reconnaissance des droits des homosexuels. Le parlement canadien vote, en 2000, une loi

qui donne aux couples homosexuels « les mêmes avantages sociaux et fiscaux que les couples hétérosexuels dans des unions de fait » (Site du gouvernement du Canada, nov. 2017). Comme la législation sur les unions est un pouvoir provincial, le Québec adopte une loi (loi 84), en 2002, qui crée une nouvelle forme conjugale ouverte aux hétérosexuels et aux homosexuels : l'union civile. Cette loi prévoit aussi de « nouvelles règles » de filiation. De fait, un couple homosexuel québécois a le droit d'adopter et la conjointe d'une mère qui accouche dans le cadre du projet parental (procréation assistée) sera reconnue comme mère de l'enfant (Tahon, 2006).

De jeunes chercheurs s'intéressent à l'homoparentalité. C'est le cas, entre autres, de Juan Rendon Ocampo qui a réalisé sa thèse de maîtrise à l'université d'Ottawa sur le cas particulier de l'adoption pour les couples gais. Au moment où il entreprend les démarches pour rencontrer les participants en 2015, l'adoption est une pratique courante chez les couples gais pour concrétiser leur projet familial. Il existe quatre manières d'adopter au Québec, soit par consentement général, par consentement spécial, par déclaration en adoptabilité ou encore à l'international. Par contre, certaines limites demeurent pour les cas d'adoption à l'étranger où certains pays, qui ne reconnaissent pas l'union entre deux personnes de même sexe, refusent l'adoption par des parents homosexuels. Il existe aussi une autre manière d'adopter un enfant au Québec par le programme de banque mixte. Le couple est d'abord famille d'accueil pour l'enfant dont les parents d'origine ne peuvent pas assumer leurs obligations pour ensuite, peut-être, obtenir un jugement leur transférant l'autorité parentale pour cet enfant. Avec cette méthode, rien ne garantit que l'enfant ne réintègre pas le foyer de ses parents biologiques.

Emmanuel Gratton est un autre de ces jeunes sociologues qui s'intéressent à la question de l'homoparentalité en France. Dans un article qui date de 2013, « Entre pères gays et mères porteuses », il nous présente la gestation pour autrui. Bien qu'il ne s'agisse pas de la première méthode envisagée pour les futurs pères, elle comporte tout de même des avantages intéressants pour eux. Dans un premier temps, l'un des deux partenaires sera le géniteur de l'enfant à naître, notons qu'en France, la gestation pour autrui n'est pas une pratique autorisée, le partenaire non géniteur ne sera pas reconnu comme le père de

l'enfant. Deuxièmement, les partenaires seront les deux seuls à intervenir dans l'éducation de l'enfant. Et finalement, les partenaires deviennent parents ensemble et il s'agit d'une source d'émancipation, mais aussi un affranchissement d'un « destin homosexuel » (Gratton. 2013 : 25). Il existe certaines agences étrangères, là où la législation permet cette pratique, qui encadrent et mettent en relation des femmes et des couples qui ne peuvent pas procréer. Dans la plupart des cas, il s'agit d'une intervention coûteuse pour laquelle certains couples sont prêts à se départir de leurs biens immobiliers pour réaliser leur projet. Il serait aussi plus rassurant pour les personnes engagées dans l'entente de passer par une agence puisqu'il existe un contrat entre les parties et qu'il y aurait moins de chances que l'enfant soit reconnu comme le sien par la femme à la naissance (*Ibid.* : 27).

Cette méthode est reconnue au Canada, dans la mesure où la femme ne doit pas recevoir aucune compensation monétaire ou encore il ne doit pas exister aucun contrat concernant des échanges monétaires entre le couple et la femme (Rendon Ocampo, 2016 : 45). Au Québec, il existe une spécificité supplémentaire qui permet au conjoint du père de l'enfant né par cette méthode d'adopter l'enfant, avec le consentement des deux parents, soit la mère porteuse et le père géniteur. Une fois l'adoption finalisée, « les effets de la filiation précédente prennent fin; le tuteur, s'il en existe, perd ses droits et est libéré de ses devoirs à l'endroit de l'adopté » (Roy, 2015 : 168). Il s'agit de la manière la « moins insatisfaisante » pour l'instant dans les limites du droit actuel au Québec.

Même si les moyens de concrétiser le projet familial pour les gais ne sont pas immédiats, on y voit pourtant une volonté des hommes de réaliser un projet familial. La situation particulière homosexuelle est bien expliquée dans ce qui suit :

« Notons que la prise de conscience de leur homosexualité amène certains hommes à s'interroger et à se prononcer très tôt sur un projet de descendance. Alors que, *a contrario*, chez les hommes qui se reconnaissent comme hétérosexuels, cette destinée semble relever davantage d'une évidence qu'il sera toujours temps d'envisager ultérieurement. Signalons aussi que l'on a souvent mis en avant que le désir d'enfant était à l'origine exprimé plus fortement et premièrement chez les femmes que chez les hommes. Ces derniers sont effectivement parfois présentés comme de simples auxiliaires du désir maternel. De fait, dans le cas de l'homosexualité masculine, la situation organise une donne différente, qui convoque de façon

nouvelle les enjeux du devenir parent. Il appartient dans ces circonstances nécessairement à l'homme de prendre l'initiative du projet de parentalité, car c'est inmanquablement sur lui que repose la responsabilité d'assumer pleinement ce désir » (Gratton, 2014 : 180-181).

Non seulement les hommes gais affirment une volonté de devenir parents, ils ont aussi réfléchi à leur intention sur la famille probablement plus tôt que les hommes hétérosexuels. Dans le cas des couples homosexuels qui expriment une volonté de devenir pères, il s'agit d'une initiative exclusivement masculine de concrétiser un projet familial. Certains expriment leur volonté de devenir père comme un désir de « normalisation » de leur situation d'hommes gais et qu'ils parviendront ainsi à être un « père comme les autres » (*Ibid.* : 187).

La paternité découle d'une évolution dans la définition même de la famille et de la filiation. Les luttes des mouvements pour les droits des homosexuels ont certainement permis de faire changer les mentalités à cet égard et la législation de certains pays permet aussi une plus grande accessibilité à la famille et au mariage pour les couples de même sexe. Emmanuel Gratton explique que : « si la paternité gay est un signe de l'évolution plus générale de la paternité, elle est surtout l'expression autonome d'un désir masculin d'enfant » (Gratton, 2006 : 59). On comprend par ce passage que les hommes expriment une volonté exclusivement masculine de devenir père et des gais se sont mobilisés et continuent de se mobiliser afin de pouvoir réaliser leur projet familial. Il est maintenant possible, là où la législation le permet, que le conjoint soit reconnu comme père.

Les hommes gais font la démonstration d'une volonté exclusivement masculine de devenir père malgré l'impossible engendrement dans leur union. Les revendications exprimées depuis les dernières années ont permis une évolution dans les législations qui ont fait changer, au Québec, les règles de filiation avec la possibilité d'adopter l'enfant né d'une mère porteuse. Les avancées médicales permettent aussi maintenant aux couples qui ne peuvent engendrer de faire appel à l'aide (médicale) à la procréation afin de réaliser leur projet familial.

1.6.2. Les couples infertiles

L'infertilité est définie par l'Organisation mondiale de la Santé comme « l'incapacité à obtenir une grossesse malgré une activité sexuelle régulière durant plus d'un an sans méthode contraceptive » (Huyghe, 2013). Je reprends ici quelques statistiques sur l'infertilité au Canada, publiées dans un article tiré du site de Statistiques Canada. Dans l'article « Le recours aux services médicaux d'aide à la conception » (Statistiques Canada, 2012), il est indiqué que l'on estime que trois couples sur quatre ont déjà essayé de procréer et que de ce nombre 15% d'entre eux ont recours à des méthodes d'aide médicale à la procréation. De plus, on estime au Canada qu'un couple hétérosexuel sur six serait infertile et que dans ces unions, l'homme serait la cause de l'infertilité du couple dans 30% des cas. Dans l'article, on a dressé un portrait des couples qui ont recours aux méthodes d'aide médicale à la procréation (PMA) : « ces couples partagent certaines caractéristiques, dont le fait d'être mariés, de ne pas avoir d'enfant et de compter une partenaire de 35 ans et plus » (*Ibid.* : 9). Les couples qui entreprennent ces démarches sont conscients qu'il existe des risques de complications, des dangers pour la mère ainsi que pour le fœtus et que le taux de réussite d'arriver à une naissance vivante n'est pas très élevé (on l'estime à 24,9% en 2006). Il existe toutefois un progrès réalisé durant les dix dernières années à cet effet selon des méthodes utilisées. Malgré une amélioration durant les dernières années, il existe toujours des risques possibles de grossesses multiples et de risques obstétricaux non négligeables pour l'enfant qui pourrait se développer avec des malformations. Les couples qui s'engagent dans une démarche dans laquelle il y a autant de risques supposent un grand dévouement de la part des partenaires. Les hommes comme les femmes doivent faire preuve d'une volonté forte de fonder une famille pour poursuivre toutes ces étapes afin de concrétiser le projet familial.

Les hommes infertiles vivent souvent un impact sur leur estime personnelle et ressentent une menace de leur masculinité (Ohl, 2008). De plus, ils ressentiraient un sentiment de culpabilité et de honte lorsqu'il est question de leur infertilité (*Ibid.* : 26). Un grand sentiment d'impuissance peut aussi se faire sentir par les hommes qui n'arrivent pas à concrétiser le désir de leur conjointe d'être mère. Bref, « pour l'homme, ces problèmes vont

de pair avec la baisse de l'estime de soi et la perte du sentiment de virilité » (*Ibid.* : 28). Non seulement l'homme peut ressentir des sentiments négatifs lorsqu'il reçoit un diagnostic d'infertilité, mais le couple peut avoir à relever des défis significatifs dans sa vie intime. D'une part, il existe des problèmes non négligeables à prendre en compte pour celui qui vivra les répercussions des méthodes utilisées, que ce soit la femme ou l'homme. D'autre part, le couple peut connaître des difficultés dans leur rapport à la sexualité et à leur « anomalie » par rapport aux couples fertiles. Lorsqu'un couple décide de consulter pour remédier à son infertilité, « il a déjà traversé une période plus ou moins longue d'attente, d'inquiétudes, d'espoir et de déception » (Huyghe, 2013). Leurs relations sexuelles sont généralement axées sur l'engendrement et la relation s'organise autour du désir d'enfant que chacun des partenaires vit différemment. Plusieurs tests peuvent suivre les relations sexuelles, ce qui vient modifier l'intimité des partenaires en raison des manœuvres médiales à pratiquer afin de déterminer l'origine du problème de fertilité. Au moment du diagnostic, les deux partenaires doivent certainement connaître une période de remise en question (*Ibid.*: 749). Lorsque le couple décide de poursuivre avec l'assistance médicale à procréer, la femme devient le centre des préoccupations des équipes médicales ce qui peut créer un sentiment d'exclusion chez l'homme (*Ibid.* : 750). Les couples qui s'investissent dans un processus de PMA font preuve d'un grand dévouement à leur projet familial. Les risques, pour les femmes, pour l'embryon et pour le couple ne sont pas négligeables dans la prise de décision des partenaires. Dans ces cas, les hommes comme les femmes font preuve d'engagement certain dans la réalisation du projet familial. Les motifs peuvent varier, mais les hommes qui s'inscrivent dans ce type de méthodes procréatives doivent nécessairement démontrer une volonté d'être père après tous ces défis que le couple doit relever.

Un article de *La Presse*, « Des hommes célibataires choisissent de devenir père grâce à une mère porteuse » (2013), mentionne un phénomène nouveau aux États-Unis en ce qui a trait à la gestation pour autrui. De plus en plus d'hommes seuls entreprennent des démarches afin de devenir des pères monoparentaux. Bien qu'il n'existe pas de statistiques sur le sujet, cet article présente les chiffres d'une clinique californienne spécialisée dans les services de « mères porteuses » qui démontrent qu'il s'agit d'un phénomène qui gagne en popularité. L'auteur de l'article explique qu'il existe peu de données sur ce nouveau phénomène : « s'il

n'existe pas de statistiques officielles sur ce phénomène, Growing Generations, une agence spécialisée dans les services de mère porteuse établie à Los Angeles, affirme que sa clientèle masculine célibataire ne cesse d'augmenter. L'an dernier, elle a traité environ 25 dossiers d'hommes sans partenaire qui souhaitent être papa ». Un grand engagement financier est nécessaire pour les hommes qui en font la demande, les tarifs vont de 100 000\$ à 175 000\$. Dans l'article, les hommes expliquent qu'ils ont recours à cette méthode puisqu'ils ont eu des difficultés à adopter ou encore qu'ils n'ont jamais trouvé la bonne partenaire avec qui fonder une famille, bien qu'ils aient toujours voulu être pères.

Les couples infertiles doivent faire preuve d'une implication dans le projet familial afin de le réaliser. Bien que ne s'agisse pas de désir exclusivement masculin, les hommes engagés dans ce processus font preuve d'un engagement important dans le projet de fonder une famille avec leur conjointe. Passons à un autre type de mobilisation d'hommes qui veulent jouer le rôle de père lorsque celui-ci semble leur échapper en raison d'une séparation avec la mère de leur enfant.

1.6.3. Le droit des pères séparés

Il existe une forte mobilisation de certains pères qui se font retirer la garde de leur enfant suite à un divorce. Il existe des communautés d'intérêts sur le Web qui visent à les aider dans l'acceptation et l'apprentissage dans la transition de la garde partagée. C'est le cas de *peres-separes.qc.ca* qui offre des services pour aider les hommes divorcés dans leur « rôle parental ». Ce site regroupe des liens pour rejoindre des intervenants du système de justice et pour les pensions alimentaires. Il existe un autre site plus militant pour les droits des pères, qui apparaît rapidement dans les recherches sur internet quand on s'intéresse aux pères séparés, il s'agit de *sospapa.net*. Ce site français propose un volet international pour aider les pères qui vivraient une situation qu'ils jugent injuste dans la séparation. Les instigateurs de ce site prônent :

« La déjudiciarisation du divorce et soutenons les (rares) lois, tel le projet de loi actuel sur la Résidence Alternée de plein droit, qui prennent en compte l'évolution de la famille, les intérêts réels de l'enfant et l'égalité des droits de chacun des parents, conduisant à l'apaisement des tensions de la séparation et imposant des

limites à l'arbitraire des magistrats dans les procédures où l'obscurantisme social et le sexisme peuvent influencer gravement sur les décisions rendues » (Onglet « Philosophie » du site, novembre 2017).

Ce passage tiré de la section « philosophie » du groupe donne le ton de ce qu'ils revendiquent et de ce qu'ils jugent comme une injustice entre les parents lorsqu'il y a une judiciarisation de la séparation du couple.

Bien qu'il existe aujourd'hui des gardes partagées égalitaires, dans les années 1990 encore la rupture du couple était souvent associée la rupture de la relation entre le père et l'enfant. La sociologue Christine Castelain-Meunier (1998) explique que :

« En cas de conflit, notamment pour la garde de l'enfant lorsqu'il y a séparation, le problème de la paternité contemporaine et donc de l'identité masculine apparaît dans toute sa complexité, les hommes qui militent dans des associations et qui réclament que la garde soit systématiquement conjointe, accordée à égalité aux deux parents, et non automatiquement à la mère, soulignent cette complexité de la paternité moderne. Ils s'insurgent contre les retards des institutions, des mentalités, et contre les injustices légales qui privent de l'exercice de leur rôle de père en leur refusant le droit de garde » (Castelain-Meunier, 1998 : 236).

Ils perçoivent, à l'époque, les lois injustes puisqu'ils ont l'impression qu'elles favorisent la mère et les empêchent d'être pères. Nous verrons dans quelques instants que dans les faits la situation est différente aujourd'hui, même s'il existe toujours des groupes de pères qui revendiquent une garde plus égalitaire en cas de séparation.

On se rappelle aussi l'évènement de 2004 à Montréal, où un homme a grimpé sur le pont Jacques-Cartier pour y hisser une banderole sur laquelle était inscrit « papa t'aime ». Cet homme était coordonnateur québécois de l'association *Fathers 4-justice*. Il s'agit d'une association qui milite pour une garde des enfants plus égalitaire. Le site internet de l'organisation est toujours actif et milite toujours contre une société sans père (traduction libre de *fatherless*) avec une garde partagée 50/50 accordée d'emblée lors d'une séparation. Le site exclusivement anglophone présente dans sa mission: « To end Child Support discrimination against fathers on the basis of their gender. Child support should mean emotional and financial support » (Site Web de l'organisation, Novembre 2017). Ces militants veulent supprimer la discrimination subie par les hommes sur le plan financier

lors des séparations et revendiquent que les enfants préservent un lien affectif avec leurs pères après la rupture. Mais qu'en est-il du point de vue de la justice sur le sujet ?

Dans les faits, la garde partagée est de plus en plus fréquente dans les jugements octroyés par les tribunaux. Notons qu'il s'agit d'une faible proportion : « seuls douze pour cent des dossiers de divorces et de ruptures d'unions libres nécessitent que le tribunal tranche la question de la modalité de garde » (Tétrault, 2017 : 101). On voit tout de même une tendance à la hausse pour les gardes partagées, malgré le fait que la garde exclusive à la mère est encore la plus répandue (*Ibid.* : 23). Toutefois, les avocats ressentent qu'ils n'ont plus à défendre les motifs pour lesquels la garde partagée serait idéale, mais plutôt à soutenir les raisons pour lesquelles elle ne serait pas favorable à l'intérêt de l'enfant (Coté et Gaborean, 2015). Il est entendu que la coparentalité reste un idéal à maintenir pour préserver les liens entre l'enfant et le parent et plus spécifiquement dans le cas de l'enfant et du père (Tétrault, 2017). Depuis les années 1970, les pères sont de plus en plus engagés dans la vie des enfants. La garde partagée inciterait les hommes à prendre conscience de l'importance de leur rôle de père, ce qui diminuerait les risques de désengagement paternel suite à une rupture (*Ibid.* : 8). Certains éléments entrent tout de même en ligne de compte lorsqu'une décision en garde partagée est prise par le tribunal. Ils doivent prendre en considération la disponibilité des parents, le contexte environnemental (ex. : distance entre la résidence du père et de la mère ou la résidence de chacun avec l'école de l'enfant) ainsi que d'autres éléments comme la santé physique et mentale des parents (*Ibid.* : 21). L'intention principale derrière la garde partagée est de maximiser les contacts entre les parents et l'enfant afin que les liens ne soient pas rompus. S'il y a une apparence d'injustice dans les cas de garde partagée, la grande majorité des ententes sont prises par les parents eux-mêmes et non pas imposées par un jugement de la cour. Une étude parue en 2002, sur *le rôle des tribunaux dans la prise en charge des enfants après le divorce ou la séparation des parents* (Joyal, 2002) présente les résultats d'une enquête auprès de vingt avocats qui pratiquent dans la région de Montréal. Cette enquête explique, entre autres, l'importance des raisons évoquées par les parents pour déterminer la garde de l'enfant. Les femmes jugent qu'elles sont mieux qualifiées pour détenir la garde de l'enfant et dans certains cas la répartition des tâches dans l'éducation de l'enfant se maintient après la rupture. En

d'autres mots, les avocats rencontrés expliquent que dans les couples où le père jouait un rôle effacé dans la vie de l'enfant, le divorce ne fait que préserver cette inégalité dans le temps consacré à l'enfant entre la mère et le père. Certaines femmes utilisent cet argument pour avoir une garde partagée qui leur octroie une plus grande période avec l'enfant puisqu'elles ne considèrent pas qu'il y aura un changement à cet effet suite à la rupture (*Ibid.* : 104).

Bien que la garde partagée serait une manière plus égalitaire de partager le temps entre les parents pour l'éducation de l'enfant, certaines auteures croient que dans la pratique, la femme se retrouve souvent à déboursier plus que le père sur le plan financier (Coté et Gaboreau, 2015). Certaines mères expliquent qu'elles ont de la difficulté à se « faire payer » pour les dépenses relatives à l'enfant. Bien que la garde partagée s'appuie sur un modèle d'équité parentale, elle est toutefois « fictive » puisque la mère contribuerait plus que le père, mais tout se fait dans l'ombre (*Ibid.* : 46) en ajoutant qu'elle a souvent un revenu inférieur à celui du père (*Ibid.* : 41).

Dans cette dernière section de ce chapitre, je voulais présenter une mobilisation exclusivement masculine autour des intentions familiales. Dans certains cas, il s'agit de luttes importantes qui ont mené à des changements dans l'interprétation de la loi, comme dans le cas des hommes homosexuels, qui peuvent maintenant adopter. Dans d'autres cas, c'est plutôt par un engagement dans un processus difficile pour les couples infertiles qui font preuve d'une grande motivation à réaliser le projet familial. Enfin, des hommes qui militent et défendent leurs intérêts lorsque la paternité risque à leur échapper. Contrairement à ces mobilisations, la littérature sur les hommes hétérosexuels volontairement sans enfant est muette. On pourrait se demander : Serait-il plus facile de faire parler les hommes sur la paternité que sur la non-paternité volontaire ? C'est pour essayer d'y répondre que notre étude se poursuit.

Chapitre II : Cadre théorique et conceptuel

La natalité, l'engendrement, la masculinité et le couple ont connu des changements notables durant les dernières années. De tous ces changements, on peut comprendre de manière implicite que les parcours des individus se différencient et se complexifient. Sans plus de modèles uniques, le domaine de l'intime devient de plus en plus un espace de jeu sans pareil pour accomplir les aspirations propres à chacun. C'est notamment le cas qui m'intéresse, celui des couples qui font le choix de rester sans enfant dans un contexte social marqué par une « norme procréative ». Dans ce chapitre je présente les auteurs et les concepts qui ont largement influencé la recherche que j'ai entreprise sur les hommes volontairement sans enfant en couple hétérosexuel.

Le livre phare de ma recherche est celui de Charlotte Debest, que je présenterai plus spécifiquement dans les prochains paragraphes, qui s'est intéressée à la situation des personnes volontairement sans enfant en France. Sa recherche démontre que ce choix est intimement lié à un besoin de liberté tant au niveau personnel, relationnel que professionnel. Elle ancre la possibilité de prendre cette décision dans le contexte actuel suivant les luttes féministes qui ont transformé le rapport à l'engendrement. Le contexte social actuel, souligne-t-elle, permet la pluralité des parcours pour les individus qui désirent vivre leur vie autrement que ce que la norme impose, dans ce cas-ci, la norme procréative. Son travail a alimenté ma réflexion sur la réalité particulière des hommes qui font le choix d'être sans enfant. Ses participants expliquent qu'ils ne sont jamais questionnés sur leur intention familiale lorsqu'ils ne sont pas en présence de leur conjointe. Certains des participants de son enquête lui ont avoué que c'était une décision qui relevait de la relation actuelle et que s'ils avaient connu une femme qui voulait des enfants, ils en auraient probablement eu.

C'est dans cette optique que je mobilise le concept de « conversation conjugale » élaboré par Berger et Kellner en 1964. Ces auteurs me permettent de comprendre le couple comme une union particulière dans laquelle les individus détiennent une grande marge de manœuvre quant à la définition de leur monde. De plus, ces auteurs comprennent le couple

en fonction d'une évolution dans le temps. L'échange entre les partenaires, tout au long de la relation, permet de définir un monde qui leur convient, dans lequel ils donnent un sens à leur existence et idéalement parviennent à le maintenir dans une certaine stabilité. Chacun des individus engagés dans la relation intime doit ajuster son identité à celle de l'autre, tout en préservant une cohérence avec son identité propre. Je trouvais justifié de mobiliser ces auteurs, puisque comme Debest le présente, le choix de rester sans enfant est lié à une volonté de préserver une certaine liberté.

Une liberté que l'on peut traduire comme une volonté de préserver la possibilité de choisir ce qui convient le mieux dans la définition de son monde. Cette volonté de choisir peut se comprendre par la nouvelle dynamique sociale qui est de plus en plus individualisée. En effet, les individus connaissent des socialisations multiples et plurielles, toutes significatives à des degrés différents par lesquelles ils actualisent une réflexivité à l'égard de leur propre identité. Le désir de liberté des personnes volontairement sans enfant est certainement une volonté de s'actualiser en tant qu'individus singuliers dans un monde où la réalisation de soi passe par l'affranchissement des modèles comparatifs. Martuccelli propose une manière d'approcher la sociologie dans cette montée des singularités qui définit notre ère de plus en plus individualisée.

2.1. Le choix d'une vie sans enfant selon Charlotte Debest

Résultat d'une thèse de doctorat en sociologie, Charlotte Debest publie en 2014 *Le choix d'une vie sans enfant* aux Presses universitaires de Rennes. Elle a réalisé une recherche auprès de 51 personnes qui ont pris la décision de ne pas avoir d'enfant, ni maintenant ni plus tard. Les personnes de son corpus ont entre 30 et 63 ans, ce qui lui permet de distinguer trois générations pour retracer les différences historiques entre les personnes de 30 à 39 ans, de 40 à 49 ans et finalement de 50 à 63 ans. Les personnes qu'elle a rencontrées sont soit en couple, cohabitantes ou non et célibataires. De plus, elle n'a pas choisi d'interroger des personnes d'orientation sexuelle en particulier. Elle désigne les personnes volontairement sans enfant des « SEnVol ».

Debest explique que le choix de rester sans enfant s'inscrit dans les avènements médicaux et légaux qui permettent aux femmes un meilleur contrôle de leur fertilité. Elle trace une histoire des luttes féministes et leurs impacts dans le contrôle des naissances et dans le rapport à l'engendrement. Elle rappelle que les démarches pour l'accessibilité à la contraception s'inscrivaient dans l'optique d'une maternité choisie pour le bien de l'enfant, mais aussi pour le bien de la mère. Elle fait ressortir que le contexte dans lequel ces demandes d'accessibilité à la contraception s'exprimaient ne remet pas en question le rôle de la femme d'enfanter (Debest, 2014 : 26). Elle précise : « ainsi, progressivement, nous allons passer de la promotion de la "maternité heureuse" à celle de la "maternité responsable", où "donner la vie" doit être une action rationnelle, mûrement réfléchie et assumée par les couples et notamment par les mères » (*Ibid.* : 28). Cette transition responsabilise les femmes dans la conception, mais aussi dans la contraception, puisque la maternité est dorénavant choisie. L'auteure considère que nous sommes entrés dans une ère de la « parentalité responsable ».

D'après ses participants, la pression sociale de faire famille est beaucoup plus présente pour les couples cohabitants. Il s'agit de la « norme procréative et le prérequis du couple stable et cohabitant pour avoir des enfants » (*Ibid.* : 50). Elle présente aussi les personnes volontairement sans enfant comme des personnes qui ont une volonté d'avoir des relations qui leur permettent « liberté et épanouissement personnel ». D'après ses participants, si cet épanouissement personnel n'est pas actualisé au sein de la relation, ils ont la liberté de se séparer plus « facilement » puisqu'ils n'ont pas d'enfant. Ce désir de liberté s'exprime aussi par « une volonté d'autonomie et de libre arbitre dans leurs activités et choix professionnels » (*Ibid.* : 62). En fait, elle explique que plus généralement : « [c]ette question de la liberté et du refus de l'autorité est le fil rouge de la trajectoire de vie des SEnVol tant dans la sphère familiale, conjugale que professionnelle. Ce désir de liberté est également lié aux valeurs égalitaires, émancipatrices et libérales de la société française actuelle » (*Ibid.* : 71).

Debest présente quelques distinctions entre la réalité particulière des femmes et celle des hommes qui font le choix de ne pas avoir d'enfant. Les femmes se questionneraient beaucoup plus rapidement sur leur intention familiale que les hommes. Il existe aussi une différence générationnelle dans cette prise de décision, les femmes de la première génération expliquent qu'elles devaient se marier pour quitter la maison parentale et la contraception leur a permis de rester sans enfant, à une époque où il n'était pas « normal » de ne pas faire famille. Les plus jeunes de son corpus mobilisent plutôt des arguments en fonction de leurs aspirations dans la vie, leur décision prend forme autour d'un questionnement sur leur avenir personnel et singulier. Les hommes quant à eux se questionnent beaucoup plus tardivement que les femmes, soit dans les premiers moments de la vie sexuelle active ou encore dans les premiers moments d'une relation stable. Les hommes qu'elle a rencontrés lui ont expliqué qu'il s'agissait possiblement d'un choix interactionnel pour eux, puisqu'ils étaient avec des femmes qui ne voulaient pas d'enfant, alors qu'ils en auraient probablement eu, s'ils avaient vécu avec des femmes qui souhaitaient avoir des enfants.

Debest identifie la famille élargie comme la source de pression la plus importante pour les personnes volontairement sans enfant. Dans les rencontres familiales, au tournant de la mi-vingtaine, elles se font questionner sur le moment où elles auront des enfants, plutôt que sur leur intention d'en avoir. Existe une idée préconçue que tout le monde veut avoir des enfants. Lorsque ces personnes mentionnent ne pas en vouloir, elles doivent justifier leur décision de manière rationnelle, alors qu'on n'impose pas ce même exercice aux personnes qui désirent avoir des enfants. Surtout, le plus souvent, la décision est placée sur les épaules de la femme et les hommes ne sont questionnés sur leurs intentions familiales qu'en présence de leur conjointe. La femme serait responsable non seulement de la contraception et de l'engendrement, mais encore de l'infertilité volontaire des couples et les hommes n'auraient, d'après l'entourage, rien à dire sur cette décision. Toutefois, ces hommes subissent une certaine pression sociale. Eux la subissent de manière affective et symbolique alors que la pression sur les femmes se situe sur le plan ontologique.

Une autre distinction intéressante entre les sexes que soulève Debest est le lien que les femmes qu'elle interroge font entre la maternité et leur identité de femmes, alors que les hommes de son corpus n'établissent pas un lien entre la paternité et leur identité masculine. La paternité semblerait renvoyer à une fonction sociale parmi d'autres que les hommes peuvent jouer. Il semblerait que les hommes qui n'ont absolument aucun désir d'enfant « questionnent d'autant plus l'ordre social » (*Ibid.* : 88) que la paternité, envisagée que sous le prisme des bénéfices sociaux et symboliques qui l'entourent, n'implique que peu la charge des tâches domestiques et parentales.

Le travail de Debest a alimenté mon intérêt pour les personnes volontairement sans enfant, plus particulièrement sur les hommes. Si elle-même a rencontré des hommes qui expriment cette intention de ne pas avoir d'enfant, indiquant ainsi une réalité spécifique à ces personnes qui refusent de devenir parents, elle n'en fait pourtant pas une section particulière dans son analyse. J'en ai surtout retenu que les personnes en *couple stable* connaissent une pression plus grande face à l'injonction du faire famille. C'est pourquoi je voulais rencontrer des hommes en couple afin qu'ils me confirment, ou non, cette réalité plus spécifique des unions stables hétérosexuelles. J'ai aussi retenu de son analyse qu'elle démontre que les personnes qui prennent cette décision le font dans l'objectif de rester vrais à leurs aspirations, puisque la vie avec un enfant ne permet pas autant de liberté sur le plan professionnel et personnel. Sa comparaison avec les différentes générations indique qu'il y a une évolution dans les arguments mobilisés par les personnes volontairement sans enfant dans le temps, ce qu'il m'a été difficile de développer en raison du caractère restreint de mon enquête (voir chapitre 4).

2.2. La conversation conjugale selon Peter Berger et Hansfried Kellner

Mes lectures de Kauffmann, de Singly et Demonceaux autour du couple (voir le chapitre 1) ont confirmé mon intuition exprimée dans mon projet de thèse d'approfondir le concept de « conversation conjugale » développé par Peter Berger et Hansfried Kellner dans un article

paru en 1964 : « Le mariage et la construction de la réalité ». Je l'ai consulté dans l'édition française du livre de Peter Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité* (2006). Bien que cette publication date de plus de 50 ans, certains éléments restent toujours pertinents aujourd'hui me semble-t-il et cet article est par le fait même au cœur de ma compréhension de la conjugalité dans ce travail. L'union qu'ils décrivent à cette époque n'est plus celle d'aujourd'hui, toutefois les bases qu'ils jettent restent encore pertinentes pour saisir la marge de manœuvre face à laquelle les individus « bricolent » la construction et le maintien de leur monde. Leurs explications de la transformation de l'identité des deux partenaires par la conversation conjugale (en 1964) apparaissent prémonitoires. Ils réfléchissent sur et font apparaître un espace de socialisation « secondaire », alors que, jusqu'alors, l'examen de la socialisation était généralement consacré aux enfants, à l'enfance (socialisation « primaire »). Ils font apparaître que les adultes continuent aussi à se socialiser au-delà de l'enfance (rapport de domination des parents sur les enfants) dans des rapports plus égalitaires où l'identité du moi se transforme grâce à l'identité de l'autre dans un mouvement de circulation dans l'échange réciproque entre eux.

L'intention de Berger et Kellner dans leur article est de démontrer que les processus sociaux sont à l'œuvre au sein du mariage. Ils le présentent comme « un instrument créateur de *nomos* », plus précisément comme un « engagement social qui crée pour l'individu une sorte d'ordre dans lequel sa vie prend un sens » (Berger et Luckmann, 2006 : 307). Le mariage est une relation sociale parmi d'autres « où ce processus créateur de *nomos* a lieu » (*Ibid.* : 308), autrement dit, où la réalité est socialement construite. La réalité se construit en fonction d'un processus, propre à chaque société, qui la construit, la maintient et la modifie. Un système de représentations met en ordre les expériences de la réalité. Le maintien de ce système et de cet ordre est assuré par les membres de la société et il est perçu comme allant de soi : « Le monde socialement construit doit servir continuellement de médiation pour l'individu et être actualisé par lui, en sorte qu'il devienne et demeure *son* monde » (*Ibid.* : 309). L'individu a recours à des points d'appui donnés par la société dans ses représentations et ses critères d'organisation (ordre social) qui président à la vie quotidienne de l'individu tout au long de son existence. Certes, les

biographies individuelles sont différenciées, mais il existe « un consensus général sur l'étendue des différences estimées tolérables » (*Ibid.* : 309). Bref, le monde social dans lequel l'individu évolue le précède et lui donne des bases qui sont partagées et organisées de la même manière pour toutes les personnes qui évoluent dans cette même société.

Le maintien et la validation de ce monde se font par l'entremise des interactions que l'individu entretient avec les autres qui « cohabitent dans le même monde socialement construit » (*Ibid.* : 310). Si toutes les personnes inscrites dans ce monde le valident, les validations ne sont pas aussi significatives les unes que les autres. C'est par les personnes les plus significatives de sa vie que l'individu valide son identité et sa place dans le monde social. Dans la vie quotidienne, la validation passe par la parole. C'est ainsi que Berger et Kellner introduisent la notion de conversation continue avec les autres individus significatifs. C'est dans les conversations que le monde est confirmé par l'usage de notions comme allant de soi et de sujets compréhensibles pour tous. C'est par la conversation que l'individu s'adapte aux contextes sociaux changeants et nouveaux tout au long de son existence. En d'autres mots, l'individu se voit confirmer son identité et son appartenance à un monde socialement construit et partagé par les autres. C'est dans la conversation avec les autres qu'il parvient non seulement à comprendre le monde dans lequel il vit, mais à s'adapter aux transformations sociales qui l'entourent. D'un mot, la conversation avec les autres significatifs maintient la réalité du monde (*Ibid.* : 311). C'est dans ces relations que l'individu se fait une image des autres et tout autant une image de lui-même. Mais toutes les relations sociales n'ont pas le même degré de signification pour le maintien de la réalité du monde.

Pour Berger et Kellner, le mariage est la rencontre de deux personnes qui ne proviennent pas des mêmes « zones de conversation » ; « ils n'ont pas de passé commun, bien que leur passé ait une structure semblable » (*Ibid.* : 313), mais chacun a pourtant intériorisé une idéologie diffuse de la vie à deux dans l'ensemble des couches de la société. Jusqu'alors dans la vie privée, l'individu a agi dans un monde précédemment construit par lui dans

lequel il parvient à « façonner un monde, même lilliputien, qui reflète son être propre » (*Ibid.* : 315). Dans ce monde intime, il croit qu'il a le pouvoir de le construire comme bon lui semble. « C'est surtout et, en règle générale, *seulement* dans le domaine privé que l'individu peut prendre une tranche de réalité et la façonner en son monde » (*Ibid.* : 315). C'est face à cette prise de pouvoir dans la construction d'un monde pour l'individu, dans lequel il peut se sentir chez lui, que l'on peut comprendre l'importance du domaine privé aujourd'hui.

Dans l'interaction avec des autres les individus rendent objectives leurs « significations vécues subjectivement » (*Ibid.* : 317). Par l'interaction, elles deviennent « propriété commune et par là même massivement objectives » (*Ibid.* : 317). Deux éléments entrent en ligne de compte quant au processus d'objectivation : d'une part, le nombre de relations sociales, et, de l'autre, l'intensité de celles-ci. Dans le cas qui nous intéresse, le couple devra « compenser en intensité sa pauvreté numérique » (*Ibid.* : 317) dans l'effort fourni pour maintenir un « monde social permanent » (*Ibid.* : 317).

Voyons maintenant la relation conjugale plus précisément avec ce que les auteurs nous apprennent dans leur article. L'union est composée de deux individus, chacun avec « son stock d'expériences disponible, accumulé au cours de sa vie » (*Ibid.* : 318). Ils arrivent tous les deux dans la relation avec une facilité à se « redéfinir » eux-mêmes et modifier leur stock d'expériences. Ce que l'on doit comprendre, c'est qu'ils sont en mesure de nouer de nouvelles relations avec d'autres en raison de leur capacité de s'adapter. Les auteurs l'expriment clairement ainsi : « les deux individus ont intériorisé le même en général, y compris les définitions générales et les attentes de la relation matrimoniale elle-même. Leur société leur a fourni une image du mariage allant de soi, et les a préparés socialement à entrer dans leurs rôles déterminés du mariage » (*Ibid.* : 318). Toutefois, le mariage vient rendre l'idée reçue moins abstraite et doit s'actualiser dans l'expérience de la vie à deux, ce qui modifiera leur réalité, mais aussi eux-mêmes.

La relation matrimoniale a quelque chose de particulier, parce que dorénavant les partenaires doivent continuellement mettre en relation leur réalité avec celle de l'autre, puisque celui-ci fait dorénavant partie de « tous les horizons de la conduite quotidienne » (*Ibid.* : 319). De plus, la conversation conjugale est une zone de conversation bien différente des autres, puisque le partenaire devient l'autrui significatif par excellence. Non seulement cette conversation prévaut sur toutes les autres, mais les identités des personnes qui y sont engagées s'harmonisent l'une à l'autre et l'entourage perçoit leurs identités en symbiose (*Ibid.* : 319). La relation matrimoniale vient changer l'ordre connu des choses jusqu'alors et l'identité des deux partenaires. C'est dans la nouvelle relation que l'autre devient le plus significatif de tous puisqu'il est le « cohabitant le plus proche et le plus marquant de son monde » (*Ibid.* : 319). L'extérieur maintient pourtant une influence dans la nouvelle relation sociale qu'est le mariage. En effet, les tensions qui peuvent surgir dans l'union (comme les froids avec les amis de l'autre ou avec les beaux-parents) peuvent être perçues comme venant de l'extérieur. Toutefois, ces défis viennent transformer l'ordre des choses et, par le fait même, transforment les identités d'une nouvelle manière, dans une nouvelle réalité qui est toujours changeante (*Ibid.* : 320). Les partenaires sont engagés dans cette relation dominante sur toute les autres, mais ils continuent d'entretenir des relations à l'extérieur du mariage, qui viennent aussi transformer la réalité du monde et leur identité propre. Les influences viennent à la fois du partenaire et des relations dans lesquelles ils sont impliqués (*Ibid.* : 322). Autrement dit, « les enfants, les amis, les parents, les connaissances occasionnelles, tous ont leur rôle à jouer pour renforcer la mince structure de la nouvelle réalité » (*Ibid.* : 326).

Le mariage est une phase de socialisation aussi importante que l'enfance ou l'adolescence nous disent les auteurs. Contrairement aux phases précédentes dans lesquelles étaient imposés des « modèles déjà existants », dans le mariage, l'individu participe activement à son adaptation. Comme je l'expliquais plus tôt, les conversations ne sont jamais terminées, elles se poursuivent tout au long de l'existence. C'est par la conversation avec le partenaire que les deux définitions de la réalité sont confrontées. Logiquement, les partenaires doivent arriver à une définition générale commune pour permettre une conversation qui

maintiendra la relation (*Ibid.* : 322). Au sein de la conversation, la réalité des deux s'harmonise et c'est par ce processus d'objectivation qu'ils parviennent à mettre en ordre et à symboliser cette nouvelle réalité conjointe. Le résultat de ce processus est une certaine stabilisation de la réalité des partenaires. La stabilisation peut s'exercer en fonction des gens extérieurs à l'union comme avoir une image plus claire des amis du partenaire, et s'exercer au sein même de la définition identitaire des partenaires par exemple, adhérer aux idées politiques de l'autre. Les partenaires partagent aussi leur passé qu'ils revisitent ensemble, celui-ci est réorganisé et réinterprété au sein même de la conversation conjugale pour se créer une mémoire commune. Dans le mariage, les protagonistes revisitent le passé de chacun pour n'en faire qu'un partagé, ils construisent ensemble le présent et se projettent toujours ensemble dans des horizons futurs cohérent avec son « identité conjugalement définie » (*Ibid.* : 325).

En somme, la conversation conjugale est une zone dans laquelle les individus qui y sont engagés ont une marge de manœuvre sans pareil sur la construction de leur monde. C'est dans l'interaction avec le partenaire, mais aussi avec les interactions de l'union avec l'entourage qu'ils parviennent à stabiliser ce nouveau monde partagé. Les partenaires ont des idées socialement construites des rôles dans le mariage qu'ils amènent avec eux dans l'union. C'est alors que ces concepts abstraits sont mis en application et actualisés subjectivement par les partenaires qui s'adaptent à la nouvelle réalité conjugale. De cette nouvelle réalité émerge une nouvelle compréhension des passés séparés qui sont mis en commun, une définition nouvelle du monde et une projection partagée du futur. Par la conversation sans pareil qu'est la conversation conjugale, les protagonistes doivent parvenir à une définition commune du monde, sans quoi la relation se trouve hautement fragilisée. C'est avec le temps que se réalise une certaine stabilisation de la réalité, mais celle-ci reste toutefois fragilisée par des éléments extérieurs et internes au couple qui prolongent la conversation afin de s'adapter aux nouvelles réalités.

Bien que d'autres auteurs aient discuté ultérieurement de la conjugalité (voir chapitre 1), je

crois que l'apport de Berger et Kellner est central dans le cadre de mon travail. En effet, je suis d'accord avec eux sur le fait que la conversation conjugale prévaut sur toutes les autres zones de conversations qu'un individu peut entretenir. La socialisation secondaire s'actualise différemment dans la conversation conjugale, puisqu'elle se situe dans un rapport de réciprocité entre les partenaires. Je le répète, cet espace est celui de l'autrui significatif par excellence, en plus d'être « un instrument nominal » d'une importance plus grande encore que dans toutes les autres sphères des socialisations secondaires.

Il est vrai que le vocabulaire de Berger et Kellner et leur appréhension des rôles de sexes peuvent apparaître aujourd'hui datés. Leur article date, on s'en souvient, de 1964, quand prévalait en Sociologie de la famille l'analyse de Parsons sur le rôle instrumental du père pourvoyeur et sur le rôle expressif de la mère ménagère (Tahon, 1995 : 70-77). Reste que certains changements sont moins notables qui ne le paraissent, surtout en ce qui a trait à la masculinité (voir chapitre 1), sans parler du poids de la maternité dans la vie des femmes contemporaines au Québec (voir Marilyse Hamelin, *Maternité, la face cachée du sexisme*, 2017). M'interpelle par ailleurs la « symbiose » qui présiderait à la conversation conjugale des partenaires, selon Berger et Kellner. Cette notion, qui suppose une union très étroite et harmonieuse entre les partenaires, n'apparaît certainement pas impossible pour les hommes volontairement sans enfant que j'ai rencontré (voir chapitre 4). C'est pour la questionner que je me suis intéressée aux travaux de Danilo Martuccelli.

2.3. Danilo Martuccelli et le couple dans la société singulariste

Tout comme Berger, Kellner et Luckmann, Danilo Martuccelli soutient que les individus connaissent des socialisations secondaires multiples et diverses tout au long de leur vie. Dans l'avant-propos de l'édition française de 2006 du livre de Berger et Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Martuccelli met en lien son travail avec celui de ces auteurs. Il insiste sur l'importance de comprendre le monde social par les interactions entre

les individus. C'est par les interactions avec d'autres individus qui partagent les mêmes significations que lui, que le monde social prend un sens pour un acteur. « Les individus saisissent des processus sociaux comme des réalités objectives. La vie sociale est toujours déjà là, et elle est toujours appréhendée comme une réalité ordonnée et significative » (Martuccelli dans Berger et Luckmann, 2006 : 16). La vie sociale implique un travail de légitimation afin que les individus partagent une vision commune du monde. L'ordre social est maintenu par « la force du récit partagé entre les acteurs » (*Ibid.* : 20).

Martuccelli nous explique que « la socialisation plurielle apparaît comme une formidable machine de fabrication d'individus singularisés ». Je ne peux que reprendre ses mots pour illustrer cette singularisation :

« Chacun d'entre nous étant le résultat d'un processus multiple et interminable de socialisations différentes, séquentielles et contradictoires, la socialisation est un gage de notre irréductible singularité. Nous sommes uniques, affirment ces démarches, parce que nous sommes le fruit d'une combinaison hautement différenciée d'éléments communs » (Martuccelli, 2010: 35).

Alors qu'autrefois la socialisation était plutôt d'accorder les individus en fonction des places sociales (*Ibid.* : 35), l'auteur explique que la manière de mieux comprendre la société dans le contexte actuel de la montée des singularités est de faire une sociologie par l'analyse des épreuves. Dans ses mots, « les épreuves sont des défis historiques socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter » (Martuccelli, 2006 : 12). Elles apparaissent dans la vie des individus comme une suite d'étapes qui se succèdent et se chevauchent tout au long de leur vie. Elles se présentent à tous en ayant des possibilités d'issues ouvertes.

Dans le chapitre « Vies de famille » dans son livre *Forgé par l'épreuve* (2006), Martuccelli explique que « la famille place l'individu dans une tension entre les obligations morales et les fidélités éthiques » (Martuccelli, 2006 : 159) en relation avec les parents d'origine, les enfants, les frères et sœurs. Cette tension n'est pas nouvelle en elle-même, « ce qui change est le caractère de plus en plus ouvert de la réponse. [...] Ce qui est infléchi est le poids respectif des deux éléments de l'épreuve, donnant lieu à des articulations plus contingentes.

Les remords et les regrets s'épaississent, d'un côté comme de l'autre, quelle que soit la réponse apportée » (*Ibid.*: 159). En ce qui concerne « l'épreuve de la conjugalité », Martuccelli propose de la lire en deux temps : « D'une part, elle reprend, mais d'une manière particulière, le propre de toute épreuve familiale [obligations morales et fidélités éthiques]. Mais, d'autre part, et de façon exclusive, le couple est parcouru par une tension qui lui est propre entre l'érotisme et la communication » (*Ibid.* : 186).

Comme nous venons de le voir avec Berger et Kellner, la communication est centrale dans les relations conjugales. D'après les entrevues qu'il a réalisées, Martuccelli nous explique que ce sont principalement les femmes qui exprimaient une volonté de faire communiquer leur partenaire. Le penchant masculin serait plutôt d'être silencieux et de ne pas comprendre le désir de communiquer de leur conjointe. « Cette dissymétrie d'attentes conduit à une conséquence inattendue. Le désir permanent des femmes de faire parler leurs compagnons finit par engendrer une frustration inverse et réciproque : les hommes finissent, quelque peu à contrecœur, par parler, parfois même davantage que les femmes... mais n'écoutent toujours pas leur compagne » (*Ibid.* : 188). De l'autre côté, il y a l'érotisme, les demandes sont surtout exprimées par les hommes, mais aussi venant du contexte actuel qui fait référence à une « normativité sexuelle et jouissive » comme une prescription érotique (*Ibid.* : 189). L'érotisme est un élément fondateur du couple tout en étant un moyen « d'agrandir l'intimité » entre les partenaires (*Ibid.* : 190).

Le couple s'inscrit dans la dynamique propre de l'épreuve de la famille, soit les obligations morales et à la fidélité éthique, en plus d'être un lieu de tension entre l'érotisme et la communication. Ces tensions teintent la dynamique entre les partenaires puisqu'elles les soumettent à une constante adaptation pour se projeter vers un idéal d'harmonie. L'auteur nous explique que : « Communication et érotisme sont loin d'être harmonisables. C'est en ce sens qu'ils composent vraiment un idéal. Un idéal propre au couple qui vient en quelque sorte doubler la tension centrale de l'épreuve familiale. Le résultat est une myriade dynamique de situations plus ou moins conflictuelles. Si le pouvoir n'est pas l'enjeu d'un couple, tout couple est traversé par des rapports de force. Entre le déni et l'obsession, se forge un espace de jeu et de négociation » (*Ibid.* : 195). Ce passage n'est pas sans rappeler la

conversation conjugale de Berger et Kellner que je vous présentais plus tôt, mais ancré dans la proposition de faire de la sociologie par les épreuves proposée par Martuccelli.

2.4. Question de recherche

La masculinité est à un tournant dans sa manière de se définir, de plus l'intention d'avoir des enfants ou non est issu d'un contexte qui permet un meilleur contrôle de la fertilité des femmes. Les hommes comme les femmes font preuve de réflexivité à l'égard de leur intention d'engendrer ou non. Toutefois, les recherches précédentes sur les personnes volontairement sans enfant ne font pas ressortir la réalité particulière des hommes en couples hétérosexuels qui font le choix de rester sans enfant. De plus, la notion de conversation conjugale présentée par Berger et Kellner me permet de comprendre la relation comme un lieu de socialisation secondaire comme aucun autre dans lequel l'acteur a un pouvoir particulier dans la définition de son monde. Cette conjugalité particulière peut être comprise selon le prisme de l'épreuve de la famille que nous propose Martuccelli. Dans ces recherches, il n'est pas question de couple sans enfant, mais cette décision doit tout de même teinter les relations conjugales, comme elles ne seront jamais diluées par une tierce personne, un enfant. Je pense que les partenaires dans les couples volontairement sans enfant, ont une manière singulière de s'affranchir de cette épreuve. C'est en mettant en lien ces aspects que je veux comprendre, **comment la décision de rester volontairement sans enfant des hommes hétérosexuels se négocie et s'entretient au sein du couple et se heurte à la pression du faire famille, dans la perspective des tensions qui traversent l'épreuve familiale ?**

Chapitre III : La démarche méthodologique

Dans le chapitre précédent, j'ai présenté les bases théoriques et conceptuelles qui m'ont permis de questionner la réalité particulière des hommes hétérosexuels en couple volontairement sans enfant. Maintenant je présente la méthode utilisée pour répondre à ma question de recherche, soit : comment la décision de rester volontairement sans enfant des hommes hétérosexuels se négocie et s'entretient au sein du couple et se heurte à la pression du faire famille, dans la perspective des tensions qui traversent l'épreuve familiale ? Il sera question, dans les prochaines pages, de la présentation et d'une réflexion sur la méthode de cueillette de données utilisées, l'entretien semi-directif. Nous verrons ensuite comment les entretiens se sont déroulés et comment j'ai construit le guide qui m'a permis d'orienter les discussions avec les participants. Il s'en suivra des moyens utilisés pour recruter des participants ainsi que les défis rencontrés durant cette étape de ma recherche, ceux-ci ont certainement modifiés le cours de ma recherche de manière significative. Je présente ensuite un portrait de chaque participant qui ont accepté de partager avec moi leur réalité d'homme sans enfant. J'explique ensuite comment je m'y suis prise pour analyser les données recueillies durant ces entretiens que je présenterai dans le chapitre 4. Enfin, vu le nombre restreint des participants à l'étude, je me suis dirigée vers l'examen, dans le chapitre 5, de la thématique des hommes hétérosexuels volontairement sans enfant dans les médias, en particulier dans les médias sociaux. La dernière section du chapitre 3 expose ma démarche méthodologique pour les aborder.

3.1. La méthode de recherche

Pour répondre à la question de recherche, j'ai favorisé les données qualitatives. En effet, leur nature qualitative permet de faire émerger des éléments imprévus lors de la recension des écrits, en plus de rendre compte de situations complexes de manière approfondie, diversifiée et détaillée. Ce type de données permettent de capter les expériences des individus « sous sa forme "vécue" avec le minimum de structure imposée *a priori* » (Haldemann, 1993 : 119). Dans le cas de cette recherche, j'ai décidé d'entreprendre des

entretiens individuels avec des hommes volontairement sans enfant en couple avec une femme afin qu'ils mettent en mots leur expérience. La portée de cette démarche n'est pas de généraliser les résultats, mais plutôt de mettre en lumière des éléments qui n'ont pas été explorés jusqu'à maintenant dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant.

L'entretien est une technique de cueillette de données particulière qui permet d'approfondir la pensée des individus. « D'une manière générale, l'entretien peut être tenu comme une méthode de collecte d'informations qui se situe dans une interaction entre un intervieweur et un interviewé en vue de partager un savoir expert et de dégager une compréhension d'un phénomène » (Baribeau et Royer, 2012 : 25). J'ai priorisé une approche semi-directive pour orienter l'entretien « sur certains sujets et [laissant au participant] ensuite toute la liberté pour s'exprimer » (Fenneteau 2007 : 11). Cette technique permet une certaine flexibilité dans le déroulement de l'entretien, mais aussi de cadrer les interventions autour de sujets prédéterminés. Ils sont prédéterminés en fonction « des travaux antérieurs portant sur des sujets similaires » (*Ibid.* : 13), toujours en gardant en tête les éléments inédits de la population étudiée et de l'objet d'étude de la recherche à faire. Dans ce cas-ci, j'ai établi les éléments de questionnement en fonction des travaux sur les personnes volontairement sans enfant afin de questionner les hommes qui sont peu illustrés dans ces travaux en intégrant la conjugalité à l'objet d'étude.

L'entretien est une technique de cueillette de données qui place le chercheur et le participant dans une relation sociale particulière. Jean-Claude Kaufmann pointe certaines qualités et attitudes d'un chercheur pour réaliser un bon entretien en sociologie. Dans son ouvrage *L'entretien compréhensif* (2011), il réfléchit à cette méthode particulière de cueillette de données. Il propose une méthode d'intervention dans les entretiens de manière à briser la hiérarchie qui pourrait s'installer entre le participant et le chercheur. En effet, il propose d'adopter un ton « beaucoup plus proche de la conversation entre deux individus égaux que du questionnement administré par le haut » (Kaufmann, 2011 : 47). Toutefois, il nous met en garde de ne pas tomber dans la simple conversation, chacun doit

préservé son rôle, d'un côté le participant est celui qui répond aux questions et de l'autre le chercheur établit les « règles du jeu » et pose les questions. Ce n'est que par la suite que le chercheur laisse tomber son guide d'entretien et doit faire sentir au participant « que ce qu'il dit est parole en or », tout en lui faisant « commenter l'information majeure qu'il vient de livrer trop brièvement ». C'est alors que le participant prend un rôle central dans l'entretien puisqu'il « possède un savoir précieux, que l'enquêteur n'a pas, tout maître du jeu qu'il soit » (*Ibid.* : 47). L'auteur explique que : « ainsi, l'échange parvient à trouver son équilibre entre deux rôles forts et contrastés. Et l'informateur comprend que s'il plonge plus profondément en lui-même, parvenant à exprimer davantage de savoir, il renforce encore son pouvoir dans l'interaction » (*Ibid.* : 47).

Le chercheur doit faire preuve d'écoute active afin de trouver les bonnes questions de relance. Lorsqu'une idée est manifestée par le participant, mais qu'elle est peu ou pas développée, ou encore lorsqu'il y a une incohérence dans son discours, c'est le rôle de l'enquêteur de relancer la conversation sur ces éléments. L'enquêteur doit aussi faire preuve d'empathie dans l'interaction avec le participant. Par l'écoute active, l'enquêteur parvient « peu à peu [à découvrir] un nouveau monde, celui de la personne interrogée, avec son système de valeurs, ses catégories opératoires, ses particularités étonnantes, ses grandeurs et ses faiblesses » (*Ibid.* : 50). En d'autres mots, il s'agit de découvrir et de comprendre en entrant en sympathie avec elle « tout en saisissant ses structures intellectuelles » (*Ibid.* : 50). Le participant comprend alors que l'enquêteur s'intéresse vraiment à la personne qu'il est, « tellement qu'il a su pénétrer au cœur de son monde, qu'il comprend son système de pensée et manie ses propres catégories comme lui-même le ferait » (*Ibid.* : 51). L'enquêteur cherche à oublier ses propres opinions et catégories de pensées pour se mettre entièrement à la place de l'informateur en maintenant une volonté de comprendre, « avec amour et considération, mais aussi avec une immense soif de savoir » (*Ibid.* : 51). Contrairement à ce que certains auteurs en méthodologie proposent (Fenneteau, 2007), la neutralité de l'enquêteur n'est pas nécessairement une attitude à adopter d'après Kaufmann. En effet, le participant a besoin de repères dans l'interaction sociale pour « développer son propos ». L'enquêteur peut se permettre des réactions tout

en préservant le rôle central du participant afin de l'amener à développer sa pensée et même dynamiser le débat. L'auteur nous présente bien l'idéal pour un enquêteur :

« Pour l'informateur, l'enquêteur idéal est un personnage étonnant. Il doit être un étranger, un anonyme, à qui on peut tout dire puisqu'on ne le reverra plus, qu'il n'existe pas en tant que personne jouant un rôle dans son réseau de relations. Parallèlement, le temps de l'entretien, il doit devenir aussi proche qu'un familier, quelqu'un que l'on connaît ou croit connaître intimement, à qui on peut tout dire puisqu'il est devenu intime. Les confessions les plus poussées viennent de la combinaison réussie de ces deux attentes opposées » (Kaufmann, 2011 : 52).

Bien qu'il y ait beaucoup d'avantages à utiliser cette méthode de cueillette de données puisqu'elle permet d'avoir accès au « point de vue des individus, leur compréhension d'une expérience particulière, leur vision du monde, en vue de les rendre explicites, de les comprendre en profondeur ou encore d'en apprendre davantage sur un objet donné » (Baribeau et Royer, 2012 : 26), il n'en reste pas moins qu'il existe certaines limites plus ou moins contrôlables pour le chercheur. Dans un premier temps, l'environnement dans lequel l'entretien se déroule peut jouer un rôle déterminant dans le degré d'ouverture des participants à se révéler. De plus, le participant peut se sentir « soumis à des pressions indirectes, menaces ou séductions, qui orientent son discours à son insu ; il peut également se sentir exposé et chercher à se protéger en dissimulant certaines pensées ou enjolivant sa situation » (Fenneteau, 2007: 15). Toutefois, il est possible de limiter les biais liés à l'environnement en plaçant le participant dans un cadre approprié. De cette manière, il sera plus confortable de s'ouvrir, de s'exprimer librement et il est plus concentré dans la conversation si l'entretien se déroule dans un lieu calme et propice à la discussion.

Ensuite, la forme même de l'entretien en face à face relève d'une interaction particulière qui peut amener le participant à se présenter sous son meilleur jour et à transformer son propos pour se montrer sous son meilleur jour (Beaud, 1996 : 242). Cette attitude vient du fait qu'il peut avoir peur d'être jugé par le chercheur et, dans le même mouvement, les données recueillies sont biaisées et faussent l'analyse.

De mon côté, je crois que mes interventions dans les entretiens auraient pu être mieux ciblées. Après avoir retranscrit l'intégrale de la rencontre, j'ai réalisé que certains points, dans tous les entretiens, auraient eu intérêt à être développés davantage par les participants. Le matériel que j'ai recueilli est suffisant pour répondre à ma question de recherche et amener une analyse pertinente pour ce travail. Toutefois, je crois que j'aurais pu rebondir sur des éléments qui sur le coup ne m'ont pas interpellée, mais qu'une fois l'analyse des verbatim commencée ils auraient pu être éclairants.

3.2. Le guide d'entretien

Pour entreprendre ma cueillette de données, j'ai élaboré un guide qui me permet de discuter avec les participants de manière flexible sans oublier de thèmes. Le guide d'entretien est une liste de thèmes préalablement établis en lien avec la littérature sur un sujet similaire à ma recherche qui me permet de centrer la discussion sur des éléments précis tout en laissant le participant s'exprimer librement sur ces thèmes. Comme l'explique Hervé Fenneteau dans *Enquête : entretien et questionnaire* (2007), pour mener des entretiens semi-directifs, « le chargé d'étude prend appui sur des travaux antérieurs portant sur des sujets similaires, mais l'objet de sa recherche n'est pas tout à fait identique et la population à laquelle il s'intéresse est particulière » (Fenneteau, 2007 : 13). Pour réaliser l'entretien avec des hommes volontairement sans enfant, j'ai soulevé des éléments sur lesquels on n'avait pas entendu les hommes. J'ai voulu les questionner sur leur prise de décision de rester sans enfant, leurs relations conjugales précédentes et leur couple actuel ainsi que leur vie professionnelle et personnelle. En priorisant une approche semi-directive pour les entretiens, j'ai préservé une certaine liberté dans la chronologie des questions à poser. De plus, les participants pouvaient ainsi développer leur réflexion tout en leur permettant de revenir sur les éléments à mesure que l'entretien se déroulait. Le guide d'entretien était fait en sorte que j'avais préalablement déterminé des éléments de relance afin de recentrer la discussion sur le sujet de ma recherche en plus d'avoir des entretiens comparables entre eux. Une attention particulière était faite envers la chronologie de l'entretien dans les trois thèmes que je voulais aborder avec eux. Dans un premier temps je

voulais discuter de la prise de décision, ensuite de la conjugalité et enfin de leur vie professionnelle et sociale.

3.2.1. La prise de décision

Comme il s'agit du cœur de ma recherche, je trouvais pertinent que l'essentiel du propos des participants porte sur ce thème de leur prise de décision de rester sans enfant. D'une part, en amorçant l'entretien avec ce sujet, je me laissais la possibilité d'y revenir à d'autres moments afin de mettre en relief leur décision avec les autres thèmes qui étaient abordés par la suite. D'autre part, les intentions familiales des hommes ne sont pratiquement pas questionnées en sociologie. En attaquant cette question de front, je me donnais la chance d'avoir un plus grand nombre de données sur le sujet. (Exemple de questions : *Comment la décision de rester sans enfant s'est confirmée pour toi ? À quel moment en as-tu discuté pour la première fois avec ta conjointe ? Quelles ont été les réactions de l'entourage (parents, frères et sœurs, amis, collègues), quand tu en a parlé la première fois ? Considères-tu que le refus de la paternité a la même portée que le refus de maternité ?*)

3.2.2. La vie conjugale

J'ai choisi de questionner la décision de rester sans enfant dans le contexte de la conjugalité hétérosexuelle. Je rappelle rapidement que j'ai sollicité le travail de Berger et Kellner sur la conversation conjugale afin de comprendre la dynamique du couple, certes autour de la prise de décision de rester sans enfant, mais aussi de manière plus générale sur le plan personnel, professionnel et social des protagonistes. En plus de les questionner sur l'épreuve type de la vie conjugale présentée par Martuccelli, la tension entre la communication et l'érotisme. (Exemple de questions : *Comment as-tu rencontré ta conjointe actuelle ? Les sociologues de la famille disent que les femmes sont plus axées sur la communication pendant que les hommes sont plus axés sur l'érotisme, qu'est-ce que tu en penses ? Qui est responsable de la contraception dans ton couple ? Qu'est-ce qui distingue ta relation actuelle des autres relations que tu as connues ?*)

3.2.3. La vie professionnelle et personnelle

Ce thème vise à questionner ce qui meuble le temps de mes participants, les milieux dans lesquels ils agissent. De plus, je voulais faire ressortir si leur décision de rester sans enfant a eu, ou a toujours, une influence dans les différents aspects de leur vie. Par exemple, dans les décisions qu'ils prennent professionnellement, dans les engagements qu'ils ont au niveau sportif ou autre, ainsi que dans les relations qu'ils entretiennent dans leur cercle d'amis et avec leur famille. (*Exemple de questions : Comment est organisée une semaine typique chez vous ? Parle-moi de ton travail et pourquoi tu as appliqué là au départ ? Parle-moi de ton cheminement scolaire. Comment voyais-tu ta vie quand tu avais 20 ans ? Qu'est-ce qui a fait en sorte que ce ne soit pas ça aujourd'hui ?*)

Comme je le présentais plus tôt, les entretiens semi-directifs permettent une certaine liberté dans le déroulement de la rencontre. L'ordre des thèmes abordés dans les entretiens n'a pas toujours été le même, puisque les participants présentaient des degrés différents d'ouverture à parler de leur décision d'être sans enfant. Comme le disent Alami et *al.* dans le livre *Les méthodes qualitatives*, « le chercheur s'adapte à la logique de l'entretien en suivant l'itinéraire des pratiques évoquées » (Alami et *al.*, 2003 : 87). J'ai tenté de faire preuve de flexibilité à l'égard du déroulement des entrevues afin de permettre aux participants de développer leur pensée et de s'ouvrir à moi le plus aisément possible. Deux des participants ont pratiquement suivi le guide d'entrevue dans les thèmes que je voulais aborder, en commençant par la décision de rester sans enfant et les impacts de cette décision dans leur vie personnelle et conjugale, alors que dans le cas du troisième, la discussion sur la prise de décision a dû être abordée à la suite de la vie conjugale, puisqu'il était émotif à l'idée d'en parler. Dans son cas, nous avons discuté de sa relation conjugale actuelle et précédente avant d'aborder le sujet de la prise de décision. Mon intention à ce moment était qu'il prenne confiance en moi afin de s'ouvrir sur un sujet qui était pour lui délicat. Même lorsqu'il est revenu sur le sujet, il en parlait avec beaucoup d'émotions.

3.3. Recherche de participants

Afin de recruter les participants, j'ai ouvert une page professionnelle publique sur Facebook

sur laquelle j'expliquais mon projet et mes intérêts de recherche. C'est par le biais de cette page que je communiquais avec les participants afin de prendre rendez-vous pour les rencontres. J'ai principalement mobilisé mon réseau et j'ai partagé mon affiche de recrutement sur les groupes de personnes volontairement sans enfant. Les deux premiers participants se sont manifestés dans les premiers jours suivants la publication de l'affiche. Après 5 semaines, mon affiche ne circulait plus sur la toile, j'ai relancé la publication tant sur les pages de personnes *childfree* que dans mon réseau afin de rencontrer les six hommes recherchés pour réaliser mon travail. Suite à cette deuxième vague de partage, l'affiche fut partagée par plus de 70 personnes depuis sa parution.

À la recherche de participants intéressés à répondre à une entrevue d'une heure trente minutes à deux heures sur la décision de rester volontairement sans enfant et l'influence de cette décision dans leur quotidien. La sélection des participants se fera par le principe du premier arrivé premier servi. La participation à cette recherche ne sera pas rémunérée. Les critères recherchés pour les participants sont :

- **être un homme**
- **être âgé de 30 ans et plus;**
- **être en couple depuis au moins 3 ans;**
- **être d'orientation hétérosexuelle;**
- **ne pas avoir l'intention d'avoir des enfants, ni maintenant ni plus tard.**

Texte de l'affiche de recrutement.

Les partages ont soulevé quelques commentaires d'encouragement de la part de femmes et d'hommes qui ne correspondaient pas aux critères que j'avais fixés (des célibataires ou des moins de 30 ans). Par contre, je n'ai reçu aucune réponse positive suite à la deuxième vague de partages. J'ai donc affiché sur le campus de l'Université d'Ottawa une vingtaine d'affiches dans les lieux les plus achalandés (le centre universitaire, la bibliothèque et la cafétéria). Malheureusement, cette technique s'est avérée inefficace. Finalement, c'est mon conjoint qui discutait de mon projet de recherche avec une cliente. Cette dernière me connaît puisqu'elle m'a déjà enseigné à l'école secondaire. Elle a donné mes coordonnées à

l'un de ses couples d'amis qui ont décidé de ne pas avoir d'enfant. Le troisième participant m'a contacté quelques jours après pour fixer une date pour notre rencontre.

La difficulté de trouver des participants m'a fait revoir à la baisse le nombre de candidats rencontrés. Après six mois d'attente entre la première publication de mon affiche et l'appel du dernier participant, je me suis résignée à rencontrer seulement trois hommes volontairement sans enfant. Donc, je me suis entretenue avec 3 hommes âgés de plus de 30 ans en couple avec une femme depuis plus de trois ans. Les participants sont âgés entre 32 et 49 ans et proviennent de différentes régions du Québec. Deux vivent maintenant dans la région d'Ottawa-Gatineau alors que le dernier vit dans la région de la capitale nationale québécoise. Vu la difficulté de recrutement des participants, je n'ai pas voulu me limiter à une région géographique en particulier. En effet, lorsque le troisième participant s'est manifesté, je me suis déplacée dans sa région afin d'avoir une rencontre avec lui à son domicile.

3.4. Critères de sélection

J'étais à la recherche d'hommes qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant ni maintenant ni plus tard, qui sont en relation stable depuis plus de 3 ans avec une femme. J'estimais qu'après trois années de relation, les partenaires avaient pu discuter de leur intention et même avoir eu l'occasion d'y revenir à quelques reprises. Les hommes devaient parler français et être âgés de plus de 30 ans. Cet âge m'apparait idéal pour discuter des intentions familiales des hommes, considérant l'âge du premier enfant. Au départ, je souhaitais rencontrer 6 hommes qui étaient prêts à discuter avec moi de leur décision de rester sans enfant. Ce nombre m'apparaissait réaliste pour répondre aux exigences d'une recherche de maîtrise. Mais, comme déjà indiqué, j'ai dû réaliser, après plusieurs semaines de recrutement, que peu d'hommes se sont portés volontaires et je n'en ai seulement rencontré que trois. Les deux premiers ont été rencontrés dans les premières semaines suivant mon annonce sur les médias sociaux, alors que le dernier s'est manifesté près de 4 mois suivants les premières annonces publiées. Suite à une longue réflexion sur cette

absence de réponse et une discussion avec ma directrice de thèse, j'en suis venue à la conclusion que cette absence était un élément de la recherche en soi. Je présenterai, dans le cinquième chapitre certaines observations que j'ai pu faire dans des regroupements de personnes volontairement sans enfant sur les médias sociaux et dans certaines publications des médias traditionnels. J'ai su faire preuve de flexibilité face à mon terrain qui ne répondait pas aux attentes que j'avais au départ. J'ai dû répondre à ces contraintes en usant de créativité pour poursuivre ma recherche en questionnant sur ce « silence », s'il y en a un, des hommes alors qu'ils ont une voix lorsque la paternité leur échappe, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre.

Comme la recherche de participants ne s'est pas déroulée comme prévu, je crois que les critères de sélection auraient pu être assouplis. Suite à certains commentaires sur les réseaux sociaux, certains hommes n'ont pas répondu à l'appel puisqu'ils n'étaient pas dans les âges demandés ou encore qu'ils n'étaient pas en couple depuis 3 ans au moment de l'annonce. J'ai tout de même choisi de maintenir ma position et centrer ma recherche sur des hommes qui sont en couple avec une femme depuis plus de 3 ans, ce choix était justifié par la pression de l'injonction du faire famille (sur les couples stables et hétérosexuels). Il aurait été un travail méthodologique considérable d'inclure des hommes homosexuels pour les entretiens. D'une part, il est question d'une tout autre littérature que j'aurais dû m'approprier pour construire un nouvel objet sociologique : l'homme homosexuel volontairement sans enfant. Le contexte développé en première partie de mon projet s'est fait à l'aide d'une littérature centrée sur les couples qui deviendront une famille (donc presque exclusivement hétérosexuelle). Le travail était déjà considérable, de traduire ces recherches afin de les arrimer avec l'objet sociologique inédit des hommes hétérosexuels volontairement sans enfant. D'autre part, les questions autour de la parentalité gaie sont récentes dans la littérature sociologique, le fait de devenir père était, il n'y a pas si longtemps, encore inaccessible pour eux.

3.5. Cueillette de données

Les entrevues ont été réalisées dans des contextes différents. Le premier participant m'a proposé de nous rencontrer dans un restaurant afin de discuter autour d'un café dans un endroit public. Je lui ai demandé s'il était à l'aise de parler d'éléments qui concernent son couple et sa décision de rester sans enfant dans ce contexte et il m'a assuré qu'il n'y avait aucune gêne pour lui. En ce qui concerne le deuxième participant, la rencontre s'est aussi déroulée dans un lieu public un après-midi de semaine. Dans son cas également, il m'a confirmé qu'il n'aurait aucune gêne de parler de ces sujets. Nous nous sommes installés à l'écart des autres clients qui fréquentaient le lieu, ce qui nous a permis de discuter aisément. Le troisième participant, je l'ai rencontré à son domicile. Lors de notre conversation téléphonique préalable, il m'a demandé si je pouvais le rencontrer chez lui pour l'accommoder en raison de son horaire chargé. Nous avons fixé une date et je suis allée le rencontrer chez lui dans la région de la ville de Québec pour l'entrevue. J'ai été accueillie par le couple et finalement Karine (la conjointe) a quitté la maison le temps de la rencontre.

En moyenne, nous avons passé près d'une heure trente minutes pour l'entretien enregistré que j'ai ensuite retranscrit pour l'analyse. Ces hommes ne s'étaient jamais prêtés à ce genre d'exercice. Toutefois, ils ont fait preuve d'ouverture et de générosité dans leurs interventions. Je crois que cette expérience leur a permis de comprendre l'impact de cette décision dans leur quotidien ainsi que de développer une compréhension de leur réalité d'hommes volontairement sans enfant. Les participants que j'ai rencontrés ne sont pas habitués de discuter de cette décision, j'avais l'impression que leur discours se forgeait au fur et à mesure que l'entretien avançait. Ils se questionnaient et revenaient sur des éléments à mesure que l'entrevue se poursuivait. Dans les trois cas, les participants étaient très généreux dans les réponses et ils ajoutaient spontanément à leur réflexion à mesure que l'entretien avançait. J'ai rencontré Jason (32 ans), Denis (39 ans) et Michel (49 ans), chacun d'eux partage leur vie avec une femme et ont décidé de rester sans enfant. Je présenterai bientôt plus longuement chacun des participants.

Le contexte dans lequel les entretiens se déroulent peut avoir une influence sur la facilité des participants de discuter de sujets intimes avec moi. J'ai rencontré l'un des participants à son domicile et c'est probablement lui qui a été le plus à l'aise de se laisser aller à ses émotions, alors que les autres ont été rencontrés dans un endroit public. Les deux que j'ai rencontrés dans des endroits publics m'expriment certaines expériences où ils ont dû faire preuve d'une certaine force pour traverser des moments plus difficiles (séparations, parcours scolaires difficiles, etc.). Alors que celui rencontré chez lui, pleurait lorsqu'on parlait de sa décision de rester sans enfant, comme s'il ressentait un inconfort de verbaliser cette décision qui s'est prise par défaut en raison de son âge avancé.

Lors de l'élaboration de la méthodologie, j'ai dû réfléchir à la place que j'accordais à la parole de mes participants. La situation particulière de l'entretien soumet les participants à un exercice d'interprétation de leur réalité. C'est ce que nous explique Dubar dans son article, « Les sociologues face au langage et à l'individu » (2007) en se référant aux écrits de Dubet. Comme les sociologues sont face à un sujet réflexif, l'individu, on doit comprendre qu'il est capable de « mettre en œuvre des logiques diverses et de tenir, selon le contexte et le destinataire, des discours multiples sur leurs actions et sur eux-mêmes (Dubar, 2007 : 35). Les mots qu'ils choisissent d'utiliser avec moi ne sont sans doute pas les mêmes que celui qu'ils auraient avec leurs amis proches ou encore avec leur partenaire. Toutefois, il s'agit de mon rôle dans l'entretien, d'en retirer des éléments pertinents afin de répondre à ma question de recherche et de mettre en lien les parcours individualisés de mes participants avec le contexte social actuel.

La relation qui s'installe entre le chercheur et le participant en est une de générosité qui lui donne un espace pour mettre en mot sa réalité et d'y donner un sens, mais elle donne aussi accès au chercheur à l'expérience personnelle de l'individu pour comprendre à son échelle un phénomène social. Dans l'exercice de mettre en mots leur expérience, les participants revisitent le passé pour donner un sens. En d'autres mots « raconter c'est construire un point de vue sur le passé » parmi d'autres possibles (Demazière, 2007 : 93). Le participant donne de la signification à ce qui lui est arrivé, il justifie et argumente dans le but de

convaincre (*Ibid.* : 93). Les participants sont des informateurs privilégiés pour ma recherche, mais ils sont aussi des personnes qui font des choix sur ce qu'ils jugent pertinent ou non de me dire en fonction des questions que je leur pose. De plus, l'entrevue les amène à construire un point de vue sur leur passé en le mettant en mots et en se prêtant à une interprétation de leur histoire afin d'y donner un sens. Cet exercice, auquel se prêtent mes participants, me permet de comprendre leur réalité d'hommes volontairement sans enfant de leur point de vue qu'ils construisent au moment de l'entretien. Je ne dois pas perdre de vue qu'il s'agit aussi pour eux de donner du sens à leur réalité. En d'autres mots, les participants sont des « personne[s] engagée[s] dans une tentative de compréhension de ses expériences, et mobilisée[s] pour construire un compte rendu argumenté de leur[s] monde[s] personnel[s] » (*Ibid.* : 97).

3.6. Éthique

Au début de chaque rencontre, je présentais le formulaire de consentement agréé par le Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche de l'Université d'Ottawa que chaque participant était invité à signer. À la demande expresse du Bureau de l'éthique et d'intégrité de la recherche de l'Université d'Ottawa, j'ai également rédigé un formulaire de consentement destiné aux conjointes des hommes rencontrés. Elles étaient invitées à me le renvoyer signé par courriel (j'avais obtenu leur adresse via leur conjoint lors du premier contact avec lui). Le Comité d'Éthique de l'Université exigeait que les conjointes soient informées que mes questions posées à leur compagnon étaient susceptibles de traiter de leur relation à deux. L'échange par courriel entre elles et moi a été l'occasion de réunir des données socio-démographiques les concernant.

Au début de chaque rencontre, les participants prenaient connaissance de mes responsabilités à l'égard des informations qu'ils me divulgueraient. De plus, il était important pour moi de présenter mes motivations et intérêts pour le sujet des personnes volontairement sans enfant. Étant moi-même en couple volontairement sans enfant, je voulais que les participants se sentent confortables avec leur propos au sujet de leur

décision. Après les présentations usuelles, je prenais le temps d'expliquer mes motivations personnelles afin qu'ils ne se sentent pas jugés lorsqu'ils me parleront de leur décision. Cette présentation permettait au participant de comprendre son rôle dans l'entretien en plus d'éviter les malentendus, puisque je pouvais comprendre en partie la décision de rester sans enfant. J'ai l'impression que cette présentation permettait de mettre de côté certaines craintes qu'ils pouvaient avoir de parler d'une décision qui ne fait pas l'unanimité.

3.7. Profil des participants

3.7.1. Jason

Âgé de 32 ans, Jason est originaire de la région de Gatineau-Ottawa. Il a connu trois relations, qu'il qualifie de sérieuses, avant de rencontrer Vanessa avec qui il est marié depuis un an. Elle a 31 ans. Vanessa a grandi à Sherbrooke, mais elle a décidé de venir s'installer à Gatineau quelques mois après leur rencontre pour suivre un stage comme technicienne vétérinaire. Ils sont maintenant ensemble depuis 7 ans. Jason détient un diplôme d'études collégiales en sciences humaines qu'il est parvenu à terminer après quelques retours aux études en raison de difficultés financières. Il vivait à cette époque avec sa mère monoparentale qui devait subvenir à ses besoins et à ceux de son frère. Il a travaillé quelques années dans une chaîne de restauration rapide avant de décider de terminer ses études collégiales pour finalement travailler comme préposé en hygiène et salubrité dans un hôpital de la région. De son côté, Vanessa travaille comme agente de services dans le domaine financier. La décision de rester sans enfant a été prise pour Jason avant même de rencontrer Vanessa. Dans leur cas, c'était une décision consensuelle dès les premiers moments de l'union. Lors de notre rencontre, Jason m'explique que Vanessa ne voulait pas non plus avoir d'enfant avant de le rencontrer. Plus généralement, il est adepte de sports d'équipe masculins comme le baseball et le hockey, il y consacre maintenant moins de temps qu'il le faisait auparavant, parce qu'il veut avoir un équilibre entre le travail, la vie à la maison avec sa conjointe et ses amis. Tous les deux aiment aussi beaucoup voyager tant au Québec que dans le sud pour aller se reposer.

3.7.2. Denis

Âgé de 39 ans au moment de l'entrevue, Denis est en union libre depuis 10 ans avec Mélanie qui a 35 ans. Il a connu trois relations de plus de deux ans avant de rencontrer sa conjointe actuelle, sa relation précédente dura 9 ans. Il est originaire de la Côte-Nord, mais a grandi dans la région de Montréal. Il provient d'un milieu précaire et sa mère seule devait subvenir aux besoins de ses enfants, puisque son père est décédé lorsqu'il était enfant. En ce qui concerne sa scolarité, il a décroché de l'école secondaire à partir de la troisième année. Ce n'est qu'à l'âge de 20 ans qu'il a décidé de terminer son diplôme d'études secondaires à l'école des adultes. Il a, par la suite, décidé de faire un cours en pâte et papier dans la région de l'Outaouais où il est venu s'installer avec sa conjointe de l'époque. Il travaille dans son domaine d'études depuis sa sortie de l'école à l'âge de 21 ans et il agit maintenant comme contremaître dans une usine de papier journal. Quant à Mélanie, elle vient de la Montérégie, mais elle était déjà installée à Gatineau lorsqu'ils se sont rencontrés. Elle travaille comme styliste coiffeuse. En ce qui concerne la décision de Denis sur la paternité, il a, d'après lui, toujours su qu'il ne voulait pas être père. C'était important pour lui d'en parler à Mélanie dès les premiers moments de leur union, parce qu'elle-même n'avait pas encore pris sa décision. Selon Denis, elle a décidé de poursuivre la relation avec lui sachant qu'il ne voulait pas d'enfant et qu'il ne reviendrait pas sur cette décision. Denis et Mélanie sont des adeptes de plongée sous-marine, ils ont développé cette passion lors de l'un de leurs nombreux voyages dans le sud. L'horaire de travail de Denis est déterminé sur 52 semaines, en janvier il connaît son horaire pour l'année. De plus, il travaille 3 quarts de travail de 12 heures par semaine. Ce qui lui permet de consacrer la majorité de son temps libre à cette passion, en plus d'être instructeur pour une école de plongée sous-marine de la région d'Ottawa-Gatineau pour des groupes d'apprentis.

3.7.3. Michel

Âgé de 49 ans, à quelques semaines de 50 ans, Michel est en union libre avec Karine, 44 ans, depuis 10 ans. Il n'a été en couple avec une seule femme avant Karine. Il est originaire du Bas-du-Fleuve. Il a déménagé dans la région de Québec avant même de rencontrer sa conjointe actuelle. Karine quant à elle vient de la région de Québec. La famille de Michel

était modeste et avait peu de moyens, il a vécu avec ses deux parents jusqu'à ce qu'il quitte le foyer familial. Il a travaillé longtemps dans le domaine de la mécanique automobile et de la machinerie lourde. Aujourd'hui il travaille dans l'administration d'un concessionnaire automobile à titre de salarié. Il a fait un retour aux études au début 2015 pour apprendre la massothérapie afin de réorienter sa vie professionnelle. De son côté, Karine a acheté le restaurant pour lequel elle a longtemps été serveuse, elle est maintenant copropriétaire et gestionnaire en partenariat avec un ami. En ce qui concerne sa décision de rester sans enfant, elle semble avoir été prise « sur le tard ». Quand Michel a rencontré sa conjointe actuelle, il avait 39 ans, il trouvait que ce n'était pas un âge raisonnable pour avoir un enfant, puisqu'il n'aurait pas l'énergie nécessaire pour être père. Karine en est venue à la même conclusion que lui et ils ont décidé de poursuivre leur relation en fonction de cette décision. La journée de notre rencontre, le sujet de la décision semblait encore sensible pour Michel, il est devenu émotif à quelques reprises durant l'entretien, mais il tenait tout de même à en parler avec moi. Karine et Michel sont des passionnés de moto et ils font souvent de longues randonnées aussitôt que le printemps arrive. Ils ont aussi un intérêt commun pour les voyages « dans le sud » et se permettent d'en faire au moins un par année. De plus, ils n'hésitent pas à prendre du temps pour eux avec des fins de semaine dans des spas pour quitter un peu leur vie quotidienne pour préserver une certaine « équilibre » dans leur relation.

3.8. Analyse des entretiens

Comme développé dans le chapitre 2, mon travail mobilise le concept d'épreuve élaboré par Danilo Martuccelli. Dans « Vies de famille » (2006), il énonce que l'épreuve-type de la famille « place l'individu dans une tension entre les obligations morales et les fidélités éthiques » (Martuccelli, 2006 : 159) et il précise que l'épreuve de la conjugalité doit être lue en deux temps : « d'une part, elle reprend, mais d'une manière particulière, le propre de toute épreuve familiale [ce sont la dimension élective et la fidélité éthique à soi-même qui priment, au moins tendancieusement, sur les obligations morales dues à autrui]. Mais d'autre part, et de façon plus exclusive, le couple est parcouru par une tension qui lui est

propre entre l'érotisme et la communication. » (*Ibid.* : 185-186). Dans ce chapitre 3, il s'agit d'appliquer les 4 caractéristiques qui, selon l'auteur, permettent d'analyser l'épreuve-type en tentant de combiner celle de la famille et celle du couple.

Premièrement, l'épreuve est indissociable d'un récit « qui a longtemps pris une forme ternaire : une période de formation ; la mise à l'épreuve en tant que telle ; la résolution » (Martuccelli, 2009 : 23), mais aujourd'hui, le récit s'est complexifié. D'abord, parce que la période de formation, le parcours scolaire, est devenue une épreuve à part. Ensuite, parce que les moments de mise à l'épreuve « ne se résument plus à un seul grand moment de vérité, mais se disséminent tout au long d'une vie » (*Ibid.* : 23). Enfin, parce que les épreuves de la vie sociale n'ont plus ou rarement de résolution définitive, alors que « celle-ci peut faire l'objet de désaccords entre divers jugements institutionnels » (*Ibid.* : 23). Martuccelli utilise cet exemple : existe une tension majeure, pour beaucoup d'individus, « entre le jugement sur soi que renvoie l'épreuve scolaire et celui que renvoie l'épreuve du travail ».

Deuxièmement, l'analyse de l'épreuve repose sur une conception particulière de l'acteur en tant que « celui qui affronte l'épreuve, s'y mesure » (*Ibid.* : 23) ; il s'agit donc d'inclure « le ressenti personnel » dans l'analyse, non seulement parce qu'il est un niveau de la réalité, mais parce qu'il nous donne « une autre compréhension d'un même phénomène à l'échelle de l'individu ». Au-delà de leurs raisons structurelles, diverses situations (divorces, chômage, échec scolaire) « demandent aux individus de trouver la force et l'énergie nécessaire de faire face, au travers d'expériences d'autant plus douloureuses et solitaires, qu'elles sont vécues comme des fautes personnelles » (*Ibid.* : 24).

Troisièmement, « l'épreuve est indissociable d'un processus plus ou moins formalisé d'évaluation menant à une véritable sélection sociale » (*Ibid.* : 24). Par exemple tiré de l'enquête de *Forgé par l'épreuve* (2006), dans le domaine familial, bien des femmes divorcées disent, plus que les hommes d'ailleurs ajoute Martuccelli, avoir appris de leur première union et séparation. Il insiste : « Le processus de sélection se fait désormais au long d'un processus où, à chaque étape, il revient à l'individu, par la manière où il s'acquitte d'une épreuve, de décider de son sort » (Martuccelli, 2009 : 24).

Enfin, « les épreuves ne définissent pas n'importe quel événement éprouvant de l'existence, mais désignent des défis structurels et historiques particuliers de grands enjeux sociétaux » (*Ibid.* : 24). Pour rester opérationnelle, l'étude doit restreindre à « l'examen d'un nombre limité d'épreuves, jugées particulièrement significatives au vu d'une réalité historique et sociale concrète » (*Ibid.* : 24). Dans son étude portant sur le mode d'individuation à l'œuvre dans la société française actuelle *Forgé par l'épreuve* (2006), il en a retenu huit. Une série de quatre a été définie à partir d'une perspective institutionnelle : la production d'individus se définit (en France) par un individualisme institutionnalisé (école, travail, ville, famille). Une autre série d'épreuves renvoie à « différentes dimensions du lien social lui-même : rapport à l'histoire, aux collectifs, aux autres, à soi-même » (Martuccelli, 2009 : 24). L'issue des épreuves est contingente sur le plan de l'individu : elles apparaissent comme une suite d'étapes « où peuvent alterner ou s'accumuler revers et réussites » (*Ibid.* : 24), mais, dans le même temps, sur le plan des ensembles socio-historiques, l'organisation et la succession des épreuves ne sont nullement arbitraires.

Le couple en l'absence d'enfant m'apparaît comme une manière singulière de s'acquitter de l'épreuve familiale. En plus de devoir articuler la relation dans la tension propre à la vie de famille soit l'obligation morale et la fidélité à soi, le couple doit s'ajuster en permanence à l'épreuve conjugale traversée par la tension entre la communication et l'érotisme. De plus, les trajectoires personnelle, scolaire et professionnelle des participants ont forgé les personnes qu'ils sont aujourd'hui.

La sociologie par les épreuves proposée par Martuccelli implique une posture méthodologique particulière pour l'analyse et l'acteur appelée l'extrospection. À l'inverse de l'introspection qui a pour but « de parvenir à un travail ou une prise de conscience au niveau individuel » (Martuccelli, 2010 : 172), l'extrospection met en lumière « les façons singulières dont les acteurs affrontent les épreuves de l'individuation » (*Ibid.* : 176). La sociologie pratiquée dans ce sens permet de comprendre la vie sociale à l'échelle des individus, « permettant de comprendre à quel point ce qu'ils éprouvent est un effet filtré de la société » (*Ibid.* : 164). En d'autres mots, on doit parvenir à « comprendre les événements

sociaux qui, tout en dépassant [l'individu], n'en ont pas moins des conséquences importantes et parfois décisives pour lui » (*Ibid.* : 176). Le travail du sociologue est de rendre intelligibles au niveau des individus les effets qui jouent des rôles cruciaux dans leur vie afin qu'ils soient en mesure de questionner le monde dans lequel ils vivent et d'ainsi connaître leurs marges de manœuvre.

Le but de l'extrospection est de rendre compte comment sont façonnés les moments de l'existence par les phénomènes sociaux (*Ibid.* : 203). C'est le travail du sociologue de mettre en lumière cette flexibilité des « frontières de la réalité », tout en rendant compte des « possibilités d'agir-autrement », en questionnant le monde singulier des individus par les épreuves auxquelles ils sont soumis. Plus que jamais, le choix est au cœur de notre époque, portant en cet univers de possibilités « l'accès à un idéal singulier de soi », mais non pas sans contraintes. « Si nous sommes tous contraints, étant donné la circonstance sociétale qui est la nôtre, d'affronter l'ensemble des épreuves, en revanche, rien ne nous empêche de privilégier et d'accentuer certaines d'entre elles dans l'orientation de notre vie » (*Ibid.* : 197). La réponse aux épreuves est donc modulable d'après les sociétés, les périodes, mais aussi selon les individus (*Ibid.* : 199). Comme dans le cas qui m'occupe dans ce travail, l'intention de rester sans enfant, ce choix est largement influencé, d'après moi, par le contexte social actuel. D'une part, l'acceptation de la pluralité des parcours hautement différenciés pour les individus et d'autre part par les avancées médicales et techniques qui permettent un meilleur contrôle de la fertilité.

L'auteur nous présente le rapport de force asymétrique qui existe entre le chercheur et l'individu au cours de l'échange de savoirs : « L'un [le chercheur] dispose d'un supplément de registres d'interprétations globaux ; l'autre, d'un supplément de connaissance du côté de l'expérience » (*Ibid.* : 201). C'est par les épreuves qu'il est possible de rendre compte « des façons effectives dont les individus s'acquittent des enjeux sociétaux » (*Ibid.* : 201). Dans le cas de cette recherche, c'est par le discours que les participants entretiennent sur leur propre vie que j'aurai accès à cette information. Alors que de l'autre côté, l'épreuve me permet de prendre une distance face aux « faits vécus » afin de mettre en relation les expériences individuelles et les phénomènes sociaux. Par exemple, la re-définition de la

masculinité ou encore la forte responsabilisation des femmes pour la procréation, la contraception et par le fait même la décision de rester sans enfant. C'est dans un effort de mettre en lien la décision de rester sans enfant en lien avec d'autres phénomènes sociaux que le guide d'entretien élaboré questionnait les participants sur leur vie conjugale, familiale, professionnelle et sociale. Toujours centré sur la décision de rester sans enfant, c'est par l'entretien que je voulais les amener à réfléchir sur les épreuves tout en m'expliquant ce qui leur a permis d'agir ou ce qui les limitait dans leurs actions.

Il va sans dire que la posture méthodologique proposée par Matuccelli n'a pas été totalement appliquée au courant de l'entretien. Bien entendu, en élaborant mon guide d'entretien, j'ai porté une attention particulière à la manière dont les questions seraient posées et relancées pour faire ressortir les manières de traverser des épreuves. Par contre, les participants répondaient de manière introspective, je pense en particulier à Michel qui n'est pas étranger à l'introspection, puisqu'il m'a dit s'être prêté à des thérapies dans le passé. Dans son entretien, comme dans celui des autres participants, je suis tout de même parvenue à déceler des éléments pertinents pour comprendre la manière dont ils traversent les épreuves auxquelles ils ont été confrontés. Les hommes rencontrés ne se sont jamais soumis à ce genre d'expérience, le fait de revisiter avec moi leur décision de rester sans enfant, ils se soumettaient par le faire même à un exercice de rationalisation et de justification. Toutefois, il m'a été possible de situer ce choix dans le contexte de chaque participant en fonction des tensions auxquelles est soumise l'épreuve spécifique de la conjugalité. Certains glissements dans l'introspection ont probablement modifié le cours des entretiens, mais le lecteur saura comprendre qu'il s'agit d'un premier exercice pour moi avec l'application de l'extrospection et que somme toute j'ai pu faire une analyse en ce sens dans le chapitre qui suit.

3.9. L'analyse des médias sociaux et traditionnels

Le manque de participants à cette recherche a dû me faire revoir à la baisse le nombre d'entretiens à réaliser. Pour rebondir sur les écueils rencontrés, je présenterai dans le

chapitre 5 une quête de réponses sur l'espace des intentions familiales des hommes dans l'espace public en mettant en relation des groupes masculins qui militent pour l'accessibilité à la famille et ceux qui refusent de devenir pères. Comme il s'agit de quelque chose de peu étudié je me suis tournée vers un espace public pour savoir s'il existait une mobilisation masculine, comme il en existe dans d'autres domaines de la vie familiale (procréation médicalement assistée, droit des pères divorcés et les hommes gais qui veulent fonder une famille) et si elle existe, comment s'exprime cette mobilisation. Comme j'étais déjà abonnée à certains groupes *childfree* depuis ma recherche de participants, je savais qu'il y avait certains hommes d'actifs sur ces plateformes. C'est finalement, cet espace public, dans lequel les hommes s'identifient par leur intention de rester sans enfant que je parviens à développer autour d'une mobilisation masculine chez les volontairement sans enfant, comme il peut en exister une chez les hommes qui souhaitent devenir père.

Je m'inspire fortement de l'analyse des réseaux sociaux pour mettre en lumière les interactions des membres masculins de la communauté du groupe d'intérêt *Childfree Québec* sur Facebook. L'analyse des réseaux sociaux permet de visualiser et modéliser les relations sociales comme des nœuds (les individus et les organisations) et des liens (relations entre ces nœuds). Dans la définition même du réseau social, il est difficile d'en déterminer les frontières réelles, puisqu'elles sont flexibles et perméables avec l'extérieur. Ce que la technologie nous permet aujourd'hui est de déterminer à un moment précis les limites d'une communauté d'intérêts. Définissons « les communautés en ligne [comme] des agrégats sociaux qui émergent du Net lorsqu'un nombre suffisant de personnes mènent des discussions publiques assez durables pour former des réseaux interpersonnels dans le cyberspace » (Mercanti-Guérin, 2010). Au sein du groupe, les participants sont conscients des frontières de la communauté. De plus, ils « n'entretiennent pas de connaissance intime, mais plutôt une reconnaissance de l'appartenance au sein de laquelle les stratégies de présentation de soi occupent une place prépondérante dans les interactions, ce qui à terme peut modifier la forme des réseaux » (*Ibid.*). Expliqué autrement, les gens qui participent à la discussion dans les groupes d'intérêt sur Facebook ne seraient pas intimement liés les uns aux autres, mais, plutôt, ils se reconnaissent entre eux comme des personnes qui

partagent une volonté de rester sans enfant et ce milieu, qu'elles construisent, leur sert de vitrine pour se présenter sous cet angle.

Les données sur la page *Childfree* Québec, qui réunit une cinquantaine de participants, dont seulement 7 hommes, ont été recueillies entre février et juillet 2017. J'ai recensé, à mesure où elles paraissaient, exclusivement les publications des hommes. Il est question d'une douzaine de publications pour cette période. Je considère que les publications faites par ces hommes sont une manière de mettre en scène leur mode de vie sans enfant dans une tribune où ils ne seront pas jugés pour ce choix. Lorsque je les ai questionnés sur leurs intentions lorsqu'ils s'inscrivaient dans des groupes privés de la sorte, les réponses de deux hommes tournaient autour des notions de respect dans leur choix et de regroupement avec des gens qui comprennent leur choix marginal, ce qu'ils n'avaient pas nécessairement dans leur réseau personnel.

En ce qui concerne les données que j'ai recueillies sur le Net pour les sites des médias traditionnels, j'ai procédé par des recherches par mot clé (*childfree*, sans enfant, sans enfant par choix, volontairement sans enfant, *childless*). Dans les articles recueillis, il était question du travail de Magenta Baribeau qui questionne le choix de rester sans enfant. Me fiant au titre de son documentaire *Maman, non merci !*, j'ignorais qu'elle interrogeait aussi des hommes dans son documentaire sur les femmes sans enfant. Après l'avoir regardé, j'ai réalisé qu'il y avait des éléments pertinents pour ma recherche avec les hommes qu'elle fait intervenir (Pierre, Théophile et Martin). J'ai retranscrit leurs interventions et analysé les justifications de leur choix ainsi que leurs arguments qu'ils mobilisent lorsqu'ils font face à des jugements extérieurs. Toujours dans le but de retracer les manières de négocier avec la norme sociale du faire famille d'un point de vue exclusivement masculin. J'ai aussi voulu faire ressortir le fait que c'est un homme qui est l'instigateur de la journée des *childfree*. Théophile qui cherchait à se regrouper et célébrer ce choix dans un monde qui ne le valorise pas cette décision.

Conclusion

L'entretien semi-directif m'a permis de comprendre une partie de la réalité des hommes volontairement sans enfant. Malgré les quelques limites de cette méthode, il n'en reste pas moins que j'ai eu accès à l'expérience d'hommes volontairement sans enfant et ils ont discuté avec moi d'éléments sur lesquels nous entendons peu les hommes dans les recherches en sociologie. Dans l'élaboration de la méthodologie pour ce projet de thèse, j'ai porté une attention particulière au déroulement des thèmes abordés avec les participants. Il était important, pour des fins de ce travail, que les hommes aient la chance de parler plus longuement sur leurs intentions de rester sans enfant et leurs relations conjugales. En abordant ces thèmes dans les premiers moments, ils pouvaient développer leur pensée à mesure que l'entretien se déroulait. Je vous ai présenté dans ce chapitre les trois hommes que j'ai rencontrés afin qu'il me dévoile un peu de leur expérience d'homme volontairement sans enfant.

De plus, les écueils rencontrés dans le recrutement de participants m'ont permis de développer sur une autre idée, soit la place des hommes volontairement sans enfant dans les médias sociaux et traditionnels. L'intention est de mettre en relief le fait qu'il existe une place pour les hommes dans les recherches sur la famille avec les hommes gais, les pères séparés et les hommes infertiles alors qu'on n'entendait pas les hommes dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant.

Je vous ai présenté la posture méthodologique proposée par Martuccelli lorsqu'on entreprend une recherche par les épreuves. L'auteur nous explique comment traiter l'épreuve à des fins d'analyse, cet exercice vous sera présenté dans le prochain chapitre. Les entretiens ont été traités avec cette volonté d'appliquer l'extrospection, tant dans l'élaboration du guide d'entretien que dans l'analyse des données recueillies. Pour ce qui est des médias sociaux, l'analyse des réseaux sociaux me permet de mettre en lumière les interactions sur les groupes d'intérêts privés sur Facebook. Il s'agit d'un espace dans lequel les participants, les hommes dans le cas qui nous intéresse, s'identifient de prime abord comme des personnes volontairement sans enfant. En plus de faire la démonstration, dans

le cinquième chapitre, qu'il existe une place dans les médias traditionnels autour de la question des personnes volontairement sans enfant.

Chapitre IV : Analyse et interprétation des résultats des entretiens

Cette section du travail présente l'analyse des trois entretiens que j'ai réalisés avec des hommes volontairement sans enfant. J'ai entrepris l'analyse des entretiens de manière séparée afin de mettre en lumière les moments où il était question des éléments de ma recherche. J'ai retracé le cheminement des participants pour leur prise de décision ainsi que les histoires conjugales de chacun, tant avec les conjointes précédentes qu'avec l'actuelle. Comme nous avons aussi discuté de ce qui meublait leur temps à l'extérieur du travail, leurs aspirations et le temps qu'ils passaient avec leur amoureuse, il m'a été possible de faire des parallèles entre les entretiens. Les annotations m'ont permis de mettre en lien des éléments de comparaison avec les recherches qui ont été réalisées au préalable, comme les écrits de Martuccelli, de Berger et Kellner, et de Debest afin de retracer un fil conducteur qui m'a permis d'écrire le chapitre qui suit.

Les courtes descriptions présentées dans le chapitre sur la méthodologie présentaient certains éléments communs aux trois cas. Les trois sont issus d'un milieu assez pauvre et deux sur trois, Jason et Denis, ont vécu dans une famille monoparentale maternelle. Tous les trois se sont lancés, très jeunes (avant leur majorité pour tous les participants) dans l'aventure conjugale. Je tiens à préciser que tous les trois m'ont mentionné qu'ils étaient en couples très jeunes dans des relations qu'ils qualifient de « sérieuses » qui ont duré quelques années (19 ans pour Michel, 2 ans pour Denis et 2 ans et demi pour Jason).

Jason, le plus jeune (32 ans) a connu 4 femmes avec qui c'était des « vraies relations », comme il dit. En retraçant dans le verbatim les moments où il en parlait, il ressort qu'il est en couple presque sans trêve depuis l'âge de 16 ans, la fin d'une relation se confondait avec le commencement d'une nouvelle. Il a connu un période de célibat de 3 mois juste avant de rencontrer Vanessa, sa compagne actuelle depuis maintenant 7 ans. Leur relation a commencé à distance, ce qui lui convenait, puisqu'il préservait sa liberté de célibataire récent et lui donnait une certaine marge de manœuvre avant de s'engager réellement avec elle.

Denis, 39 ans, a entretenu une relation durant près de 9 ans avec sa conjointe précédente et il est maintenant en couple depuis près de 10 ans avec Mélanie. Dans son entretien, il n'a pas été question de période de célibat. On constate que lui aussi a été en couple depuis l'âge de 16 ans, considérant qu'il a connu une relation de 2 ans et une de 3 ans avec la troisième. Il a quitté le foyer familial aussi à l'âge de 16 ans sans spécifier s'il vivait avec sa conjointe à l'époque. En le questionnant sur les motifs de la séparation avec son ex-conjointe, il me dit qu'ils étaient toujours en conflit. Le moment où elle a voulu fonder une famille a été décisif dans la rupture de cette relation, puisque dit-il : « je n'ai pas changé d'idée parce qu'[elle a] changé d'idée ». Cette expérience a teinté le début de sa relation avec Mélanie, parce qu'il « ne voulait pas faire les mêmes erreurs, c'était clair que c'était une relation sans enfant ».

Michel, 49 ans, est en couple avec Karine depuis 10 ans. Avant cette relation, il a été 19 ans et demi avec une autre femme, qu'il a rencontrée un peu avant l'âge de 18 ans. Il a connu une période de célibat de 3 ans qu'il qualifie de « volontaire » entre les deux unions. Il a « passé au travers son divorce » parce que sa mère lui avait appris à faire des tâches domestiques qui étaient auparavant « réservées aux femmes » (ex. : laver le plancher et faire le lavage). Je souligne au passage qu'il qualifie sa rupture de divorce, mais il ne s'est jamais marié avec sa conjointe précédente. La fin de sa relation avec elle a tramé la manière dont il s'est attaché à Karine. « Les blessures du passé avaient fait leur œuvre assez pour qu'on prenne notre temps », me dit-il. Ils ont pris 1 an et demi pour mieux se connaître avant de cohabiter et de discuter de leur intention familiale.

4.1. La décision

Afin de m'assurer que l'entrevue soit centrée sur leur décision de rester sans enfant, ma première question les invitait à m'exposer le cheminement de leur vie conjugale et ce qui a joué un rôle dans leur prise de décision. Chacun avait une approche différente.

Dans un premier temps, Denis m'explique qu'il a toujours été convaincu qu'il ne voulait pas

d'enfant. Lorsque je l'ai questionné sur le moment de sa prise de décision, il me dit : « je ne peux même pas te dire... j'ai toujours pensé que je ne voulais pas d'enfant au secondaire quand j'avais 12-13 ans, quand les filles disaient : moi je veux tant d'enfants, moi [je disais] j'en veux pas! J'en veux pas, j'ai jamais, jamais, voulu. Je ne me rappelle pas d'avoir déjà voulu des enfants. Dans ma tête ça a toujours été clair ». On peut comprendre implicitement dans l'entretien avec Denis, lorsqu'il me parle de l'incompréhension des jeunes parents face à sa décision de rester sans enfant, qu'il a vécu des expériences qui ont appuyé sa décision :

« Peut-être plus à cause de l'expérience de vie... ils ont peut-être pas vécu encore toutes les merdes et la *shit* que la vie apporte... comme j'ai toujours dit je ne peux pas concevoir qu'un enfant... que quelqu'un à qui je donnerais la vie, s'rait obligé de passer au travers toute la merde que j'ai pu voir... t'sais je ne suis vraiment pas suicidaire... mais combien de fois que j'aurais préféré ne pas être là t'sais... jamais avoir été conçu...

Sur un ton plus doux, il ajoute :

« Pis on dirait que... j'sais pas... j'ai pas le goût de laisser quelqu'un seul à ça... Pis *dealer* avec tout ça... Tout à coup qu'il nait pis que je crève tout suite, il va être obligé de passer exactement par où j'ai passé... C'est trop compliqué pour moi... »

Sans le dire explicitement, sa décision est renforcée par le décès de son père lorsqu'il était jeune et les difficultés qu'il a rencontrées dans son parcours. De plus, comme sa décision de rester sans enfant a provoqué la fin à sa relation précédente et qu'il ne laisse pas de place à la négociation, il était important d'en discuter dans les premiers moments où il « fréquentait » Mélissa. Il voulait clarifier, dans les premières semaines, que s'ils s'engageaient dans une relation, elle allait en être une sans enfant. Dans leur cas, il m'explique que Mélanie n'avait jamais pris sa décision avant de le rencontrer. Ils se sont rencontrés alors qu'elle avait 30 ans, « le *crise point* » pour les femmes, selon lui. Il rappelle que son ex-conjointe vivait une « crise de la trentaine » quand elle lui a annoncé qu'elle voulait finalement un enfant. Il croit que Mélanie a « médité une semaine sans trop [lui] en parler » et qu'elle a décidé de ne pas vouloir d'enfant pour construire une relation avec lui en ajoutant, « qu'elle a accepté à 100% » cette décision. Contrairement à ce que Berger et Kellner présentent pour la conversation conjugale, dans le cas du récit que Denis fait de la réflexion de Mélanie, il n'a pas été question de négociation ni de conversation à cet effet. Denis avait préalablement une idée très claire et il a posé un ultimatum à Mélanie pour

poursuivre la relation qui débutait. Elle a réfléchi, d'après lui, seule avant d'accepter la décision exclusive de Denis, pour laquelle il n'y avait aucune possibilité de changement. Denis rapporte que Mélanie ne lui parle jamais de cette décision et remarque que toutes les fois qu'ils en reparlent, c'est lui qui initie le sujet. Comme il a une « opinion très forte », il a l'impression que ça pourrait faire des frictions entre les deux. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne parlait pas de la prise de décision de Mélanie, il me répond : « parce que mes convictions sont tellement fortes sur ce sujet-là, je pense qu'elle le sait que c'est un terrain sur lequel, si elle apporte un côté différent de ma pensée, juste sur ça, elle le sait que ça peut faire des conflits pis ça va le faire! Oh oui c'est définitif! ». Parfois, il veut confirmer la décision avec elle, lorsque des membres de leur entourage deviennent parents, vérifier si sa décision est toujours la même et se conforme toujours à la sienne. Dans sa façon de me parler de sa décision, Denis ne laisse pas de place à la négociation ou encore à la discussion sur le sujet du faire famille. Pour lui, il s'agit même d'une condition *sine qua non* pour qu'une femme vive en couple avec lui. Il est conscient qu'intervient une notion de temps dans le rapport entre les femmes et la fertilité, puisque, dès l'amorce de la relation, il ne voulait pas lui « faire perdre son temps ». Ce disant, si je comprends, il évoquait « son temps » fertile, mais aussi « son temps » dans une relation qui ne pourrait pas continuer si elle décidait de vouloir un enfant. C'était important de lui en parler dans les premiers moments, parce qu'il ne voulait pas, de son côté, « m'attacher à une personne qui va me laisser pour quelque chose que je l'avais avisé que ça n'arrivera pas. Ce n'est jamais l'un de perdre l'amour. Je voulais être sûr de ne pas m'engager émotionnellement et l'inverse avant que les choses soient claires ».

Pourtant, dans le discours de Denis il y avait une certaine incohérence, comme si la décision de ne pas avoir d'enfant n'était pas si claire. Je l'ai questionné sur le doute potentiel qu'il pouvait avoir de sa prise de décision. Alors qu'il est si catégorique avec Mélanie et qu'ils ne reviennent jamais sur sa période de réflexion à elle, il me dit : « ça m'arrive même à toutes les années [de remettre en question sa propre décision], j'te dirais, bin c'est sûr qu'avec tout le monde qui ont des beaux enfants pis toute j'suis comme câline, peut-être que j'en voudrais un, je vais aller voir Mélanie des fois et je vais lui demander, t'sais qu'est-ce que tu en penses de mon choix, toi ? Elle me dit, t'sais rendu où c'qu'on est, j'le comprends, là je

regarde les enfants, pis je me mets à faire les pour et les contres, les plus sont là et les contres là... Ouin non c'est réglé ! ». Mais jamais, pour lui, il n'a été question de doute ou de regret possible de sa décision de rester sans enfant.

Dans le cas de Vanessa et Jason, la décision de rester volontairement sans enfant s'est prise avant même leur relation actuelle et elle était consensuelle dès le départ. Selon les dires de Jason, Vanessa ne voulait pas d'enfant avant même de le rencontrer. Lorsqu'on a discuté du moment où ils en ont parlé pour la première fois, il me dit :

« C'était un des premiers sujets [de conversation] qu'on a eu. Au début on parlait d'enfants c'était : toi est-ce que tu en veux ? Non, toi ? Non ! Est-ce qu'il a des chances que tu changes d'avis en cours de route ? La réponse était non. Okay t'es sûre ? Pis après ça en parlant avec ses amis, je demandais pour des enfants, pis ils ont fait, ah nonaon, Van a tout le temps dit la même chose : « si j't'enceinte je me *garoche* en bas des marches », dit-il en riant, elle a tout le temps dit, et ses amis le disent, fait que je savais que de ce côté là j'étais *safe* et qu'on était sur la même longueur d'onde ».

Jason n'entre pas dans les détails de la prise de décision de Vanessa et comment elle en est venue à la conclusion qu'elle ne voulait pas être mère. Dans son cas, il a pris la décision de ne pas avoir d'enfant à la suite à sa relation précédente. Il a réfléchi à ses intentions familiales, alors qu'il était dans une relation qu'il juge « malsaine », quand il avait 21 ans. Il la qualifie de malsaine pour différentes raisons :

« C'était vraiment pas une bonne relation saine, c'était du criage par la tête, de la manipulation, vraiment là, t'sais tu ne peux pas aller voir tes amis. T'sais elle était bisexuelle, elle allait souvent voir d'autres filles, t'sais c'est pas correct, je lui disais : t'sais, je comprends que tu es comme ça, mais je ne trouve pas ça correct, fait que c'est c'était malsain beaucoup, finalement quand on s'est laissé, je l'aimais beaucoup, t'sais dans ma tête c'était la femme de ma vie, mais dans le fond, c'était vraiment malsain, pis je ne le réalisais pas tout d'suite ... ».

Un an et demi après le début de cette relation-là, ils ont essayé de faire un enfant. Après seulement un mois, il aurait mis fin aux essais, sans trop entrer dans les détails avec moi. En réfléchissant sur ce passé, il dit : « je suis content que ça n'ait pas marché, parce que ça aurait été une grave erreur ! ». En ajoutant qu'il aurait pris ses responsabilités, puisque leur intention, à ce moment, était de faire un enfant. Au final, il croit que ça n'aurait pas été la « meilleure décision de sa vie » de poursuivre dans le désir de son ancienne conjointe de fonder une famille. Suite à cet épisode, ils se sont lancés en affaire et ils ont ouvert une

garderie en milieu familial durant 1 an. La rupture du couple a mis fin à aux activités de la garderie. Jason me confie plus tard dans l'entretien qu'il était « naïf avec cette personne-là », parlant de cette conjointe qu'il considère manipulatrice. Il ajoute que dans cette relation il « y a des affaires qu'il acceptait à ce moment-là, qu'il n'accepterait plus aujourd'hui ». Ce que je peux comprendre, c'est qu'il s'investissait dans les projets de son ex-conjointe peut-être un peu malgré lui. De plus, à cet âge, il disait avoir l'intention d'avoir des enfants, sa décision ne s'est prise qu'à la suite de son expérience avec la garderie. Cette expérience l'a convaincu qu'il ne voulait pas d'enfant : « après avoir vu pendant un an, à tous les jours, l'investissement des parents, voir tout ce qu'ils mettent de côté... je ne suis pas vraiment prêt à faire ça, je ne veux pas faire ça! », dit-il. Sa décision s'est prise à la suite de cette relation, mais il n'en parlait pas à son entourage, parce qu'« entre gars à 24 ans c'est bin rare qu'on parlait de ça [avoir des enfants] ». Il a seulement commencé à en parler à son entourage lorsque Vanessa et lui ont décidé de se marier, parce que les gens ont commencé à poser des questions comme : « c'est pour quand les enfants ? » ou encore « c'est le mariage, ça veut dire que les enfants vont venir ? ».

Dans leur relation, Jason m'explique qu'ils discutent rarement de leur décision de ne pas vouloir d'enfant et ne la revisitent pas. Il m'explique que lorsqu'ils en parlent, c'est de manière anecdotique, par exemple lorsqu'ils viennent de passer du temps avec des amis ou des membres de leurs familles qui ont des jeunes enfants. C'est alors que l'un demande à l'autre s'il veut changer d'avis : « t'es-tu malade, je suis mort, on s'en ait occupé deux jours pis les parents étaient là en plus! (en riant) », en ajoutant « c'est rendu comme un *running gag* de ne pas en avoir [d'enfant] ». On peut comprendre par ce type d'anecdotes qu'ils confirment en quelque sorte leur décision et la renforcent de manière implicite pour s'assurer que la réalité conjugale est toujours la même. Je lui ai demandé si ça lui arrivait de remettre en question sa décision de rester sans enfant, voici sa réponse : « Non! Je ne remets jamais en question, c'est assez rare que je remets en question quelque chose quand j'ai une décision de prise, quand ça été réfléchi longtemps, non je ne regrette pas, non. Peut-être qu'un jour, je vais le regretter, mais en ce moment à l'heure qu'on se parle, je ne regrette aucunement, pis y'a deux ans je ne regrettais pas, pis j'pense pas qu'à 60 ans je vais regretter non plus ». Dans le cas de Jason, il semble faire preuve d'une réflexivité sur les

choix qu'il fait dans la vie et la personne qu'il est devenu aujourd'hui.

Quant à Michel, sa décision s'est prise, d'après lui, « sur le tard ». Après la longue relation de près de 20 ans, il a connu une période de célibat de 3 ans. Par la suite, il a rencontré Karine « trop tard dans sa vie », dit-il. Je l'ai questionné sur cette première longue relation et les raisons pour lesquelles il n'avait pas eu d'enfant avec cette femme. Il m'explique que c'était une période de leur vie financière assez difficile. Ils se sont endettés pour des maisons qui exigeaient beaucoup de rénovations. Par la suite, « le *timing* n'a jamais été bon ». Sa conjointe de l'époque était aux études en droit et il était le seul à travailler pour subvenir aux besoins des deux. Lorsque le temps est venu de se poser la question plus « sérieusement », ils ne voulaient pas « mettre un enfant au monde dans ces conditions ». En fait, d'après lui, après tous ces défis, « le couple s'est perdu » et ils se sont séparés. La relation avec Karine a commencé « tranquillement », ils ont pris 1 an et demi pour mieux se connaître avant de décider de cohabiter. Après « 5-6 mois, on était supposé aller vivre ensemble, j'avais ma maison dans ce temps-là dans un village près de Québec, non! ça a pas été comme ça, elle s'est pris un appartement », me dit-il en ajoutant que cette période leur a permis de mieux se connaître. Après quelques mois de cohabitation, ils se sont posés la question sur la famille, il allait avoir 40 ans, elle 35 ans. En pleurant, il m'explique qu'ils ont décidé ensemble que c'était trop vieux pour avoir des enfants. Ils se projetaient dans l'avenir et lui ne voulait pas avoir un enfant de 20 ans quand il en aurait 60. Il ajoute à son raisonnement que les risques sont plus élevés pour les femmes qui donnent naissance passé l'âge de 40 ans. D'après lui, l'âge idéal pour avoir des enfants est vers 25-30 ans. Ils ne reviennent pas sur leur décision et n'en rediscutent pas. Pour Michel, le « calendrier normatif » (voir chapitre 1) semble être un argument important dans sa prise de décision. Lui et sa conjointe ont des idées préconçues sur les moments et les conditions idéales dans lesquels un enfant devrait être mis au monde. Il n'a jamais rempli ces conditions avec son ex-conjointe et aujourd'hui, avec Karine, si les conditions peuvent être réunies, ils sont trop avancés en âge. Bien qu'il me répète à maintes reprises qu'il ne regrette pas sa décision, le fait qu'il pleure au moment où il en parle avec moi, semblait être de la peine ou, à tout de moins, qu'il n'était pas totalement serein avec le fait qu'il n'a pas d'enfant aujourd'hui.

4.2. La rationalité de la décision masculine et l'instinct maternel

Bien qu'ils soient capables de m'expliquer leur prise de décision et d'argumenter autour des raisons qui confirment leur choix, deux des hommes rencontrés partagent la compréhension habituelle de l'injonction à la maternité, eux aussi estiment que, pour une femme, la décision de ne pas enfanter doit remettre en question son « côté maternel ». Denis, âgé de 39 ans, considère que certaines femmes « cacheraient vraiment bien » leur instinct maternel ; il pense même que lorsque sa conjointe voit un bébé naissant, elle doit avoir un « petit pincement ». S'agissant de la fin de sa relation précédente, Denis a la certitude qu'elle s'est terminée parce que sa conjointe de l'époque connaissait une « crise de la trentaine » et qu'elle avait « besoin » d'un enfant. Il ajoute que, peu de temps après la fin de leur relation, elle a rencontré un homme pour lui « faire un enfant » qu'elle a quitté ensuite. Il perçoit que le désir d'enfant de son ex-conjointe était plus fort qu'elle, qu'elle a reçu l'appel de la maternité et qu'elle devait assouvir son besoin, peu importe l'homme avec qui elle aurait cet enfant.

Du côté de Michel, âgé de 49 ans, il croit qu'il doit être plus difficile pour la femme que pour l'homme de ne pas avoir d'enfant. Il prend l'exemple d'un couple infertile lorsqu'il explique son point de vue. D'après lui, il est probablement plus facile pour l'homme de finir par dire : « bon on n'en aura pas ! » et de passer à autre chose, alors que, pour la femme, le poids de ne pas pouvoir engendrer et de porter l'enfant doit être un « deuil » encore plus grand. Il ajoute à sa réflexion, qu'elle pourrait « même être prête à changer de conjoint pour avoir un enfant », en spécifiant qu'en parlant ainsi, il le fait avec son « cœur de mère ». Les stéréotypes entourant la femme et son désir irréprouvable d'enfanter existent aussi dans le cas de mes participants qui sont dans une union où ils ont choisi de ne pas avoir d'enfant. Dans leur compréhension d'hommes volontairement sans enfant, ils n'accordent pas la même rationalité à la décision d'engendrer des femmes que celle qu'ils manifestent lorsqu'ils parlent de leur choix.

4.3. La responsabilité de la contraception

La volonté d'un couple hétérosexuel de ne pas avoir d'enfant suppose une gestion de la contraception. Rappelons rapidement que les femmes sont responsables, dans la majorité des cas, de la contraception. De plus, l'entourage serait plus enclin à déresponsabiliser les hommes dans la décision du couple de rester sans enfant et responsabilise presque exclusivement les femmes de cette décision. « Les hommes semblent en effet avoir peu de voix au chapitre et ne pas [pouvoir] prendre leurs responsabilités dans la gestion de la contraception et de ses conséquences » (Debest, 2014 : 86). Dans le cas de mes participants, les hommes indiquent chercher à prendre leurs responsabilités. Jason, le plus jeune, explique avoir fait une demande pour une vasectomie, mais son médecin a refusé l'intervention, parce qu'il est jeune et qu'il pourrait changer d'idée. Au Québec en 2010, l'âge moyen de la vasectomie est de 36,93 ans (Québec, 2016). Je n'ai malheureusement pas trouvé de données sur l'accessibilité à cette intervention chirurgicale contraceptive au Québec pour les hommes sans enfant. Le site de la Fédération du Québec pour le planning des naissances présente les différentes méthodes de contraception disponibles pour les gens en âge de procréer. Dans la section qui concerne la vasectomie, il est répété à trois reprises que la décision de l'homme doit être finale et réfléchie. Un homme, qui fait la demande pour une vasectomie, devrait recevoir l'intervention après avoir rencontré dans un premier temps son médecin, suivi du chirurgien pour vérifier la fermeté de sa décision.

Dans le couple Vanessa et Jason, la contraception est la responsabilité de la conjointe, jusqu'à ce qu'il puisse subir l'intervention chirurgicale. Il mentionne : « jusqu'à ce que ce soit acceptable [pour les médecins], c'est Van ! Ils [ne] m'ont pas donné d'âge précis et je n'ai pas insisté avec mon médecin je vais attendre encore un peu et je vais retourner voir après ». Malgré le fait qu'il a insisté auprès de son médecin qu'il n'a pas changé d'idée, le professionnel lui a dit : si jamais ton couple finit, pis que tu arrives à 36-37 ans, pis que tu en veux ». Jason qualifie cette pratique « un peu stupide », considérant qu'il a pris sa décision il y a longtemps et qu'il « ne changera pas d'idée ».

Denis quant à lui, explique qu'il prend des précautions comme il le peut : pendant longtemps, c'était lui qui s'occupait de la contraception, avec l'utilisation du condom et même l'éjaculation externe. Quand sa conjointe lui a manifesté la volonté de prendre la contraception en charge, il l'a accepté, mais quand ils ont réalisé des effets néfastes sur sa santé et son humeur, ils sont retournés à la contraception masculine, jusqu'à ce qu'elle essaie le stérilet qui lui convient. J'ai questionné Denis sur des moments où il aurait pu avoir des « accidents », il me répond : « non! Bin oui plus jeune, mais j'ai poussé tout d'suite les pilules du lendemain dans s'te temps-là, avec Mel non... ».

En ce qui concerne le couple de Michel et Karine, il me dit : « on ne sait pas si on est fertile », sans entrer dans les détails de la contraception avec moi.

Malgré les avancés des dernières décennies pour l'accessibilité des méthodes de contraception plus efficaces et des moyens d'avorter de manière sécuritaire, il n'en reste pas moins qu'il s'agit encore aujourd'hui d'un sujet relativement tabou. Martuccelli (2006), dans ses entretiens autour du couple, aborde la sexualité sans toutefois traiter de contraception et de contrôle de la fertilité. Comme il s'agit de quelque chose qui relève, encore, majoritairement des femmes, Boltanski (2004) établit une différence dans la considération de ce qui relève du privé et du public dans son ouvrage sur l'avortement :

« La distinction – thématisée par de nombreux anthropologues qui ont étudié les formes de domination masculine – entre le monde des hommes, comme monde officiel _ celui du droit, écrit ou coutumier, de la religion, de la politique et de la place publique, de l'extérieur _, et le monde des femmes comme monde caché, « privé », officieux _ celui de l'intérieur, de la maison, de la magie, de la sorcellerie _, a sans doute un caractère assez général. Elle concerne en premier lieu tout ce qui a trait à la gestation et à la naissance [...] » (Boltanski, 2004 : 32).

Il précise par la suite qu'aussi longtemps que ce sujet relève de l'officieux, il est toujours possible de « fermer les yeux » sur lui.

Comme nous venons de le voir, les participants ont pris cette décision de manière différente les uns des autres. Nous verrons dans la section qui suit, leur manière de vivre les pressions du faire famille et les arguments qu'ils mobilisent pour faire accepter leur point de vue par leur entourage.

4.4. Norme sociale

De nombreux sociologues (Durkheim, Mauss, Simmel, Goffman et d'autres) soulignent l'importance des normes sociales dans la construction d'un lien social, qui expriment la manifestation du collectif, de règles partagées, d'effets performatifs, d'imposition de contraintes (pression de l'opinion voire police) qui forcent à avoir un comportement collectif, comme le rappelle Pierre Livet (2012). Les normes sociales sont des signaux qui indiquent les bonnes pratiques, ce qui entraîne du même coup des contraintes « dont les principales sont liées à la réprobation de ceux qui suivent les signaux envers ceux qui ne les suivent pas » (*Ibid.* : 55). Dans le cas qui nous intéresse, la norme sociale procréative qui vient avec les conditions idéales de l'engendrement (contraintes) entre en conflit avec la décision de rester volontairement sans enfant. Ceux qui font ce choix sont soumis à des réprobations quant à leur rapport aux enfants ou encore dans leur niveau d'engagement, comme nous le verrons dans quelques lignes. Les hommes que j'ai rencontrés reconnaissent cette norme sociale, mais ils refusent de s'y plier par souci de justesse à soi.

Le contexte actuel de transition en ce qui a trait à l'identité masculine, comme je l'expliquais plus tôt (chapitre 1), est issu d'une modification du rapport entre les hommes et les femmes depuis les années 1970. En effet, les rôles se voient modifiés et nous nous trouvons au cœur d'un changement dans les rapports entre les genres et dans la définition même des rôles sociaux. L'accessibilité plus large des femmes au marché du travail ainsi que l'ouverture des milieux universitaires a changé la relation des femmes et des hommes aux sphères publiques et privées. Les premières grossesses sont de plus en plus tardives, ce qui permet aux femmes de s'établir dans le milieu du travail avant de fonder une famille. C'est par l'accessibilité à la contraception que l'on peut prévoir le moment idéal pour concrétiser le projet familial. De plus, les législations permettent une certaine conciliation travail-famille qui permet aux parents de préserver une vie professionnelle et familiale plus

équilibrée, par exemple avec les congés parentaux. Il n'en reste pas moins que, malgré l'acceptation de la pluralité des parcours et la valorisation du choix individuel, les demandes liées au faire famille restent présentes tant pour les femmes que pour les hommes. De manière générale, les femmes connaissent encore la pression d'enfanter comme une injonction à leur identité féminine. Ce qui rappelle les luttes féministes qui voulaient démontrer que l'instinct maternel n'existe pas, que la femme n'est pas une mère de façon innée comme le voudrait la croyance populaire. Cela renvoie à une conception de la valeur de la féminité associée à l'engendrement et de l'existence de la femme qui ne vaudrait la peine d'être vécue que pour enfanter (Debest, 2014 : 108). Une femme peut facilement faire comprendre qu'elle ne désire pas avoir d'enfant, mais il n'est pas rare qu'elle crée alors un émoi et doive justifier son choix dans son entourage puisqu'elle renonce à ce que l'on s'attend d'elle. De plus, une femme devrait être performante dans toutes les sphères sociales dans lesquelles elle agit, elle se doit d'être une femme dévouée à sa famille, une amante, une amie et une professionnelle qui remplit complètement et facilement ses tâches tout en préservant une bonne santé physique et une vie sociale active. Bien entendu, ce sont des demandes auxquelles il est impossible de répondre complètement et qui sont irréalistes.

Les hommes, eux, connaissent une tout autre pression. Comme je l'exposais dans le premier chapitre, les hommes connaissent aujourd'hui un changement quant aux attentes auxquelles ils sont soumis. En effet, les hommes doivent remplir des rôles multiples, tout comme les femmes. Aujourd'hui, on leur demande d'avoir à la fois une vie professionnelle et être présents pour leur famille, amis et conjointe ; on leur demande aussi d'être engagés auprès de leur enfant, sensibles aux autres, mais sans laisser de côté les demandes de rester stoïques et virils. De plus, « n'étant pas assigné aux tâches domestiques et parentales, il devient difficilement compréhensible que les hommes refusent la paternité, envisagée uniquement au travers des bénéfices sociaux et symboliques qu'elle procure » (Debest, 2014 : 88). En d'autres mots, la parentalité aurait beaucoup moins de conséquences négatives dans la vie des hommes qu'elle pourrait en avoir dans la vie des femmes. Il serait plus difficilement concevable qu'un homme décide de ne pas avoir d'enfant, parce que socialement il aurait moins à perdre. Pourtant, il est plus largement accepté que les

hommes disent de ne pas vouloir d'enfants, parce que le rôle de père ne renvoie pas à une fonction biologique, mais plutôt à une fonction sociale (Debest, 2014). L'infertilité du couple est souvent imputée à la décision de la femme exclusivement, elle serait responsable de la décision de ne pas enfanter, de la contraception et de l'échec de la contraception. Cette compréhension de la décision d'engendrer renforce d'autant plus les rôles de genre qu'elle exclut l'homme de cette décision et remet dans les mains de la femme l'entière responsabilité de la reproduction, ou non (*Ibid.* : 110).

Comme je le mentionnais dans ma question de recherche, je veux comprendre comment les hommes volontairement sans enfant sont confrontés dans l'injonction du faire famille pour les couples hétérosexuels et stables. Chacun à leur manière m'ont expliqué comment ils en discutaient avec leur entourage.

Jason m'explique que lorsqu'il a pris la décision de rester sans enfant vers l'âge de 24 ans, avant de rencontrer Vanessa, il n'a pas jugé important d'en parler. Il a pris cette décision seul, suite à la relation qu'il qualifie de malsaine avec sa conjointe précédente. En le questionnant sur les personnes qui ont joué un rôle dans sa prise de décision ou encore qui l'ont écouté, il me répond qu'il n'en a pas parlé à ses amis puisqu'« entre gars de 24 ans, c'est bin rare qu'on parlait de ça ». Ce passage nous rappelle que la socialisation des hommes se différencie de celle des femmes pour ce qu'il en est des intentions sur la famille. Les femmes seraient amenées beaucoup plus tôt dans leur vie à se questionner sur leurs intentions. Dans le cas de Jason, son cercle d'amis ne discutait pas de leurs intentions familiales, pour deux raisons potentielles, parce que les jeunes hommes n'ont pas arrêté leur décision ou encore parce que les hommes en général ne parlent pas entre eux des questions autour de la famille, encore moins lorsqu'ils sont célibataires. Cela rappelle la recherche de Debest qui explique que les hommes sont rarement questionnés sur leur intention familiale à moins qu'ils soient en présence de leur conjointe.

Jason expose certains moments où il voit sa décision confrontée dans son entourage. Il a connu une évolution dans sa manière de répondre à leurs questionnements.

« J'en ai pas vraiment parlé avant Van, parce que je savais ce que les gens pensaient dans mon entourage, dans le fond il fallait que j'évite d'en parler avec tout le monde. Pour ne pas être confronté, t'sais à 24 ans, j'ai pas le goût d'avoir une discussion comme ça non plus, j'étais pas à cette étape-là, t'sais vieillir c'est un cheminement, y'a des discussions que tu ne veux pas avoir à un certain âge que maintenant tu es prêt à avoir et à assumer, je pense que c'est peut-être plus ça, je l'assumais peut-être moins à 24 ans et me disais Ah! c'est vrai je suis jeune..., même si je ne regrettais pas, c'est dur assumer quelque chose quand tu es jeune, tout le monde te dit t'es jeune, pis t'es jeune, mais en vieillissant, à 32 [ans] je me dis, oui c'est vrai je suis jeune, mais pu autant que dans la vingtaine, je sais pas, c'est peut-être pour ça que j'en ai pas parlé, pis évité d'en parler avec tout le monde, fait que j'ai gardé ça pour moi vraiment longtemps ».

On lui renvoyait une image de sa jeunesse lorsqu'il exprimait ne pas vouloir d'enfant, comme s'il n'avait pas la maturité nécessaire pour réfléchir sur la question. De plus, il a une réception différente lorsqu'il parle de sa décision à des femmes et lorsqu'il en parle à des hommes. Selon lui, « la mère comprend, parce qu'elle connaît la charge [associée à un enfant] ». Il explique que les hommes de son entourage lui disaient qu'il allait changer d'idée, parce qu'eux aussi ne voulaient pas d'enfant à son âge, mais qu'ils ont changé d'idée. Il fait aussi une distinction intéressante : du fait que les femmes avec qui il travaille sont âgées de plus de 40 ans, il pense qu'elles comprennent mieux ce qu'il refuse quand il explique qu'il ne veut pas être père. Il dit :

« Je pense que c'est pour cette raison-là qu'elles sont plus compréhensives, elles savent qu'il faut se lever, faut que tu ailles aux pratiques, t'sais t'es fatigué, toi tu peux pas dormir un matin parce que ton enfant de 3 ans faut qu'il se lève, faut qu'il mange, faut que tu le changes de couche, faut que... je pense qu'elles comprennent ce point-là, pis ça moi je ne veux pas faire ça ».

Il s'agit ici d'une compréhension de la charge de travail des femmes dans la famille de la part de Jason. On peut aussi entrevoir une certaine conception de la paternité selon lui dans ce passage. En fait, malgré le fait qu'il soit un homme, j'ai l'impression que sa conception du rôle de père est plus engagée que celle des hommes de son entourage. Elle se rapprocherait de la conception de la maternité engagée et prenante pour les femmes. On comprend aussi qu'il a une conception de la parentalité en général comme quelque chose de prenant pour les parents sans distinction entre le père et la mère et qu'ils ont besoin de temps pour remplir leurs responsabilités à l'égard de l'enfant. Dans son cas, il « ne veut pas faire ça », il aime mieux faire autre chose de son temps que de s'occuper d'un enfant, parce que s'il avait

à le faire, il devrait être engagé dans sa vie quotidienne. Rappelons qu'il a été témoin de ce que les parents devaient faire au quotidien avec son expérience d'un an avec sa garderie en milieu familial avec son ex-conjointe.

Denis, lui, a une approche différente lorsqu'il est question de sa décision. La manière dont il me présente les conversations qu'il peut avoir avec des gens de son entourage sur la question relève plutôt de la confrontation. Il m'explique que lorsque leur couple doit répondre à la question « s'ils veulent des enfants », il répond « tout d'suite [et] la réponse c'est NON! Et je vais me revirer vers Mel [elle va aussi dire] non, moi aussi j'en veux pas... ». Notons qu'il rapporte qu'il est questionné ici en présence de sa conjointe et il n'a pas été mention dans l'entretien de moments où il avait à défendre son intention seul. Suite à ce passage, je l'ai questionné sur la réaction des gens lorsqu'il avait cette réponse, voici sa réponse :

« bin souvent ils essaient de me convaincre que j'en veux t'sais c'est comme : bin garde c'est pas parce que toi tu es rendu à quatre pis que tu adores ça que... c'est pour moi... j'ai même pas à me défendre... bin c'est sûr qu'à moment donné, mes bons amis, je vais souvent dire que c'est *selfish*... ça règle le problème... ils ne veulent pas s'embarquer dans ce sujet-là... mais je vais leur dire que c'est individuel, je veux mon temps libre... mais honnêtement c'est un faible argument... mais je sais que ça désactive tout le monde, fait que c'est mon argument préféré! ».

Denis démontre ici que les gens de son entourage sont désamorçés lorsqu'il utilise des arguments qu'il qualifie d' « égoïstes ». Bien qu'il ne s'agisse que d'un argument « faible », comme il le dit lui-même, c'est, d'après lui, celui qui fonctionne le mieux, probablement en raison de la forte résonance dans l'esprit des gens. On peut traduire l'égoïsme dont parle Denis est en fait l'importance de l'individu toujours en quête de « *justesse personnelle* » (Martuccelli, 2010 : 51) qui ne pourrait pas réaliser s'il était père.

Plus loin dans notre conversation, Denis et moi parlons des personnes qui sont les plus susceptibles de ne pas comprendre leur choix, ce sont d'après lui : les jeunes couples qui viennent d'avoir des enfants. Il croit qu' « ils ne peuvent pas concevoir que proche de quarante ans, ça ne m'est jamais venu par la tête... ils sont souvent outrés... ». Ce sont, dans son cas, les couples où les enfants sont rendus plus âgés qui comprennent son choix : « bin

t'sais Denis, si j'avais ton âge, pis je saurais tout ce que je sais, je ne sais pas si j'en aurais... », relate-t-il en me parlant de ses amis. Cette intervention soulève du même coup une conception de la parentalité comme quelque chose qui peut être regrettable pour les parents, d'après lui, alors que, à aucun moment dans l'entretien, il n'a fait mention d'une possibilité de regret face à sa propre décision de rester sans enfant.

Michel (49 ans), quant à lui, m'explique plutôt qu'il retrouve ses amis, maintenant qu'ils ont des enfants devenus adultes. « Tous leur enfants sont ado, y'en a une qui vient d'avoir un petit bébé, un [ami, dont] ses enfants viennent de partir de la maison, fait qu'on se retrouve avec des couples qui n'ont pu d'enfants ! Hey Michel on part en moto 2 jours, ouais pas de trouble! *houp* il arrive à la maison! Il s'en vient, s'il aurait [sic] un enfant de 2-3 ans à la maison il n'aurait pas cette liberté-là ! Ils ont la même liberté que nous, rendus au même âge, on a tous la même liberté, la même égalité ». La différence de mode de vie entre les parents et les non-parents est moins flagrante, d'après ce qu'il me dit, maintenant que les enfants ne sont plus à la maison.

Les deux plus jeunes participants semblent être plus conscients de la pression de l'injonction du faire famille. Les deux réagissent de manière différente lorsqu'ils ont à s'exprimer sur leur décision et à la défendre face à des gens qui ne comprennent pas. Alors que le plus âgé ne semble pas ressentir cette pression maintenant dans son cercle, sa décision ayant été prise plus tardivement. Il existe des différences dans les parcours des participants qui me donnent l'impression qu'elles jouent dans la manière dont ils articulent leur argumentaire lorsqu'ils sont confrontés aux questionnements de leur entourage. Dans le cas de Michel, comme sa décision s'est prise alors qu'il avait 40 ans et qu'aujourd'hui ses amis retrouvent une certaine « liberté », puisque leurs enfants sont rendus grands, il ne perçoit pas une grande différence entre eux et lui. Il n'a pas à être confronté dans sa décision et encore moins à la défendre devant les autres. Alors que Denis défend son point de manière plus prompte afin de clore la conversation. Jason, quant à lui, a su démontrer dans l'entretien qu'il a réfléchi à sa décision avant d'en parler, il explique aussi qu'il est mieux outillé qu'à l'âge de 24 ans pour argumenter son point de vue. Il me présente les moments où il doit en discuter avec son entourage en discutant de ses préoccupations et de

ce qu'il ne veut pas avoir à mettre de côté pour un enfant.

4.5. La vie au quotidien

Comme la vie de famille voudrait maintenant que les tâches domestiques soient partagées de manière plus équitable entre l'homme et la femme, j'ai questionné les participants sur leur quotidienneté avec leur conjointe. Les trois ont affirmé que c'était quelque chose d'assez équitable entre eux et leur conjointe. En revanche, dans les trois cas, les femmes ont la tâche de cuisiner ; ils se défendent tous en disant qu'ils sont quand même présents pour les aider dans les préparatifs comme la coupe de légumes et le ménage après le souper. Ils se justifient en disant qu'ils ne savent pas « bien cuisiner » ou qu'ils n'aiment pas faire à manger.

Denis explique que, dans son cas, sa conjointe a eu une éducation très sexiste et c'est seulement une continuité normale de l'éducation qu'elle a reçue et qu'ils « [ont] gardé le côté vieux jeu » du conjoint de sa mère. Il a hérité du « gazon et de sortir les vidanges » et ce partage des tâches s'est fait « naturellement ». Ce que je comprends de ce passage est que pour sa part, l'organisation des tâches à la maison est prise en charge par sa conjointe. Malgré le fait qu'il a connu autre chose avec sa mère monoparentale, il prenait alors part à des tâches ménagères, Denis change sa manière de fonctionner en raison de la socialisation que Mélanie a connue. À la blague Denis me dit que lorsque Mélanie « ça ne lui tente pas de faire à souper, [il commande] de la pizza », parce qu'il « hait faire de la bouffe ».

Alors que le plus jeune, Jason, explique que tout est séparé moitié-moitié et que ce que l'un n'aime pas faire, l'autre ça ne lui dérange pas. Comme il travaille professionnellement en hygiène et salubrité, il explique qu'il n'a pas envie de faire certaines tâches quand il arrive à la maison :

« C'est pas mal 50-50, on a chacun nos tâches, y'a des choses que l'un et l'autre aime pas et aime, pis on a été chanceux parce que ce que un aime pas, l'autre aime le faire. Comme moi j'adore faire la vaisselle, pis Van hait ça, moi j'aime pas vraiment le lavage et laver la toilette, je fais ça à tous les jours laver les toilettes, fait que je veux

rien savoir, elle aime ça, on est pas mal 50-50, tout ce qui est tapis, plancher, c'est moi, époussetage c'est Van, la vaisselle c'est moi, le lavage c'est elle, la toilette, mais des fois on se donne un coup de main, elle va m'aider avec la vaisselle et moi je vais l'aider avec le lavage. »

Le plus âgé, Michel, explique de son côté que sa mère lui a montré à s'occuper de lui avant qu'il quitte la maison familiale. C'est ce qui lui a permis de passer au travers de sa période de célibat et que maintenant il fait régulièrement des tâches qui étaient traditionnellement « féminines », comme « laver les planchers et laver son linge ». De plus, il me donne comme exemple, les moments où ils reçoivent des amis pour le souper, à la fin du repas : « je dis à ma blonde : tu as préparé le souper, tu restes assise, je m'occupe du reste, je vais débarrasser la table, je vais placer les assiettes, je vais mettre dans le lave-vaisselle et c'est réellement une belle complicité, tu as travaillé tantôt, laisse moi le restant, ça ne m'empêche pas d'interagir à tout moment, pis d'écouter la conversation ».

Comme je le présentais plus tôt, les hommes qui ont participé à ma recherche expliquent qu'ils ne veulent pas voir leurs habitudes changer et que c'est l'une des raisons qui les ont poussés à ne pas avoir d'enfant. On se souvient que Jason voulait avoir son temps pour faire autre chose que de s'occuper d'un enfant. Tous les trois ont insisté sur le fait qu'ils font régulièrement des voyages, principalement dans le sud pour se reposer.

Dans le cas de Denis, sa passion pour la plongée sous-marine, qu'il partage avec sa conjointe, s'est même manifestée pour la première fois lors d'un de ces voyages. C'est à leur retour qu'ils ont décidé de prendre la formation nécessaire pour pouvoir faire de la plongée dans leur région. Dans l'espace d'un an, Denis a fait sa formation et il est maintenant instructeur de plongée pour une école de sa région, il supervise de temps à autre des groupes de plongeurs débutants. Durant ses journées de congé, il fait souvent des excursions avec sa conjointe et des amis dans les lacs près de leur domicile, ce qui peut prendre près de 5 à 6 heures par plongée. Il espère pouvoir donner des cours plus régulièrement et s'investir encore plus dans sa passion. Il me dit : « j'économise, je me fais un fond de pension, plus j'approche de là, plus c'est possible de lâcher et d'avoir un petit salaire de pension qui me permet de payer le loyer, manger, le nécessaire, peut-être la

plongée pour l'extra [d'argent] ». Comme il est rémunéré lorsqu'il accompagne des groupes de débutants en plongée, ça pourrait lui permettre d'avoir un petit salaire de plus que sa pension. Comme il travaille dans les pâtes et papiers, il comprend bien que son métier n'est pas viable à long terme. Il travaille 38 heures par semaine à titre de contremaître dans une usine, comme je le mentionnais dans le chapitre 3. Il prévoit le déclin du domaine dans lequel il œuvre et il voudrait pouvoir poursuivre une deuxième carrière dans la plongée en me spécifiant que « ça serait définitivement la première job que j'aimerais faire [plutôt que celle] que je fais ».

Dans le cas de Michel, son temps est séparé entre son travail de 36 heures par semaine dans l'administration d'un concessionnaire automobile, en plus du retour à l'école. Une journée par semaine il suit sa formation de massothérapeute qu'il est sur le point de terminer. Afin de consacrer quatre soirs de semaine à recevoir des clients à la maison, il a aménagé son sous-sol pour y donner des soins de massothérapie. Il prévoit aussi suivre quelques cours de fin de semaine pour compléter sa formation en continu. Son parcours scolaire n'a pas été très long, il a fait le cours « professionnel long » suivant la 3^e année du secondaire, ce qui équivaut aujourd'hui à un diplôme d'études professionnel. Il a tout de même fait un retour à l'école dans l'optique de changer de profession et de s'investir totalement dans les soins et éventuellement ouvrir une clinique multidisciplinaire dans le mieux-être avec d'autres professionnels de la santé. Lorsqu'il se permet de prendre des vacances, lui et sa conjointe aiment beaucoup la moto et ils font des randonnées qui varient de quelques heures à quelques jours, avec des amis qui partagent leur passion. Il m'explique que c'est important pour eux de trouver du temps pour se retrouver : lorsqu'ils sentent qu'ils se « perdent », ils se paient des fins de semaine dans des spas ou encore ils vont se reposer dans le sud, ils tentent de faire au moins un voyage par année. Quand je l'ai questionné sur son quotidien avec sa conjointe, il m'a dit en commençant : « ça va vite, ça va vite, des fois je me dis, comment les gens qui ont des enfants font pour arriver, tu te réveilles le matin, tu les mets à la course, pis tu les envoies à l'école, pis go go go! ». Lorsqu'ils ont pris leur décision de ne pas avoir d'enfant, il était important pour eux de ne pas vivre dans le regret et de vivre à « 100 miles à l'heure ». Voici ce qu'il avait à dire sur le sujet :

« On est tout les deux des amateurs de moto, fait qu'on passe nos étés en moto. Avant de connaître Karine, j'avais déjà des motos, mais là on a une plus grosse, on fait plus de distance, on se gâte beaucoup, on essaye d'aller en voyage au moins une fois par année dans le sud. Fait qu'on s'est dit, on n'a pas d'enfants, mais on n'arrêtera pas de vivre pour ça, au moins si on n'a pas d'enfants on va profiter de la vie, pis on va en profiter en tabarouette ! Ok on a envie d'aller là, on y va, on a envie de faire ça, on y va ! On veut se payer de quoi, les finances nous le permettent tu, oui ok on le fait ! On s'arrête sur rien, rien rien rien, y'a des gens qui peut-être nous envient, pis là ils se disent ouin on a pas les moyens de ça, ouin, mais tu as un enfant. Compare-toi pas à nous là ! Nous on a pas 500\$ à payer à l'entrée des écoles, on a pas les souliers et ci et ça... On paye notre linge et c'est fini. On a envie d'avoir une auto neuve, les finances nous le permettent tu ? Oui, on s'paye une auto neuve ! Fait que dans ce sens-là, on va revirer ça d'bord, on va profiter de la vie On a envie d'aller au restaurant. Les finances sont correctes, on y va ! C'est comme ça qu'on le fait, mais le beau-frère nous appelle : voulez-vous garder Laurianne, oui amène la ici on la garde, si on a de quoi à faire on dit non, ça, c'est d'emblée on se l'est dit ... On garde, mais si on a de quoi de prévu, on n'annule pas ce qu'on a de prévu, faut que tu t'organises autrement ».

Ils sont prêts à dépanner la famille lorsqu'ils ont besoin d'un coup de main, mais sans briser les plans qu'ils ont. Leur temps est pris par l'école, le travail et la vie à deux, ce sont leurs priorités dans leur quotidien. De plus, il ajoute qu'ils se font souvent des « cadeaux de couple », les samedis soirs, il n'est pas rare pour eux de passer une soirée seuls pour profiter du temps à deux.

Pour ce qui est de Jason, il est un passionné de sports d'équipe. Il a longtemps joué au baseball et au hockey. Comme il le répète à plusieurs reprises dans l'entrevue, ses amis sont très importants pour lui, au moins une fois aux deux semaines ils font des barbecues en groupe. En ce qui concerne le temps passé avec sa conjointe, ils se permettent d'aller au restaurant une à deux fois par semaine, parce que c'est un moment de plaisir pour eux. Il se qualifie de gourmand et ils aiment essayer des « bons restos » pour se « gâter ». Ils n'hésitent pas à quitter leur quotidien et partir pour une fin de semaine dans les grandes villes avec des amis ou juste à deux. Au moment de l'entrevue, des fins de semaine à Montréal et à Toronto étaient déjà prévues dans l'agenda pour les prochains mois. Ils se permettent aussi un voyage au moins une fois par année, le prochain voyage qu'ils prévoient faire en sera un de couple, tous les deux dans le sud. Le dernier qu'ils ont fait c'était pour leur mariage qui s'est déroulé avec des amis proches et très peu de membres de

leur famille. Professionnellement, Jason aspire à être gestionnaire au centre hospitalier où il travaille sur appel pour le moment. Il m'explique que :

« Je suis rendu que je ne veux pu faire du ménage, t'sais on s'entend, c'est pas quelque chose que j'aime ! J'aime mes collègues, j'aime le fait que c'est dans un hôpital, pis que je peux jaser avec le monde, ça, je trouve ça vraiment le fun, mais on s'entend que nettoyer une toilette c'est pas ce qui te valorise le plus au monde ! Tandis que gestionnaire tu es au top de la chaîne, t'es là pour aider et améliorer le service, je sais que j'ai des bonnes idées, pis que je pourrais améliorer les choses. »

Il m'explique que malgré le fait qu'il n'a pas de scolarité en gestion, il répond aux nouveaux critères d'admissibilité pour le poste. « Ils [les directeurs] ont réalisé que les personnes qui n'avaient pas l'expérience du milieu étaient productives et performants, parce qu'ils étaient bons pour gérer les chiffres, mais tout ce qui est côté technique, ils ne pouvaient pas évaluer le travail, pouvaient pas évaluer les produits, ils ont changé depuis un an pour prendre du monde qui ont de l'expérience, qui sont jeunes, ils veulent des gens en bas de 40 ans, pas de BAC, avec de l'expérience ». De plus, il a commencé à enseigner pour un cours en hygiène et salubrité et il m'explique que c'est une expérience qu'il aimerait recommencer parce qu'il a vraiment aimé partager ses connaissances. Il a aussi pu aider les gens de l'entretien des centres jeunesse de la région et il a aimé le fait qui « apportait quelque chose à l'employé, mais aussi aux jeunes qui sont là ».

Dans les trois cas, il est question de leur passion pour les voyages. Dans le cas de Jason et Michel, il est plus explicite dans les entretiens que c'est pour se reposer et se retrouver en couple ou avec des amis. Il est sans doute possible de faire un parallèle avec leur vie qui semble insatisfaite sur le plan professionnel. Les trois aspirent à changer de travail dans les prochaines années afin de travailler dans ce qui les passionnent (pour Denis et Michel) et à faire la différence dans la vie de ses collègues et clients (Jason). Dans les entretiens avec eux, ils ne semblent pas mettre le travail au centre de leur vie ou encore se définir par le travail. Les moments où ils disent profiter de la vie ou encore de se gâter sont entourés d'amis ou du temps d'escapade avec leur amoureuse.

Dans le quotidien, ils n'ont pas d'engagement sur le plan para-professionnel (syndicat, comité social ou autre) et semblent tracer une distinction entre leurs collègues et leurs

amis. Dans les trois cas, l'exutoire du quotidien est le temps passé devant la télé, avec ou sans leur conjointe. Dans le cas de Denis, lui et sa conjointe écoutent des séries télé ensemble. Michel, quant à lui, se permet maintenant de « rien faire » et de prendre un temps d'arrêt alors qu'il y a quelques années il se disait : « je voyais mon père me traiter de lâche! », lorsqu'il s'assoyait à « rien faire ». Jason et Vanessa écoutent des films à la maison « presque à tous les soirs », parce qu'au cinéma « y'a du monde, y'a des jeunes, y'a du bruit, pis c'est plus intolérable » dit-il avec humour. Il me confie par la suite, qu'il doit passer un moment de sa journée seul « pour rester sain », ça lui permet « d'avoir la tête vide, il faut que je sois devant une télé, que j'écoute quelque chose d'insignifiant, les lumières tamisées pour reparti à 0 ». Il croit que c'est parce qu'il n'a jamais eu de chambre à lui, du temps qu'il était chez sa mère et qu'une fois qu'il a quitté le foyer familial il devait partager sa chambre avec les conjointes qu'il a eues. De plus, il ajoute que comme il « *care* » beaucoup pour les gens autour de lui ce temps, la fin de journée lui permet de se « retrouver juste [lui] ». Il s'agit d'un moment qui lui permet une rétrospective de sa journée : « je fais beaucoup d'introspection sur moi-même, pour savoir pourquoi j'ai fait telle chose et je veux trouver une raison pour toute. Je veux savoir si j'agis comme il faut, pis mettons que j'ai posé un geste pis je doute, je veux savoir les raisons pour lesquelles je l'ai fait. Je reviens sur ma journée pas mal tout le temps ».

4.6. Épreuve conjugale

Comme il était important pour moi de mettre en lien les expériences de mes participants dans le contexte de la conjugalité, je me suis inspirée des travaux de Martuccelli sur les épreuves, comme je l'expliquais dans les chapitre 2 et 3. Rappelons tout de même que la manière dont les individus s'acquittent de l'épreuve conjugale au sein même de l'épreuve familiale et plus spécifiquement du couple l'amène à faire des choix et de décider de son sort. Les hommes que j'ai rencontrés m'ont parlé de leurs relations amoureuses précédentes comme étant des moments qui ont permis une remise en question de leur manière d'être en couple et ils ne veulent pas « refaire les mêmes erreurs ».

Comme nous l'avons vu un peu plus tôt dans ce chapitre, Denis ne voulait pas reproduire ce

qui avait mené à la rupture de sa relation précédente : « Ouais avec Mélanie, ça a été clair depuis le début, je ne voulais pas faire les mêmes erreurs, c'était clair que c'était une relation sans enfant ». Il voulait éviter une situation similaire et mettre Mélanie au courant qu'il n'avait aucune possibilité qu'il changerait d'avis en cours de route. C'est dès les premiers moments qu'elle a choisi de rester avec lui et par le fait même de choisir de ne pas avoir d'enfant.

Prenons maintenant l'exemple de Jason, qui avoue ne pas toujours avoir été fidèle avec ses conjointes précédentes, mais qu'il s'agit d'expériences qui ont fait changer sa manière d'être en couple aujourd'hui. Dans le passage qui suit, il me parle de la réflexion qu'il a eue lorsqu'il a rencontré Vanessa et qu'il s'est dit qu'il ne pouvait pas passer à côté d'une relation avec elle :

« c'est après que j'ai rencontré Van, j'ai vu quelle sorte de fille que c'était, que je me suis dis ok, c'est pas le temps de niaiser, c'est pas le temps de faire le cave, parce que dans le fond, celle qui était vraiment gentille je l'avais trompé avec l'autre... mais t'sais je ne le regrette pas aujourd'hui, parce que ça m'a permis de comprendre de ne plus faire ça à une fille qui ne le mérite pas, mais en même temps si j'avais pas fait ça, peut-être que je serais encore comme ça aujourd'hui... c'est pour ça que j'ai de la misère a regretter quelque chose qui fait de moi une meilleure personne ! Ça a construit le gars que je suis en relation aujourd'hui, que je ne veux pas tromper ma blonde, pas juste parce que je ne veux pas, pis que c'est pas correct, mais aussi parce que ailleurs c'est pas nécessairement mieux, pis c'est ça, j'ai vu le pire, j'ai vraiment vu le pire d'une relation que je pourrais avoir, je ne pourrais jamais ravoir une fille de même. Il a fallu que je vive pour le comprendre, pour savoir qu'aujourd'hui dans une relation que je peux m'invertir a 100%, sans penser à coté, et ailleurs, comme je le faisais dans ce temps-là. Je suis juste content de l'avoir fait, c'est niaiseux, mais je suis content d'avoir trompé une fille pour savoir que j'en tromperai pas d'autres. »

Jason fait preuve d'une réflexivité sur la manière dont il agit aujourd'hui lorsqu'il est en relation. Il revient sur un moment de sa vie où il a été infidèle et utilise cette expérience pour se justifier la personne qu'il est aujourd'hui. Il reconnaît ses fautes et a appris de celles-ci. Ça modélise le conjoint qu'il est aujourd'hui avec Vanessa et refuse de faire les « mêmes erreurs ».

Michel, quant à lui, m'explique comment il entretient sa relation avec Karine pour ne pas « se perdre » : « Dans un couple, l'amour c'est comme un jardin, fait que mets y de l'eau

parce que sinon tu vas le perdre vite, pis je l'ai appris de mon autre couple d'avant, pis là, aujourd'hui on essaye de le mettre réellement en pratique, pis à un moment donné, ça nous prend des moments de bonheur ». Ce qu'il entend par moments de bonheur, c'est des temps d'arrêt pour « se gâter » et d'équilibrer leur vie entre les moments plus difficiles et des moments pour penser à eux. D'après ce qu'il m'a dit, ce qu'il n'a pas toujours fait dans sa relation précédente. Il en fait mention aussi lorsqu'il me parle de ses débuts avec sa conjointe actuelle : « pis on a appris à se connaître de même, pis je pense que les blessures du passé avaient fait leur œuvre assez pour qu'on prenne notre temps ».

4.6.1. Obligations morales et fidélité éthique

Rappelons rapidement que les épreuves types que propose Martuccelli (2006), dans le cas qui nous intéresse, l'épreuve familiale dans laquelle s'inscrit l'épreuve de la conjugalité, sont traversées par des tensions propres à chacune. L'épreuve de la famille est traversée par la fidélité éthique et l'obligation morale. Le couple s'inscrit à la fois dans cette dynamique au sein même des familles respectives des partenaires (parents, beaux-parents, etc.), tout en s'inscrivant dans une dynamique propre au couple. Dans le couple il s'agit d'une manière différente que l'engagement des parents aux enfants dans ce qui concerne l'obligation à l'autre. « L'obligation dans le couple suppose la sollicitude de l'autre, mais exige aussi, sinon encore plus, sa disponibilité. Notamment en termes de temps d'attention » (Martuccelli 2006 : 194).

Dans son cas, Michel explique que Karine et lui se donnent du temps ensemble. Comme je le disais plus tôt, dans la section sur le temps, il investit beaucoup de temps dans la nouvelle profession qu'il apprend. « C'est pas rare des samedis soirs qu'on se fait une fondue à deux, pis appelle pas, on ne répondra pas, c'est important, pis ça j'appelle ça, quand je rencontrais ma psychologue, on appelait ça des cadeaux de couple ! ». Ce temps d'arrêt est important pour eux et, par son expression « cadeaux de couple », on comprend qu'il s'agit de quelque chose de précieux dans leur vie occupée.

Jason, quant à lui, a dû faire une place différente à ses amis lorsque Vanessa est venue le rejoindre dans la région. Avant qu'elle vive avec lui, il passait beaucoup de temps avec ses amis et investissait du temps dans le hockey qu'il pratiquait plusieurs soirs par semaine. Lorsque Vanessa est arrivée en Outaouais pour venir faire un stage en technique vétérinaire, puis s'y est installée, Jason avait beaucoup moins de temps à consacrer à ses amitiés.

« Mais t'sais je les vois quand même 1 fois semaine, sauf que avant c'était 2, 3, 4 fois, y'avait pas d'engagement ici, j'avais rien d'autre à faire que de travailler et de voir mes *chums*. Ça *slacker* un peu, ce qui est tout à fait normal selon moi, mais je les vois encore à toutes les semaines quand même, ça j'aurais pas pu couper complètement. Pour la plupart, ils sont en couple, pis y'attendent des enfants, ils comprennent plus maintenant en vieillissant qu'à ce moment-là ».

Comme les sports d'équipe sont importants pour lui, il se permet de jouer, beaucoup moins qu'avant, au hockey avec ses amis : « c'est vraiment important pour moi, ça fait longtemps que je joue avec mes amis, j'avais mis ça de côté à un certain moment, parce que c'était la semaine vraiment tard le soir, c'était toujours vers 10h ou 11h des fois, c'est aussi dur d'avoir une vie de couple aussi, vu que je travaille sur appel que je fais de jour ou de soir, des fois je pouvais me trouver que je ne voyais pas Van pendant 4-5 jours, fait que j'ai mis ça de côté parce que c'était trop intensif. Là c'est recommencé, ça fait un an. [...] Ce n'est pas trop d'engagement et d'investissement de temps, c'est pas trop loin non plus j'y vas en fonction de ça ». Il ne semblait pas avoir cette préoccupation de mieux séparer son temps dans les relations précédentes et le temps qu'il passait avec ses *chums* de gars.

Il est vrai que Jason a beaucoup de reconnaissance pour la décision de Vanessa d'avoir déménagé dans la région avec lui. Comme elle n'est pas originaire de l'Outaouais, il m'explique qu'il doit « au moins une fois par mois » aller avec elle voir sa sœur. Malgré le fait qu'elles vivent à 4 heures de route l'une de l'autre, Jason conduit régulièrement sa conjointe pour qu'elle passe du temps avec les personnes significatives pour elle. Il comprend qu'il est choyé d'avoir des amis sur qui il peut compter près de lui et il est reconnaissant que Vanessa ait décidé d'aller loin des siens pour vivre avec lui. C'est pourquoi, dit-il, il ne « chialera jamais » si elle veut aller voir sa famille et « même si ça ne [lui] tente pas, [il dira] ok je vais y aller ! ». Jason explique dans ses mots cette fidélité qui

s'actualise dans le maintien des éléments qu'il juge importants, comme ses relations amicales et les sports d'équipe qu'il pratique. Mais de l'autre côté, il est conscient de ce que Vanessa a mis de côté pour venir s'installer avec lui, en plus de lui faire une place dans son quotidien pour avoir du temps seule avec elle. Il a modifié ses engagements sportifs pour avoir du temps pour sa conjointe. Il reconnaît aussi l'importance de la famille pour Vanessa et l'accompagnera toujours pour qu'elle visite sa sœur, il se fait une obligation de faire cet effort pour elle. Mais elle de son côté est impliquée dans une dynamique d'obligations morales dans sa famille d'origine plus importante que celle qui prévaut dans la famille d'origine de Jason.

Depuis le début de leur relation, Jason et Vanessa ont connu des défis importants, chacun d'eux ayant perdu leur père dans les dernières années. Jason m'explique comment ils ont été là l'un pour l'autre pour relever ensemble ces défis. « On est là l'un pour l'autre ! Dans les bons comme dans les mauvais côtés, je sais pas, on est là un pour l'autre, quand le père à Van est décédé, j'ai vraiment été là pour elle, pis quand mon père est décédé, elle était vraiment là pour moi comme, t'sais, j'étais pas sûr parce qu'elle n'est pas à l'aise dans ces moments-là, elle aime pas nécessairement la mortalité, les funérailles, c'est quelque chose qu'elle aime pas, pis elle est venue avec moi à 100%, elle s'est investie, elle m'a laissé parler, elle m'a écouté, des fois je ne voulais pas parler, elle était juste... T'sais elle a vraiment bien fait ». Comme elle a perdu son père quelque temps avant le décès du père de Jason, je comprends de cette phrase qu'il a apprécié qu'elle soit présente pour lui. Dans le contexte où elle a dû elle-même revivre des émotions reliées au décès de son propre père.

4.6.2. Communication et érotisme

Martuccelli explique que non seulement les couples sont soumis à la tension de l'épreuve familiale, mais qu'il est aussi soumis à une tension qui lui est propre entre la communication à l'érotisme. Les hommes que j'ai rencontrés se rapprochent des gens rencontrés par Martuccelli (2006 : 191) : « Les individus [rencontrés] évoquent une

sexualité plus ou moins active, avant la mise en couple. Le point est loin d'être anecdotique. Pour bien des personnes interrogées, la sexualité semble être principalement associée à une phase de vie : la jeunesse ; une période d'exploration (voire, on sous-entend souvent, de « liberté ») qui s'achève avec la constitution d'un couple "sérieux" ». Les participants de ma recherche ne font pas exception à cette définition de la sexualité. Denis m'explique avoir « expérimenté à masse » avant de rencontrer Mélanie. Alors que Jason de son côté me parle de sa courte période de célibat où il espérait vivre une vie de Don Juan comme ses amis. Il n'en reste pas moins qu'il est en couple quasiment sans trêve depuis l'âge de 16 ans.

« J'ai été en couple une fille par-dessus l'autre, s'pas que je ne voulais pas être tout seul, mais j'tais juste pas tout seul, pis à 25 ans j'ai fait ok, faudrait que j'en profite pour être célibataire un peu... pis c'est ça je ne voulais pas me réengager », me dit Jason.

Tu en as « profité » pendant 3 mois?

Oui, bin, ouinnn, le pire c'est pendant 3 mois, pis profiter c'est un grand mot, j'ai pas eu une panoplie de demoiselles dans mon lit, je peux les compter sur une main, je ne suis pas ce genre de gars là non plus! [...] Mes amis, c'est le genre de gars célibataires qui pognaient beaucoup, pis je me disais : j'aimerais ça avoir leur vie, pis finalement je l'ai essayé, pis j'ai fait non, c'est pas pour moi, je suis plus un gars qui aime donner de l'affection, qui aime en recevoir. T'sais des *one night* ou des filles que tu vois juste de même, t'sais, si tu veux pas t'attacher tu ne peux pas donner d'affection trop trop, je ne trouvais pas ça correct envers eux autres ».

Ça semblait être un mode de vie qu'il idéalisait au moment où il était en relation. Le terme « profiter » ici renvoie certainement à une notion de liberté, de ne pas se limiter dans une relation exclusive comme il l'a toujours été depuis qu'il a 16 ans.

J'ai questionné les participants ainsi : « En sociologie, certains avancent que les femmes vont privilégier la communication alors que les hommes privilègient l'érotisme, qu'en penses-tu ? » Voici la réponse de Jason : « la communication est vraiment importante, pas juste l'érotisme, surtout après 7 ans, 8 ans c'est sûr que c'est pas comme les 3 premiers mois, je vais y aller plus avec la communication, t'sais, selon moi c'est normal pour tous les couples, si je fais le tour de mon entourage, c'est pas mal global ce mouvement-là! ».

Je rappelle que Berger et Kellner soutiennent que la communication est au cœur des

relations conjugales. La conversation conjugale permet aux protagonistes de parvenir à une vision commune du monde. Dans sa recherche, Martuccelli explique que ce sont principalement les femmes qui misent sur la communication, alors que les hommes seraient plutôt silencieux. Les trois hommes que j'ai rencontrés ne semblaient pas être dans cette dynamique conflictuelle de la communication. En effet, ils m'ont tous dit que la communication était au cœur de ce qui faisait d'eux un couple qui fonctionne bien.

Denis croit que la communication est la clé du succès de sa relation avec Mélanie. Il m'explique que dans leur cas, ils n'ont pas à crever l'abcès puisqu'ils ne laissent « même pas la place à l'abcès de s'installer ». Il ajoute un peu plus tard dans l'entretien : « Même qu'au contraire on s'est toujours dit que le mensonge ça détruit un couple, donc la pire affaire qu'on pourrait faire c'est se mentir ou se cacher de quoi ! Si j'ai de quoi dans la tête qui me fatigue, on s'explique sur le sujet... la même affaire si y'a quelque chose qui la *bogue* ». Il donne un exemple de conversation qu'il aurait avec elle, lorsqu'ils s'expliquent à propos de quelque chose qui « la bogue » :

- Hey Denis quand t'as fait ça je n'ai pas aimé ça...
- Han pourquoi? moi je l'ai vu de même bébé quand j'ai fait ça ...
- ah bin t'sais moi je pensais que tu avais fait ça de même...
- Ah bin non...bin je m'excuse, j'ai pas vu ta manière de voir ça...ouais je vais faire attention...»

Michel, quant à lui, se qualifie de « petit moulin à paroles » et que c'est plutôt son silence qui est signe d'un problème : « quand elle voit que je ne parle pu, elle le sait qui a quelque chose qui n'a pas fait mon affaire ». Étant, comme il le dit, Karine et lui, « deux livres ouverts », ils parlent beaucoup des éléments qui les ont marqués et qui ne font pas leur affaire. Il m'avoue qu'il peut se passer quelque temps avant qu'il « admette ses torts », mais que la communication est d'après lui, une « grosse clé » dans sa relation. Il semble faire une grande place à l'écoute dans son couple : « on reste réellement à l'écoute l'un l'autre, ça c'est réellement important, très très très important ». Lorsque je l'ai questionné sur la place de l'érotisme et de la communication dans son couple il me confirme que pour lui il « aime l'érotisme, mais [il] aime d'autant plus la communication ».

D'après Jason, il croit aussi que c'est une force dans son couple, cette capacité de communiquer.

« Ma relation est forte, je te dirais, à cause de ... je sais pas, le lien qu'on a, on vraiment un bon lien, on est vraiment *chumey chumey*, c'est pas juste une blonde, c'est une de mes amis aussi, t'sais on rit beaucoup ensemble, beaucoup beaucoup ensemble à tous les jours. On va rire, on fait des niaiseries, je pense que ça ça nous retient beaucoup. Pis le fait qu'on a une *vision semblable de la vie en général*, on voit les affaires pas nécessairement pareilles, mais notre vision globale est pas mal dans le même sens, c'est sûr qu'y'a des choses qu'on est différents, qu'on a pas la même opinion, pis je trouve ça correct, parce que deux personnes qui diraient pareil tout le temps, ça serait vraiment *gossant* ! Je ne pourrais pas, si non à part ça... *La communication*, on communique quand même bien, on parle, quand c'est le temps de parler on s'parle ».

Tout en ajoutant que ce n'est pas nécessairement sa conjointe qui le pousse à parler, mais que c'est plutôt le contraire, parce que c'est comme « [s'ils sont] deux gars à la maison » sur le plan de la communication.

4.7. La conversation conjugale

Dans le passage que je viens de présenter, Jason nous explique que sa relation avec Vanessa fonctionne bien, parce qu'ils ont « une vision commune de la vie en général ». En ajoutant que c'est pas nécessairement pareil, mais que leurs visions globales de la vie vont « dans le même sens », sans donner d'exemples précis. Plus tard dans l'entretien, lorsqu'il m'explique son quotidien avec Vanessa, je parviens à comprendre un peu mieux ce qu'il entend par vision globale. Dans leur cas, Jason ne me mentionne pas qu'il y a eu des moments de frictions dans l'élaboration de la vie à deux, dans l'organisation du temps passé ensemble et du temps qu'il aime passer seul à la fin d'une journée. D'après ce qu'il me dit, je comprends qu'il voit leur relation comme s'ils se complétaient presque naturellement.

Comme la conversation conjugale est une phase de socialisation secondaire importante, on doit comprendre qu'il y a une période d'adaptation et de négociation pour les protagonistes qui ne sont pas issus des mêmes « zones de conversation ». Comme ils n'ont pas de passé

commun, ils doivent réinterpréter ce qu'ils connaissent afin de le faire arrimer à la nouvelle réalité conjugale. Dans le cas de Jason, il n'avait pas l'intention de se marier avant de rencontrer Vanessa. Il est revenu sur sa décision en fonction de sa relation avec elle. Il explique avoir fait une rétrospective de ses relations précédentes pour conclure que c'est son attitude avec les femmes qui ont fait que les relations n'ont pas duré. En effet, il croit que lorsqu'il tient quelque chose pour acquis, il ne donnera pas autant d'attention et ne se forcera pas pour faire plaisir à l'autre. Dans son cas, il avait l'impression que le mariage viendrait renforcer le sentiment de longévité du couple et par le fait même il aurait l'impression de prendre sa conjointe pour acquise. C'est lorsqu'elle lui a dit que c'était important pour elle, qu'ils en ont parlé et il est revenu sur cette décision qu'il avait prise avant même de la rencontrer. C'était quelque chose qui était important pour elle, mais dans laquelle il a trouvé quelque chose qui lui convient aussi. Il rationalise sa décision entre autres par le fait que « c'est plus facile pour les papiers et tout lors d'un décès ». Il ajoute même pour confirmer que c'était une bonne décision pour eux, que le mariage a amené leur relation à un autre niveau, que son amoureuse est plus confiante et que pour lui il ressent un sentiment d'accomplissement qui le convainc qu'il est capable de construire quelque chose à long terme. Toujours sans oublier qu'il pourrait perdre cette relation et qu'il doit entretenir des bonnes conduites avec sa conjointe.

Aujourd'hui, les relations amoureuses se succèdent et se rompent, ce qui donne un caractère éphémère aux relations conjugales. La conception de la conjugalité temporaire n'est pas étrangère aux autres participants. Le plus âgé, Michel, explique qu'à l'ère des médias sociaux, c'est facile d'être intéressé à quelqu'un d'autre et que la relation amoureuse doit être alimentée par les partenaires pour qu'elle reste viable. Jason, quant à lui, considère toujours qu'il existe une possibilité que la relation avec Vanessa se termine, mais qu'il s'efforce et « fait tout pour ne pas que ça arrive » en continuant d'« entretenir sa relation ».

Michel exprime tout au long de l'entretien des moments où la conversation conjugale a été importante pour lui et pour sa conjointe. Il était important pour ces partenaires d'avoir l'accord de l'autre avant de poursuivre les démarches pour actualiser leurs rêves professionnels. Par exemple, lorsqu'il a été question que Karine investisse dans la

restaurant dont elle est maintenant copropriétaire, elle en a discuté avec Michel pour connaître son opinion sur son projet :

« Quand elle est venue pour investir dans le restaurant dans lequel elle travaille, elle a dit qu'est-ce qu'on fait ? J'ai dit : 1. moi je ne suis pas mêlé dans ça la restauration, je ne connais rien là-dedans, c'est pas mon bail, mais j'ai dit, avec le boss que tu as en ce moment, avec qui tu vas être associée, moi je vois une très bonne personne, je lui ai dit let's go fonce ! Vas-y 100 miles à l'heure ! Embarque dans ton rêve et vis-le ! Elle a dit t'es sûr ? J'ai dit oui oui, j'ai dit garde vas-y ça va fonctionner, pis ça fonctionne, c'était un restaurant qui était déjà en santé aussi, y'a comme pas de risques, oui y'a un risque monétaire, on a emprunté et y'a des sous qui sont partis pour ça, mais en disant à cause de ça c'est pas le bon mot, mais je lui ai dit vas-y ça va fonctionner, profite en... Nous... On revient aux enfants, on a pas mis personne dans l'intempérie, on a pas pensé à personne qui va être en arrière de nous, est-ce qui va en souffrir, on vas-tu être capable, non on en a pas d'enfant, on a rien, tu as envie de vivre ce rêve la, vas-y! »

On comprend que c'était important pour elle d'avoir l'appui de son conjoint dans un projet aussi important que celui d'investir dans un restaurant, malgré le fait qu'il ne connaît pas grand-chose à la restauration. Bien que cette décision ait un impact dans la réalité des deux partenaires, elle est proposée à l'autre afin de négocier si ça peut faire partie du monde commun des conjoints. De plus, les risques financiers qu'ils prennent sont appuyés par le fait qu'il n'y a pas de tierce personne impliquée dans la décision. Le fait d'être seulement deux leur permet, dans ce cas-ci, d'avoir une certaine liberté dans les risques qu'ils prennent pour changer leur situation professionnelle. Au même titre que lorsque Michel a décidé d'aller en massothérapie, il en a discuté avec Karine avant de poursuivre dans sa lancée, lorsqu'il a connu un moment de doute dans sa démarche. Il m'explique que :

« J'ai retourné à l'école il y a trois ans j'ai commencé un cours en massothérapie que je vais finir en février de cette année, au début *houuu* attends un peu, elle a dit non tu as envie de le faire ? Vas-y ! Vis-le au maximum tant que tu es capable de le faire ! Elle dit si tu ne travailles jamais là-dedans, qu'est-ce que ça t'aura amené ? Qu'est-ce que ça t'aura permis de comprendre ? Ça va être correct, tu feras autre chose... c'est pas plus grave que ça ! C'est jamais perdu »

C'était important pour lui de savoir que sa conjointe l'appuie dans sa démarche et qu'ils puissent, ensemble, passer au travers des difficultés de son retour à l'école. Il a rediscuté de cette décision pour s'assurer que ça pouvait encore faire partie du plan de vie du couple. De plus, au courant de la démarche, il a jugé important de parler de la proximité qu'il a avec

des clients et des clientes qu'il rencontre :

« là on a pris un souper, on a discuté, j'ai dit, tu le sais, tu le sais que des soirs, tu vas être en haut et moi en bas pis que ça se peut que je doive masser des pectoraux, pis la dame elle a une bonne poitrine, je ne lui verrai pas les seins parce qu'ils sont couverts, mais on est réellement à proximité, pis ça se peut qu'elle ait un nerf sciatique de *jammer*, pis que je sois dans ses fessiers, ou le piriforme qui est *jammé*, pis que je sois juste à côté de son vagin... je te le dis là, c'est comme ça, fait que là, elle m'a dit je ne suis pas inquiète, je ne suis pas inquiète, embarque la dedans si c'est un trip que tu as envie de faire. J'ai dit c'est pas un trip, c'est quelque chose que je ne pensais pas découvrir à cet âge-là et que j'adore. Elle a dit, vas-y, j'ai aucun problème avec ça, j'ai aucun, mais aucun problème avec ça ! Tu vois tu, elle le sait qu'est-ce qui va arriver en bas, les pectoraux, les fesses, au même titre que moi je le sais qu'elle est à son restaurant où il y a des milliers d'hommes qui passent par jour, pis je me dis je l'ai connue comme ça moi en allant à son restaurant... ».

C'était important de rediscuter de cette décision, puisqu'il voulait mettre les choses au clair avec sa conjointe avant pour ne pas qu'« elle le [sache] qu'est-ce qui vas arriver en bas (dans son studio de massothérapie) ». Il sentait que pouvait s'installer un malaise entre Karine et lui en raison des types de massages qu'il peut donner à ses clients et clientes. Peut-être même n'avait-il pas prévu que cette proximité pouvait avoir un impact dans sa relation lorsqu'il s'est engagé dans ce cours. Il explique aussi que c'est cette discussion sans gêne qui est importante dans le couple, qu'il n'a pas peur de se faire « brasser » par elle, comme il n'a pas peur de la « brasser » pour éviter qu'ils ne tombent dans « leurs vieux *patterns* ». Il m'explique que durant un moment plus intense de son retour à l'école, ils « ont manqué se perdre » et il ajoute qu'« elle m'a dit attention, Michel ! Elle m'a brassé » et il ajoute qu'il ne s'empêche pas de lui faire des remarques aussi quand c'est elle qui vit des moments plus intenses avec le restaurant. Il lui a « fait remarquer [que] là [elle] es[t] dans le même *pattern* qu'[il] étai[t] » en précisant que « c'est ça la solidité d'un couple, j'ai pas eu peur de lui dire ». Ce que je comprends de ce passage, c'est que, dans leur relation, Denis et Karine se permettent de parler de tout, même s'il s'agit de sujets plus délicats, afin d'améliorer leur couple.

Avec les entretiens que j'ai réalisés, il a peu été question explicitement de la notion de conversation conjugale telle que Berger et Kellner proposent. En effet, les seuls qui ont dû discuter de leurs intentions familiales sont Michel et Karine après s'être installés ensemble.

Il n'a tout de même pas eu de négociation entre les partenaires d'après ce que Michel me rapporte. Dans le cas de Jason et Vanessa, lorsqu'ils ont discuté de leurs intentions familiales c'était plutôt pour confirmer leur décision prise précédemment. Dans le couple de Denis et Mélanie, comme nous l'avons vu plus tôt, lui ne laissait pas de place à une décision autre que la sienne. Bien entendu, la décision de chacun des couples s'est décidée ou renforcée lors de la rencontre de leur partenaire. Dans le cas de Mélanie, elle a décidé de ne pas avoir d'enfant pour avoir une relation amoureuse avec Denis. Michel et Karine ont décidé ensemble qu'ils étaient trop vieux pour fonder une famille. Jason et Vanessa ont confirmé leur décision en fonction de la relation qui s'amorçait. Il n'y a pas eu de négociation ni de conversation prise sur la décision de rester sans enfant au sens où Berger et Kellner le présente. Bien qu'au quotidien, dans le cas de Jason et Vanessa, ils confirment leur réalité de couple sans enfant, de manières anecdotiques, ils confirment leur choix, alors que dans les autres entretiens ce renforcement était moins évident à cerner dans les autres couples.

Dans ce chapitre, il a été question des entretiens que j'ai réalisés avec trois hommes volontairement sans enfant. Leur prise de décision est différente ainsi que la manière dont ils argumentent leur décision dans leur entourage. Dans le cas de Michel, le plus âgé, cette prise de décision ne semble pas avoir été l'objet de confrontation, d'autant qu'en raison de son âge plus avancé, ses amis retrouvent une liberté, qu'il a toujours eue, parce que leurs enfants deviennent maintenant autonomes. L'émotivité avec laquelle il parlait de sa prise de décision m'a laissé l'impression qu'il la vit toujours avec un certain malaise. Ce qui n'apparaît pas chez les autres participants. Denis fait preuve d'une réflexion moins étoffée dans sa prise de décision comme telle, il ne peut pas parler d'un avant et d'un après. Il est plutôt dans la confrontation lorsqu'il a à discuter de sa décision avec des gens de son entourage. Ses arguments sont centrés sur sa personne et désarment ses interlocuteurs avec l'égoïsme comme motivation première. Probablement est-il conscient qu'il s'agit d'un reproche généralement fait aux personnes volontairement sans enfant et préfère-t-il le dire d'emblée. Je crois aussi que, plus profondément, il est conscient de l'importance de l'individu dans la société contemporaine et comprend que c'est un argument que les autres peuvent comprendre, puisque, pour rester le plus juste avec ce qu'il aspire, il ne peut être

père. Jason, de son côté fait preuve d'une réflexivité tant sur le plan personnel que conjugale. Ses expériences lui permettent d'expliquer son cheminement dans sa prise de décision d'être sans enfant, mais aussi d'expliquer pourquoi il est le conjoint qu'il est aujourd'hui avec Vanessa. Au final, on peut comprendre dans ce chapitre que bien que les trois soient dans des relations où ils ont choisi volontairement d'être sans enfant, les défis qu'ils relèvent au quotidien ne sont pas les mêmes et les expériences qui les ont menées à cette décision sont toutes aussi différentes.

Chapitre V : Les hommes *childfree*

L'une de mes motivations pour réaliser ce projet est de laisser une place à la voix des hommes qui ont fait le choix d'être sans enfant. Comme je l'ai présenté dans le troisième chapitre, le recrutement de participants ne s'est pas fait sans effort et les résultats n'ont pas été ce que j'avais souhaité au départ. Ce cinquième et dernier chapitre sera une réflexion sur la place des hommes dans le contexte général des intentions familiales. Alors que dans la littérature sur le sujet ils sont rarement consultés sur leur intention familiale, il m'apparaît y avoir une discordance entre la réalité et ce qui est publié sur le sujet. Dans ce chapitre je présenterai comment certains hommes militent publiquement pour être père et ensuite comment cette mobilisation n'est pas aussi forte pour les hommes qui font le choix de rester sans enfant.

Le contexte actuel est inscrit dans une transition dans les modèles masculins, comme il en était question plus tôt. Il n'est sans doute pas étranger au contexte actuel de la montée des singularités comme le présente Martuccelli. Rapidement, pour revenir sur quelques notions, il est convenu qu'aujourd'hui les modèles se soient multipliés ainsi que les parcours de vie se sont hautement diversifiés. La quête des individus dans ce contexte est de parvenir à atteindre une justesse à soi et par le fait même à s'éloigner de toute comparaison avec leurs semblables. La crise de l'identité masculine, comme certains l'appellent (Lafrance, 2011, Castelain-Meunier, 1998), n'est pas sans rappeler cette chute de modèle unique qui définissait autrefois les parcours des individus qui étaient largement similaires. La masculinité s'est vue transformée, entre autres, par les luttes féministes qui ont modifié profondément les rapports entre les hommes et les femmes. Les femmes sont sorties des foyers et ont eu accès à la sphère publique. De plus en plus de femmes travaillent pour amener un deuxième revenu dans le foyer et la contraception permet de prévoir le moment idéal de l'actualisation du projet familial.

Les demandes sociales auxquelles les hommes doivent répondre se sont aussi transformées. D'un côté, les demandes associées au père pourvoyeur et autoritaires persistent. Alors que de l'autre, les hommes doivent être de plus en plus engagés dans la vie de l'enfant et de la

mère, d'être sensibles et axés vers la communication. Ce sont des qualités qui ne sont pas « traditionnellement » associées à la masculinité hégémonique dont les stéréotypes sont encore très présents. Pourtant, comme nous l'avons vu (voir chapitre 1) avec le travail de Marc LaFrance (2011), l'intimité est l'espace dans lequel les hommes sont de plus en plus enclins à appuyer ces nouvelles demandes et à les actualiser avec leur partenaire. La grande majorité des répondants du questionnaire *Askmen* expliquent qu'une des marques les plus importantes de la masculinité est d'être un bon père et un bon mari. Cet engagement dans la vie de la partenaire et des enfants ainsi que ces demandes, qui sont plus facilement acceptables dans la vie privée, ne sont pas sans rappeler les spécificités de la conversation conjugale de Berger et Kellner. Les partenaires adaptent les représentations sociales, dans ce cas-ci la masculinité, au monde qu'ils construisent ensemble par l'interaction dans le couple.

La paternité s'est aussi transformée. Par exemple, le père de l'Empire romain devait à la naissance de l'enfant l'accepter ou le refuser. Il avait le « pouvoir de vie et de mort sur ses enfants » (Tahon, 1995 : 36). Au Moyen-âge, c'est l'institution du mariage qui permet de qualifier l'homme comme étant le père et vient codifier la fidélité conjugale et les rapports sexuels afin d'assurer la filiation entre le père et l'enfant. La puissance paternelle prévaut jusqu'à la Révolution française : « Les révolutionnaires estiment que les droits civils comme les droits politiques doivent être commandés par la liberté et l'égalité. Ce qui remet fondamentalement en cause la puissance du père sur ses enfants, du mari sur sa femme, l'inégalité entre aîné et cadets, entre garçons et filles notamment en matière d'héritage, et partiellement entre enfants légitimes et bâtards » (Tahon, 1995 : 56). Mais elle sera réinstaurée par le Code Napoléon (1804). La révolution industrielle quant à elle vient modifier l'équilibre dans le foyer familial puisque le père doit s'absenter pour le travail, tout en préservant son rôle de chef de famille, puisqu'il en détient la responsabilité économique, juridique et sociale (Castellin-Meunier, 1988 : 48). Aujourd'hui, « dans un seul et même mouvement, les hommes s'énoncent comme plus proches de leurs enfants, mais ils continuent à définir la paternité par « leur obligation de subvenir aux besoins matériels de leurs familles » (Martuccelli, 2006 : 166). Comme je l'ai présenté dans le chapitre 3, la famille est teintée par des tensions qui lui sont propres, soit l'obligation morale et la fidélité

éthique. Dans le cas des hommes-pères, l'accomplissement de la paternité passe encore aujourd'hui par la réussite de leur vie professionnelle pour donner à la famille les ressources nécessaires (*Ibid.* : 177). L'autorité dans la famille a quant à elle longtemps été exercée au nom du père, mais, avec la montée des parcours individualisés, il est de plus en plus difficile d'harmoniser l'éducation dans le couple d'autant que souvent les parents souhaitent faire une rupture avec ce qu'ils ont eux-mêmes connu comme éducation (*Ibid.* : 178). Des parents ont un modèle qu'ils souhaitent réaliser dans la manière d'exercer l'autorité alors que d'autres semblent plutôt dépourvus de modèles à suivre (*Ibid.* : 181).

Les hommes doivent maintenant faire face à des défis différents en ce qui a trait à la procréation. Les lois ont longtemps déterminé la filiation par le mariage pour confirmer le lien entre le mari de la femme et l'enfant. Aujourd'hui, la majorité des enfants naissent hors mariage et il est possible d'engendrer un enfant par la procréation assistée, les femmes contrôlent leur fécondité en raison de l'accessibilité à des techniques de contraception efficaces ainsi qu'en raison de la décriminalisation de l'avortement dans les années 1970. Ce nouveau contexte implique une volonté du père à assumer sa paternité dans la famille. Il s'agit d'un moteur pour forger les relations, mais aussi les identités, comme celle de père (Castelain-Meunier, 1988 : 53).

Le changement tiendrait à la modification du rapport des femmes à la famille puisqu'elles sont autonomes et engagées à l'extérieur du foyer familial. C'est ce changement qui modifie le rapport du père à la famille et qui lui demande une implication dans la vie quotidienne plus égalitaire pour libérer les mères du poids de leur rôle maternel. Il existerait, d'après l'auteure, un flou identitaire des hommes en raison du manque de modèle pour les pères contemporains : dorénavant la paternité relève d'une démarche d'affirmation personnelle.

Pour faire le pont avec ce que je présentais plus tôt, les hommes de mon corpus refusent une paternité qui demande un engagement dans la vie de l'enfant. La nouvelle paternité serait, au même titre que le choix de ne pas vouloir d'enfant, une quête de justesse à soi, comme l'exige une société de plus en plus singularisée. Ce sont ces changements sociaux

importants qui viennent du même coup alimenter la possibilité de choisir autrement. Les limites de la famille nucléaire se sont vues contestées et refusées par certains qui choisissent délibérément de rester sans enfant. Aujourd'hui les remises en question du passé et les limites de moins en moins rigides de la famille rejoignent plusieurs individus. Avant de discuter de la mobilisation des hommes volontairement sans enfant, rappelons qu'existent des espaces de revendications dans lesquelles des hommes ont une voix en tant qu'hommes qui veulent le « droit » d'être père. Existe un mouvement de réflexion sur les intentions familiales des hommes lorsque la paternité leur échappe. Ceux-ci font preuve d'une implication certaine dans un projet relié à la famille alors qu'on semble ne pas entendre autant les hommes qui font le choix de rester sans enfant.

Comme nous l'avons vu dans la section mobilisation des hommes du premier chapitre, il existe une mobilisation importante des hommes qui souhaitent devenir père. Les couples gais cherchent à faire reconnaître leur droit de devenir père et réunissent à faire changer la législation afin que l'adoption soit plus accessible pour les couples de même sexe. De plus existe une discussion sur l'encadrement des « mères-porteuses » afin que les couples gais réalisent leur projet parental. Ces efforts n'ont pas encore abouti pour qu'ils puissent avoir entièrement et facilement accès à la paternité, mais je tiens à souligner ici qu'il s'agit d'initiatives exclusivement masculines pour l'accessibilité à la paternité qui leur échappe. Les hommes dans une union médicalement infertile font aussi preuve d'un engagement important en poursuivant des interventions pour la procréation médicalement assistée. Il s'agit d'un défi considérable pour les couples qui se lancent dans ce processus, mais ici encore il s'agit d'une initiative conjointe, donc aussi masculine, dans la poursuite d'une volonté de devenir parent. Et finalement, nous avons vu, toujours dans le premier chapitre, que les pères divorcés sont étudiés dans des travaux en sociologie sur la famille. Il s'agit encore ici d'un discours exclusivement masculin sur le rôle de père qu'ils souhaitent préserver malgré la rupture. En questionnant ces initiatives masculines, je mets en relation la place qu'ont les hommes dans la littérature sociologique sur la famille, quand la paternité leur échappe. Il m'apparaît incohérent que s'exprime une voix en matière de la volonté d'être père, alors qu'il n'en existerait pas pour les hommes qui refusent de le devenir. L'objectif de ce chapitre est de recenser des voix masculines dans d'autres modes de

publications afin de retracer, s'il en existe une, une voix exclusivement masculine des personnes volontairement sans enfant.

5.1. L'absence des hommes dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant

Lorsque j'ai entrepris les recherches sur le sujet des personnes volontairement sans enfant, j'ai vite réalisé que les chercheurs s'intéressaient principalement au point de vue des femmes. La seule recherche sociologique que j'ai recensée qui s'intéressait en plus aux points de vue masculins était celle de Charlotte Debest que j'ai présentée plus tôt. En fait, je trouvais qu'il était incohérent que les hommes aient des opinions et se mobilisent pour avoir le droit de fonder une famille, mais que ce n'était pas le cas lorsqu'il était question de ne pas vouloir d'enfant. Ce qui m'a fait questionner la place des hommes dans le discours sur la non-parentalité volontaire.

Charlotte Debest fait quelques distinctions entre la réalité des femmes et des hommes. L'une d'elles a nourri mon questionnement, elle met de l'avant que les hommes de son corpus avouent ne jamais avoir été questionnés sur leur volonté d'avoir ou non des enfants quand ils étaient seuls. La présence de leur conjointe était le dénominateur commun lorsqu'ils étaient questionnés sur leur intention familiale. Dans certains cas, quand ils expliquent leur volonté de rester sans enfants, l'entourage suppose que la conjointe changera d'idée et que l'homme n'aura pas d'autre choix que de faire famille. Ou encore les mères des hommes interrogés par Debest ne peuvent pas concevoir que leurs fils ne veulent pas d'enfant et elles imputent la décision exclusivement à leur conjointe. De manière générale, l'entourage des hommes volontairement sans enfant suppose que cette décision est issue d'une volonté des femmes de rester infertiles. La décision des hommes est considérée comme la conséquence à la décision de leur partenaire et ils n'auraient pas d'autres choix que de lui faire un enfant, lorsqu'elle changera d'avis. Pourtant, les hommes que j'ai rencontrés ont su faire preuve d'une grande part de responsabilité dans la prise de décision de leur couple. Même dans deux des cas, Denis et Jason, la décision de rester sans

enfant était précédente à l'union avec la partenaire actuelle.

Selon Debest, les hommes subissent une pression sociale à concevoir « sur le mode de l'affectif et du symbolique » : « ils ne transmettent ni le nom qui fonde la lignée, ni le "patrimoine" hérité de leurs propres parents » (Debest, : 88). Mais, pour les femmes, la pression est sur le plan ontologique, puisqu'elles renoncent à ce que l'on s'attend d'elle : enfanter. La non-maternité serait un défaut dans l'identité féminine, alors que la question de l'identité de genre n'intervient pas chez les hommes volontairement sans enfant de sa recherche. Les hommes de mon corpus n'ont pas fait non plus allusion à un défaut de leur masculinité lorsqu'ils me parlaient de leur décision de rester sans enfant.

L'auteure se questionne sur ce que les hommes peuvent bien refuser dans la paternité, puisque la représentation et les bénéfices de la famille sont d'autant plus importants pour les hommes qu'il y aurait beaucoup moins de conséquences pour eux que pour les femmes. Elle l'explique dans la portée de l'engagement dans les tâches domestiques et parentales. Une différence marquée dans son ouvrage est la représentation de la conciliation travail-famille pour les hommes et pour les femmes. En fait, elle explique que « cette question de la possibilité de « faire autre chose » est un point essentiel des discours des SEnVol et particulièrement des femmes » (Debest, : 149). Ce « faire autre chose » implique autre chose que son temps de s'occuper d'un enfant, faire autre chose « qu'être mère » (*Ibid.* : 150), ce qui ne semble pas être un enjeu chez les hommes de son corpus. De plus, ils sont conscients que l'enfant doit être planifié dans la carrière des femmes pour des raisons biologiques, comme la grossesse, l'accouchement, l'allaitement dans certains cas et tout ce qui demande aux femmes d'être physiquement présentes pour les besoins de l'enfant.

Dans les faits et c'est ce que la plupart des recherches indiquent : « la plus grande égalité à l'œuvre dans les couples se déséquilibre au détriment des femmes à l'arrivée des enfants » (Martuccelli, 2006 : 183). Glaude et de Singly (1986 : 25) précisent : « les couples dont le type d'organisation domestique a été qualifié d'égalitaire se recrutent plus souvent chez les ménages sans enfant ou ayant un seul enfant. [...] L'égalitarisme, déterminé principalement par le partage des tâches ménagères, diminue fortement avec le nombre d'enfants, comme

si la participation du mari était d'autant moins importante qu'il y avait plus de travail à faire ». L'organisation du temps entre les conjoints salariés se fait d'un point de vue économique. Une recherche faite sur le système de travail flexible en Allemagne nous explique que ce sont toujours les femmes qui « compensent l'absence d'infrastructures et l'engagement professionnel de leurs maris, par leur présence à la maison et le travail à temps partiel » (Jürgens, 2006).

Comme la recherche de Debest ne s'inscrivait pas dans une comparaison entre les hommes et les femmes, c'est au travers du livre que j'ai retracé certains éléments de différenciation que je synthétise ainsi. Les hommes connaissent une pression différente pour le faire famille sur le plan symbolique. Ils reconnaissent aussi que l'engagement de la femme est beaucoup plus grand en raison de la grossesse et de la petite enfance. Il serait aussi moins facile pour l'entourage des hommes de comprendre à quoi ils renoncent lorsqu'ils ne veulent pas d'enfant, puisqu'il y aurait beaucoup moins de conséquences d'être père dans leur vie qu'il pourrait y avoir pour les femmes. De plus, les hommes qui font le choix de ne pas avoir d'enfant ne remettent pas en cause leur masculinité. La paternité serait une fonction sociale possible, parmi d'autres.

J'ai également rappelé la mobilisation des hommes dans leurs désirs de faire changer les lois pour leur permettre d'être pères (voir aussi chapitre 1). À mon sens, il existe une parole masculine lorsqu'il est question de l'accessibilité à la paternité, alors qu'il n'existe pas de recherches qui donnent la parole aux hommes qui font le choix de rester sans enfant. C'est pour cette raison que je me suis tournée vers les médias traditionnels et sociaux pour explorer s'il existe une voix masculine pour les volontairement sans enfant.

5.2. Les regroupements sur les médias sociaux

5.2.1. Groupes d'intérêts privés

Sur Facebook, il est très facile de trouver des groupes d'intérêts dans des domaines très variés, les personnes volontairement sans enfant ne font pas exception à cette volonté de se regrouper entre personnes dans la même situation. En quelques cliques, il est possible de

tomber sur des groupes privés comme *childfree Québec*, *Union des childfree francophones*, *childfree by choice*, *le défouloir des childfree* pour n'en nommer que quelques-uns. Ces groupes sont composés d'hommes et de femmes qui ont fait le choix de rester sans enfant. Dans les premiers moments de ma recherche de participants, je me suis abonnée à ces groupes où des administrateurs m'ont acceptée quelques heures suivant ma demande. C'est pour cette raison que dans cette partie de ma thèse, je tairais les noms des personnes dont je parlerai par souci de préserver l'anonymat de leurs publications. Les publications partagées dans cette communauté d'intérêts sont souvent des articles relayés qui traitent de la question des sans enfant par choix. À d'autres moments, ils partagent des publications humoristiques sur les différences entre la vie des parents et la leur et ils vont aussi jusqu'à partager leurs états d'âme avec les autres membres du groupe.

C'est le cas de cet homme qui explique sur le groupe *défouloir des Childfree* : « En ce moment, j'ai le besoin de renouveler une partie de mon cercle d'amis et ma vie amoureuse en rencontrant des gens qui ne veulent pas d'enfants, donc je mets des efforts pour trouver de nouvelles opportunités de socialiser et organiser des rencontres de groupe et en privé. C'est une chose de rencontrer plus de gens qui ne veulent pas d'enfants, ça en est une autre d'en rencontrer qui sont disponibles en temps et en émotions. Par exemple, la rencontre que j'ai eue hier s'est terminée en queue de poisson, car non seulement la personne en question n'est pas vraiment disponible en temps, je lui rappelle sa dernière fréquentation, avec qui ça s'est mal terminé. On ne gardera clairement pas contact ». Ce que d'autres membres commentent pour le réconforter et proposent des sites pour rencontrer d'autres personnes *childfree*. Notons toutefois que ce type de publications est majoritairement réalisé par des femmes, les hommes semblent plutôt être dans la dérision. Dans tous les cas, les publications reçoivent des commentaires et des appréciations multiples qui alimentent une discussion autour de leur décision de vouloir rester sans enfant. Certains ont des raisonnements différents que la personne qui a publié, d'autres partagent des raisons différentes qui les poussent à ne pas être parent alors que d'autres viennent adhérer à ce que le membre du groupe dit.

L'un des groupes le plus actif est *childfree Québec* qui, sur une cinquantaine de membres, ne

compte que 7 hommes. Bien que dans ce groupe, la majorité des publications sont le fait de femmes, les hommes partagent aussi des publications humoristiques et des articles sur les personnes volontairement sans enfant. Pendant l'été, deux hommes se sont photographiés dans des endroits de villégiature au Québec. Le premier dit en légende de sa photo de lui avec un verre de vin rouge à la main : « Maudit qu'on est bien pas d'enfant ça nous permet de passer des moments zen comme ça sans se soucier d'entendre des pleurs ou de faire du gardiennage! Bon sam[edi] à tous xxxx». Le second, publie un ego portrait de lui avec la mention : « une p'tite soirée sans enfants qui crient au marais! Que de relaxation ». Ces publications anecdotiques sont toutefois porteuses d'une volonté de partager leur vie quotidienne avec les autres membres du groupe et d'alimenter les publications dans le groupe d'intérêts possiblement puisqu'ils tiennent à cette tribune où ils ne sont pas jugés sur leur choix. Dans les deux cas, il est question d'une vie « relaxe » ou « zen » par le simple fait que des enfants ne sont pas présents. Le choix de ce groupe pour la publication de ces messages m'apparaît important, puisque ces propos seraient peut-être sujets à controverse dans leur entourage s'ils le faisaient sur leur fil Facebook personnel et non pas dans ce groupe fermé destiné à des personnes qui partagent leur volonté de rester sans enfant. Le groupe est principalement utilisé par les membres pour relater des événements ou des expériences quotidiennes en lien avec le fait qu'ils sont volontairement sans enfant.

Une publication d'un homme a soulevé beaucoup de commentaires, il s'agissait du relai d'un article qui revenait sur un événement dans un restaurant populaire à Vancouver. Un client aurait demandé à une mère d'amener son enfant à l'extérieur [traduction libre de : take your kid outside] puisqu'il était en crise. La réaction du personnel du restaurant aurait été de demander à ce client de quitter les lieux et de reconforter la mère et l'enfant, en plus de payer la facture de la famille. Les membres du groupe qui ont commenté la publication étaient en faveur du commentaire du client évacué, en ajoutant une critique aux parents qui ont « tous les droits » et ce « même si [leur] p'tit fait chier tout le monde ». Ce à quoi un homme répond « on peut pu aller nulle part sans entendre des p'tits brailler » et une femme d'évoquer du même coup la « montée de la conformité [et] de la pensée unique » qui va à l'encontre de la divergence d'opinions. Cette même internaute ajoute : « la liberté d'expression est permise juste d'un côté... c'est ça qui me trouble! ». Les commentaires des

internauts suivants vont en ce sens, ils prennent une position de victimes lorsqu'ils sont dans des environnements avec enfants et reprochent aux gens de leur entourage de ne pas comprendre leur choix. On ne peut pas dire qu'ils utilisent cette plateforme pour alimenter des arguments, mais plutôt pour partager leurs états d'âme.

Un des hommes célèbre la réussite de sa vasectomie : « j'ai eu mon appel aujourd'hui... vasectomie succès, 0 spermato, je suis stérile!!! », 13 personnes ont « aimé » la publication. Dans certaines publications, il est question d'une opération qu'ils subiront dans les prochains mois. C'est le cas de ce jeune homme qui s'exprime comme suit : « People of the group! Pour fêter l'arrivée de mes 23 ans et concrétiser mon "*childfree lifestyle*" j'ai pris une grande décision. Je vais téléphoner et prendre rendez-vous pour faire la grande opération. Ce sera un 500\$ bien investi! ». Deux hommes se joignent à la conversation pour parler de leur expérience et de le rassurer sur ce qui s'en vient pour lui (rappelons qu'ils ne sont que 7 inscrits dans le groupe). Le premier explique que pour sa part il n'a pas payé 500\$ pour la chirurgie, mais plutôt entre 140\$ et 160\$ en octobre dernier en concluant son message ainsi : « je tire à blanc!!!! » suivi d'émoticons humoristiques. Un autre homme s'ajoute à la conversation en expliquant qu'il a eu beaucoup de difficulté à trouver un chirurgien prêt à lui faire l'opération dans sa région et qu'il a dû « conduire pour aller jusqu'à Montréal [...] dans une clinique privée ». Le même homme lui souhaite de ne pas trop souffrir de l'intervention, alors que l'autre le rassure en lui disant : « ça surprend un peu, mais j'ai pratiquement pas eu de douleur! » et un autre « [ça fait] moins mal qu'arracher une dent mon *chum*!!! ». Une femme se joint à la conversation en expliquant qu'elle a subi la ligature des trompes et ajoute que « c'est normalement plus facile à faire accepter pour un homme ». Ce à quoi un homme lui répond : « au public je dois attendre plus de 6 mois sans garantie [d'avoir l'intervention] et au privé je me suis fait refuser à deux endroits ». Cette intervention de cet internaute vient seconder l'expérience de Jason, le plus jeune des participants de ma recherche. Malgré le fait que dans l'esprit populaire, l'intervention est probablement plus accessible pour les hommes, il n'en reste pas moins que ceux qui en font la demande doivent faire face à des défis d'acceptabilité et d'accessibilité. Il pourrait être intéressant de pousser ce questionnement plus loin dans une prochaine recherche.

Il semblerait que les publications des femmes soient beaucoup plus orientées vers l'acceptabilité de leur choix de rester sans enfant. Elles expliquent la pression qu'elles subissent de leur entourage et revendiquent que leur choix soit accepté. Il est intéressant de se questionner pourquoi elles « militent » dans des groupes dans lesquels elles sont assurées de recevoir une approbation de leur choix. Elles cherchent, d'après moi, à recevoir des commentaires d'acceptation et de reconnaissance de cette décision qu'elles ne reçoivent probablement pas dans leur réseau. Elles reçoivent ainsi des appuis et des encouragements d'autres personnes (principalement des femmes) qui sont dans la même situation qu'elles. Alors que pour les hommes, il s'agit plutôt d'une démonstration de leur choix pour le voir secondé par les autres. Ils publient généralement des images des activités où il n'y a pas d'enfant et où ils se plaisent. Les hommes sont, d'après les publications dans ce groupe, beaucoup moins dans la recherche de l'acceptation de leur choix que dans la démonstration de la qualité de vie qui en découle. Dans tous les cas, il semblerait y avoir une motivation de faire connaître et de faire accepter la situation « particulière » des personnes volontairement sans enfant.

Comme il s'agit d'un groupe auquel j'ai été acceptée par l'administratrice, j'ai demandé aux internautes ce qui les motive de se regrouper sur des pages d'intérêts pour les personnes volontairement sans enfant. J'ai eu deux réponses d'hommes et quelques femmes ont acquiescé à ce qu'ils disaient en cliquant « j'aime ». Dix minutes après ma publication, un homme me répond : « Je crois simplement que le fait de se regrouper autour d'un même sujet permet de se sentir moins seul, l'appartenance à un groupe est quand même plutôt primordiale chez l'être humain. Donc, quand tu sens que tu ne correspends pas à la majorité sur une question, tu vas chercher à retrouver des gens qui sont minoritaires comme toi sur cette question ». Le second poursuit plus tard :

« En fait ce qui m'a poussé personnellement à vouloir me joindre à des groupes d'adultes sans enfant est suite à l'attitude des gens autour de moi face à mes choix. Je n'ai jamais voulu d'enfants, puis en février de cette année j'avais commencé à penser très sérieusement à me faire stériliser. La réaction des gens face à mes choix n'avait pas de sens, je me sentais dans une classe à part, tout le monde riait de moi face à mes choix. Vers juin, je me suis tanné, j'ai décidé que j'allais faire ce que je veux de ma vie, que je n'avais pas besoin de l'approbation de personne. J'ai pris mon rendez-vous pour me faire stériliser, puis ensuite sur un coup de tête j'ai cherché des

groupes d'adultes sans enfant parce que je savais que je n'étais pas seul dans ma situation et qu'il y a d'autre monde comme moi dans la vie qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'ils ne veulent pas. Je voulais connecter avec d'autre monde comme moi de ce côté-la et possiblement de nouveaux amis comme je suis. Voilà! ».

Dans les deux cas, il est question d'un regroupement pour se sentir moins seul dans sa situation. Mais aussi de se regrouper avec des gens qui comprennent le choix qu'ils ont fait et qui ne les jugeront pas à cet égard en raison d'un sentiment de marginalité. Dans leurs réponses, ce que je comprends, c'est qu'ils ont choisi des avenues différentes de ce que la masse choisirait, ce qui n'est pas étranger à la montée des singularités comme Martuccelli le propose. En effet, ces hommes qui font le choix de rester sans enfant, comme les autres participants à cette page, le font dans l'optique de se faire renvoyer une acceptation de leur choix marginal par d'autres personnes qui les comprennent.

5.2.2. Pages d'intérêt public

L'une des pages d'intérêt public sur les personnes volontairement sans enfant se donne comme mission de relayer les actualités sur le sujet. L'instigatrice de ce projet, Catherine-Emmanuelle Delisle, administre la page Facebook *Femmes sans enfant*, tout en s'occupant de son site qui porte le même nom. Le site regroupe des témoignages, des publications originales écrites par Madame Delisle, ainsi que des entrevues qu'elle réalise sur le sujet avec des personnes sans enfant. Elle partage des publications sur les personnes volontairement sans enfant et sans enfant par circonstances de la vie en faisant attention de toujours démontrer des réalités multiples. C'est dans cet effort qu'elle a réalisé une entrevue avec l'animateur et chroniqueur voyages pour des émissions de variétés, Jean-Michel Dufaux, un homme volontairement sans enfant. Il explique dans son entrevue filmée qu'il n'a « jamais été prêt à être investi dans une famille, un couple et un enfant ». Il ne s'agit pas d'une décision en soi et non plus des circonstances de la vie, mais que c'est une situation qui lui « plait » aujourd'hui. Lorsque Catherine-Emmanuelle Delisle l'interroge sur la notion de pression sociale, il lui répond : « Je n'aime pas cette équation que la société comme si d'être parent faisait de toi quelqu'un d'altruiste et que de ne pas avoir d'enfant ne fait pas de toi quelqu'un d'égoïste et il n'y a pas de rapport entre les deux ». En ajoutant : « on connaît dans l'histoire plein de personnes nobles qui n'ont pas eu d'enfant, Jésus, l'abbé

Pierre, le Dalai-lama n'a pas eu d'enfant... et Pol Pot, la famille Bush et Donald Trump ont des enfants et est-ce que ça fait des êtres supérieurs et altruistes...? ». Il conclut l'entrevue avec une demande sociale à l'égard des personnes sans enfant : « il faut arrêter de juger autant les hommes que les femmes qui n'ont pas d'enfant, que ce soit par choix, par circonstances ou quoi que ce soit, qu'il n'y ait pas de jugement et que ces gens-là sont des êtres humains à part entière et qu'ils ne sont pas moins bons ou meilleurs que d'autres, sont juste différents ». Il explique que dans son cas, le jugement qu'il subit est celui de le considérer comme un « éternel adolescent ».

5.3. Les publications sur les médias traditionnels et numériques

La situation des personnes volontairement sans enfant intéresse aussi les médias traditionnels. Il existe de plus en plus de publications journalistiques sur le sujet, des entrevues avec des couples ou des femmes qui font ce choix (mais encore une fois principalement l'opinion des femmes est exposée).

En 2013 le magazine *Time* propose un numéro complet sur *The Childfree Life*. Dans ce numéro, les articles sur les personnes sans enfants se succèdent, présentent ce choix comme n'étant pas égoïste dans *Childfree adults are not « selfish »*, ou encore des questionnements sur les bienfaits d'un enfant dans la vie dans l'article « *Do Children Bring Happiness or Misery* ».

En février 2016, Bianca Longpré publie un article-choc sur le site du *Huffington post* Québec intitulé « T'as pas d'enfant, tu m'en dois une ! ». Le titre donne le ton au billet de la jeune mère qui présente les parents comme des personnes qui « redonnent à la vie pour compenser ce qu'ils ont reçu ». Elle croit qu'avoir des enfants, c'est « redonner pour vrai ». La jeune femme dépeint les non-parents comme des personnes égoïstes qui décident de tout garder pour eux. En ajoutant que sa situation de mère ne lui donne aucun avantage et qu'elle travaille comme salarié en plus de jouer son rôle de mère. Elle sent que « la société ne valorise pas vraiment le statut de mère et de père ». Elle est convaincue que les personnes volontairement sans enfant bénéficient de tous les avantages sociaux pour

lesquels elle travaille plus qu'eux en raison de sa charge supplémentaire avec ses enfants. D'après elle, elle devrait avoir une reconnaissance puisqu'elle fournit le « futur de la société ». Sa situation familiale l'amène à faire, d'après elle, des « sacrifices financiers » pour subvenir aux besoins de ses enfants, donc elle ne peut pas « cotiser à ses REER » comme les sans enfant le font.

Son papier a eu beaucoup d'échos sur le web et les réponses n'ont pas tardé à se multiplier. Plusieurs femmes sans enfant ont répondu au billet de Bianca Longpré, c'est le cas de Marylise Hamelin, une journaliste et auteure, qui publie « Non ma belle, je ne te dois rien ». Dans ce billet, l'auteure démontre que le discours de Longpré réduit les femmes « à leur rôle maternel ». Hamelin déconstruit l'argumentaire de Longpré en démontrant l'absurdité de son propos dans l'ensemble. D'une part, Bianca Longpré cherche à redonner en ayant des enfants et se considère comme altruiste de laisser certains aspects de sa vie parce qu'elle a des enfants, mais, de l'autre côté, elle limiterait l'accès aux services sociaux à des personnes qu'elle juge ne pas avoir assez contribué au filet social. Hamelin conclut son billet ainsi : « Selon elle (Longpré), les citoyens sans enfant ont moins de valeurs et ne devraient pas pouvoir autant "profiter des services sociaux, des services publics". Suivant ce raisonnement bancal, est-ce que, par exemple, les patients sans enfant devraient attendre davantage à l'urgence, est-ce que le personnel médical devrait moins bien les soigner ? Voilà qui démontre toute l'absurdité d'un tel raisonnement et la somme de mépris qu'il comporte ». Catherine-Emmanuelle Delisle, l'instigatrice du site *femmesansenfant.com.*, y répond aussi en déconstruisant les arguments de Longpré, les uns après les autres, pour démontrer que, dans son cas elle redonne aux autres et qu'elle contribue au filet social dans une volonté d'une société plus égalitaire, pour tous. Elle termine par, « je persiste à croire et à défendre que le non-jugement, l'empathie et la compassion puissent contribuer à changer le monde pour le mieux et pour tous ! ».

Le *Huffington post* a publié à plusieurs reprises sur le sujet : « 8 raisons de ne pas avoir d'enfants » (septembre 2014) ; « Toute la vérité sur les femmes sans enfant » (août 2014) ; « J'ai le droit de ne pas vouloir être mère » (juillet 2014) ; « Les femmes sans enfants se sentent jugées par leurs proches » (octobre 2013), etc. Dans tous les cas, ces articles

présentent la réalité de femmes volontairement sans enfant qui doivent continuellement vivre dans la justification de leur choix. C'est aussi le cas pour d'autres journaux, comme le *Journal de Montréal* qui s'intéresse au débat entre Bianca Longpré et ses interlocutrices dans la publication « Les sans-enfants sont des égoïstes : retour sur la tempête qui divise la toile » (février 2016). L'auteure de cet article, Caroline C. Murphy, présente les propos publiés dans le *Huffington Post* quelques jours auparavant et affiche des *Tweets* d'internautes (femmes) qui réagissent négativement.

D'autres médias numériques qui s'intéressent au vedettariat québécois présentent l'entrevue de Julie Lebreton, une actrice connue pour ses rôles au théâtre, à la télé et au cinéma, qui s'est ouverte sur ce qu'elle appelle son « deuil de la maternité » dans l'émission *Accès illimité* (TVA, 2017). Les animateurs de cette émission entrent dans le quotidien d'artistes québécois pour avoir des entrevues sur des sujets, parfois, plus personnels. Dans son cas, Julie Lebreton explique que son choix s'est « imposé » en raison d'une relation amoureuse qui se termine et de son âge qui avance. Elle explique que sa vie professionnelle était touchée dans ses attentes de la maternité, puisqu'elle remettait souvent des projets en question par peur d'être enceinte. Elle termine l'entrevue en disant qu'elle en a conclu qu'elle pouvait être « entière et comblée sans être mère ».

Dans la plupart des cas dans les articles de journaux, il est question d'entrevues avec des femmes militantes pour l'acceptation de leur choix. Certaines se regroupent pour dire qu'elles ne « font rien de mal », sauf ne pas répondre à la pression sociale d'enfanter. Je n'ai pourtant pas trouvé une entrevue avec un homme volontairement sans enfant et encore moins qui revendique l'acceptation de la légitimité de son choix. Les médias plus traditionnels font une place pour les gens sans enfant, mais majoritairement ils font une place au point de vue des femmes, comme je viens de le présenter. Une grande majorité des entrevues réalisées dans ces journaux (*Métro*, *Journal de Montréal*) présentent *Maman, non merci !*, le documentaire réalisé par Magenta Baribeau diffusé en 2016. La documentariste présente la pression sociale subie par les femmes qui décident de ne pas avoir d'enfant ainsi que les questionnements qui entourent cette décision. Dans d'autres entrevues, elle présente ses motivations pour réaliser ce documentaire. Le prochain passage de ce

chapitre présentera ce documentaire en détail.

5.4. Le documentaire de Magenta Baribeau

La documentariste, Magenta Baribeau, réalise son projet *Maman, non merci !* Elle entreprend une recherche de personnes qui ont une opinion sur le sujet ou qui sont elles-mêmes volontairement sans enfant. Elle discute avec ses participants sur plusieurs sujets, comme les moments où ils ont réfléchi à leur intention familiale, la négociation avec la pression sociale et les raisons qui les ont poussés à prendre cette décision. Dans les premières secondes, elle présente son intention pour le documentaire, en disant qu'elle souhaitait rencontrer : « d'autres femmes qui comme moi, sortaient du moule, afin de m'aider à comprendre mon propre manque de désir maternel et surtout pourquoi ce choix choquait autant mes interlocuteurs ». Pourtant, dans son documentaire, elle rencontre des femmes, mais aussi des hommes, malgré son titre (*Maman, non merci !*), afin de tracer un portrait de ce qui pousse les gens à ne pas vouloir d'enfant. Ici, je m'attacherai principalement aux interventions des hommes.

La documentariste interroge un couple volontairement sans enfant, Pierre et Gerarda, qui expliquent qu'ils ont pris la décision ensemble et qu'ils en ont longuement discuté avant que Pierre se fasse vasectomiser. Gerarda révèle que Pierre était plus pressé qu'elle à subir l'intervention chirurgicale, mais qu'ils ont quand même pris le temps de se renseigner avant de passer à l'action. Ils assurent à la documentariste que « c'était le bon choix » et que maintenant « ils vivent avec ce choix au même titre que les parents doivent vivre avec leur choix ».

L'une des craintes de Gerarda lors de leur prise de décision était celle de « vieillir seule ». Après s'être informés, ils ont réalisé qu'avoir des enfants « ça ne veut pas dire qu'ils vont être là (pour eux) plus tard ». Gerarda poursuit en disant que les gens sans enfants auraient plus de possibilités d'entretenir leur réseau social et ainsi d'être mieux entourés durant leurs vieux jours. Pour sa part, Pierre considère que le fait de faire des enfants pour une

descendance, c'est « prétentieux » et qu'il « n'a pas besoin d'éternité ». Comme Debest le soulignait dans son livre, il s'agit d'une considération principalement adressée aux hommes qui décident de ne pas avoir d'enfant. Pierre a l'impression qu'on le traite lui-même comme un enfant quand il se fait dire par des personnes qui « pensent mieux le connaître que lui-même » qu'il changera d'avis et qu'il s'agit d'une phase dans sa vie.. Il énumère certaines critiques qu'on adresse aux sans enfant par choix, par exemple qu'ils sont égoïstes et qu'ils cherchent seulement le plaisir dans la vie, ce à quoi il répond : « peut-être (en riant avec sa conjointe) ! », en ajoutant « qu'il y a de l'égoïsme derrière chaque décision au même titre que ceux qui font des enfants ». De manière plus générale, il critique la société qui « favorise le fait de faire des enfants avec les avantages fiscaux », il croit que la « société a des attentes pour avoir des contribuables futurs ». De plus, Pierre doute lorsqu'il entend une personnalité publique qui a fait beaucoup de réalisations dire que ses enfants sont la plus belle d'entre elles, mais il ajoute que c'est « la réponse à laquelle on s'attend ». Dans l'intervention de ce couple, Magenta Baribeau laisse beaucoup plus de place aux propos de Pierre qui semble avoir un discours sur la perception des hommes qui décident de ne pas avoir d'enfant. Sans expliquer les raisons qui l'ont poussé à prendre cette décision, il est possible de comprendre qu'il entretient une critique de la société nataliste qui met une certaine pression pour faire des enfants.

Cette critique de la société n'est pas étrangère au point de vue de Martin, un homme seul que la documentariste invite à intervenir dans son projet. Vers l'âge de 18 ans, il a pris sa décision de rester sans enfant et à l'âge de 30 ans, il s'est fait vasectomiser. Il était accompagné par sa mère. Dans son cas, la décision relève surtout de la société actuelle qu'il critique fermement. Il critique le capitalisme, en prenant l'exemple des épiceries qui fournissent des petits paniers avec la pancarte « futurs consommateurs ». Il précise que l'enfant est une « manne pour la société capitaliste qui deviendra un jour un surconsommateur et qu'il doit y avoir une reproduction du système ». Martin dit ne pas avoir pris cette décision parce qu'il n'aime pas les enfants, au contraire, c'est parce qu'il aime leur « spontanéité et leur innocence » qu'il estime que ce ne serait pas leur rendre service de les mettre dans un monde qui va « étouffer ces belles qualités-là ». Très jeune, il ressentait un « malaise du monde dans lequel on vit, parce que la majorité des gens est obnubilée par

l'argent » et il ne veut pas « introduire des nouveaux humains là-dedans ». Il juge la société égoïste qui mène à la « destruction du monde, parce qu'on vide des océans, pille des espaces, vide la forêt ». C'est pour des raisons politiques qu'il décide de ne pas avoir d'enfant. Il réfléchit aux motifs qui peuvent justifier la difficulté des femmes à faire valoir leur choix de ne pas avoir d'enfant en l'imputant à ce qu'elles ne soient pas encore les égales des hommes en raison de la société patriarcale qui perdure aujourd'hui. Il s'inquiète aussi d'un recul qui s'opère avec les conservateurs qui « veulent ramener les femmes à la maison, fermer les frontières aux immigrants et que ce recul-là fait aussi reculer le féminisme ». Dans le même ordre d'idées, il critique aussi la manière dont les hommes sont déresponsabilisés dans la famille en mettant en lien avec les campagnes publicitaires qui continuent « à représenter les hommes comme des brutes épaisses qui aiment les chars, le sport, la bière, les filles en petit déshabillé avec des gros décolletés et des mini-jupes », ce qui alimente le recul exprimé plus tôt du rapport égalitaire souhaité entre les hommes et les femmes, sur tous les plans et spécifiquement dans le rapport à la famille.

Le documentaire se déplace en Belgique où la documentariste rencontre Théophile de Giraud, l'instigateur de la fête des *childfree* à Bruxelles. Cette journée organisée pour célébrer les non-parents cherche à regrouper des gens qui ont des opinions similaires sur la famille afin de partager des anecdotes, mais aussi de tenter d'éradiquer la pression sociale afin que les *childfree* soient « dans une liberté totale de choix ». L'idée est née lors d'un voyage en France au moment de la fête des Pères qui lui a fait prendre conscience qu'il n'y avait pas de fête pour les non-parents et qu'il fallait remédier à cette lacune. C'est dans l'humour et la provocation qu'il milite contre le « dogme nataliste ». Il explique que la fête des non-parents « ne se prend pas au sérieux, mais émet des revendications pour que les *childfree* puissent être dans une totale liberté de choix, le discours est sérieux, mais on veut le faire dans une ambiance décalée, un peu loufoque et surtout provocante ». Selon ce militant, il y a trois types de personnes volontairement sans enfant : 1. les *Childfree* qui font un choix personnel qui relève d'un non désir d'avoir des enfants. 2. les dénatalistes qui militent, qui sont « engagés philosophiquement » et qui font le choix de ne pas avoir d'enfants pour des raisons écologiques ; comme on est trop nombreux sur terre, la manière de réduire notre empreinte écologique est de ne pas faire d'enfant. 3. des « pessimistes de

l'existence et que mieux vaut ne pas naître, puisque la vie est tellement pénible », il se reconnaît dans les trois types, mais principalement dans le dernier.

La documentariste se déplace à la soirée de la fête des non-parents à Bruxelles et y rencontre des hommes qui participent à l'événement. Le premier ne veut pas se reproduire pour des raisons éthiques et écologiques. Il juge que la terre est déjà surpeuplée et que l'humanité « est la seule espèce qui est capable de faire disparaître toutes les autres espèces, on n'y est pas encore arrivé, mais on y va doucement » dit-il. Sa manière de ne pas contribuer à la situation est de ne pas mettre plus d'humains sur la Terre. Un autre estime « qu'il serait illusoire de croire qu'il serait possible de diminuer la consommation énergétique de la population terrestre, alors si on veut arriver à un équilibre qui est nécessaire, c'est que la croissance démographique s'arrête ».

Outre les hommes qu'elle rencontre, Margenta Baribeau fait parler des femmes de tous les âges qui ont décidé de ne pas avoir d'enfant. Elle conclut son documentaire avec une intervention d'une bédéiste française, Véronique Cazot, auteure de *Et toi quand est-ce que tu t'y mets ?* Son projet de bande dessinée visait à « nous foutre la paix et d'accepter les gens avec leurs envies et leurs différences et de contrer cette pensée unique (nataliste) qu'il y a ». À la documentariste qui lui demande ce qu'elle souhaite pour les sans enfant, la bédéiste répond : « que la société ne soit pas forcément basée sur ce mode de pensée unique et que les femmes sans enfant soit respectées et ... peut-être pas comprises... faudrait pas exagérer, mais au moins acceptées et qu'elles fassent vraiment partie de la société autant que les autres femmes ».

À l'issue de l'examen de ces messages, articles et ce documentaire, une question persiste dans mon esprit : est-ce que les personnes volontairement sans enfant sont vraiment stigmatisées et mises à l'écart de certaines sphères pour la seule raison de leur non parentalité ? S'agit-il d'une demande sociale si omniprésente et systématiquement isolante pour les personnes qui font le choix de rester sans enfants ? En fait, ces personnes décident qu'elles ne veulent pas être parents, que ce soit pour des raisons éthiques, philosophiques ou strictement d'aspirations personnelles, mais elles ont les moyens d'imposer leur

décision dans la réalité. Leurs revendications de voir leur choix être approuvé et salué par leur entourage ne s'inscrivent-elles pas dans leur aspiration d'être reconnues dans leur singularité ?

Conclusion

Lorsque j'ai commencé à partager mon affiche de recrutement sur les réseaux sociaux le premier participant s'est manifesté dans les heures qui ont suivi mon annonce. Il m'écrit en se présentant comme un homme totalement hétéro de 39 ans, qui n'a jamais voulu d'enfant et qui serait disponible pour m'aider avec mon projet de maîtrise. Nous avons fixé une date afin de nous rencontrer pour l'entrevue quelques jours plus tard. Pendant ce temps, l'affiche a été partagée plus de 70 fois sur les pages personnelles de mes connaissances, mais aussi dans des groupes de personnes sans enfant suivi par plus de 3000 personnes. La rédactrice du site *femmes sans enfant* est entrée en contact avec moi afin de me parler de sa mission et de souligner combien elle trouvait mon sujet de recherche intéressant. Elle m'a aussi parlé de certaines personnes qui ont travaillé sur les hommes sans enfant par circonstances de la vie, elle a même proposé de partager mon affiche avec la documentariste Magenta Baribeau. Lorsqu'elle a partagé mon affiche de recrutement sur sa page *femme sans enfant* elle a ajouté : « Messieurs sans enfant par choix : je vous invite à faire entendre vos témoignages dans cette étude. Bravo, Valérie Laniel pour cette démarche inédite au Québec ». Une autre femme a partagé ma publication en ajoutant ce commentaire : « On m'a souvent demandé pourquoi je ne m'étais intéressée qu'à la non-maternité et pas à la non-paternité. C'était trop pour une seule maîtrise, mais voilà que quelqu'un souhaite étudier la non-paternité, et je m'en réjouis ! Si vous connaissez quelqu'un qui rencontre ces critères, partagez! ». Je me suis abonnée à ces groupes de personnes *childfree* afin de la partager moi-même. Les affiches étaient accompagnées d'un court texte qui expliquait mes motivations et qui invitait les gens à la diffuser dans leur réseau. Plusieurs personnes y ont répondu, majoritairement des femmes. Elles me disaient que la recherche était tout à fait intéressante, mais que leur conjoint était « un homme de peu de mots et qu'il était gêné » ou qu'il « déteste les sondages et qu'il n'en veut pas parce qu'il faudrait que la femme s'en occupe à 95% ». D'autres ont répondu qu'elles

partageraient l'affiche avec leur conjoint, mais je n'ai eu aucune réponse de leur part.

Cette difficulté de rencontrer des hommes volontairement sans enfant qui voulait en parler me semble liée à l'absence des hommes dans la littérature scientifique sur la question. Je crois que les hommes ont fait ce choix et que, pour certains, il s'agit bel et bien de quelque chose qu'ils ont décidé et dont ils en sont convaincus. Comme c'est le cas des hommes que j'ai rencontrés (voir le chapitre 4). Ils ont pris une décision, avec laquelle ils vivent aujourd'hui et ils ne comptent pas changer d'avis. Ils m'ont convaincue que ce n'était pas une décision exclusivement féminine. Les recherches sur les mobilisations masculines pour le droit à l'enfant me confirment aussi que les hommes ne sont pas sans opinion dans les intentions familiales. Certaines personnes *childfree* croient qu'il est important de se regrouper pour faire connaître leurs raisons d'être sans enfant, certains le font pour des raisons environnementales, d'autres philosophiques et certains pour la simple raison qu'ils ne veulent pas d'enfant. Dans tous les cas, ils cherchent à remettre en cause la pression sociale nataliste en se regroupant ainsi.

Les personnes volontairement sans enfant n'ont pas à militer pour modifier une législation qui les empêcherait de concrétiser leur projet, comme les couples infertiles ou les couples gais. Ils se regroupent sur les médias sociaux pour exprimer un certain malaise qu'ils ressentent lorsqu'ils expriment leur décision dans leur entourage. Ils revendiquent une plus grande acceptation des choix de chacun dans une société qu'ils jugent trop axée sur les enfants. Cela se manifeste par des publications, des articles ou des documentaires qui exposent la réalité des sans enfant par choix. On l'a vu, ce type de publications qui cherchent à faire accepter leur choix est principalement fait par des femmes. Bien qu'il s'agisse d'un choix qui leur appartient, elles ressentent un certain malaise malgré la possibilité de rester infertiles ou d'interrompre une grossesse. Certains hommes ont toutefois une volonté de se regrouper, comme les femmes, autour de cette décision de rester sans enfant. C'est le cas de Théophile qui intervient dans le documentaire de Baribeau, ainsi que les hommes qui ont répondu à mon questionnement sur le groupe *childfree Québec* : ils ont un besoin de partager leur réalité avec d'autres personnes, qui comme eux ressentent une pression de faire des enfants. Les hommes qui interviennent

dans le documentaire de Magenta Baribeau ont des discours militants, non pas pour qu'on accepte leur choix en tant que tel, mais plutôt pour faire valoir des arguments environnementalistes ou encore anticapitalistes pour justifier leur choix. Les hommes qui décident d'en discuter publiquement comme c'est le cas avec les hommes rencontrés par la documentariste ont des arguments développés pour faire comprendre leur choix qui relève d'un engagement dans d'autres causes sociales. Pourtant, les hommes avec qui je me suis entretenue pour cette thèse n'étaient pas dans cette dynamique de revendication. Ils avaient à mobiliser certains arguments pour faire comprendre leur intention de rester sans enfant dans leur entourage, mais ça ne semble pas être au cœur d'une volonté de changer le « mode de pensée unique », comme les hommes dans le documentaire et les *childfree* qui se regroupent sur les médias sociaux.

Conclusion

Mon intention première dans l'élaboration de ce projet de thèse était de mettre en lumière le point de vue masculin des personnes volontairement sans enfant. Cet objectif n'a été relevé qu'en partie, puisque je n'ai rencontré que trois hommes qui se sont prêtés à l'exercice. Ce défi a été le moteur d'un nouveau questionnement sur la place des hommes dans les intentions sur la famille et a élargi mon projet en augmentant le chapitre 1 et en rédigeant le cinquième chapitre imprévu au départ. Mon travail reste original dans la mesure où aucune autre recherche jusqu'ici ne s'était intéressée exclusivement au point de vue des hommes volontairement sans enfant. J'ai recueilli l'expérience d'hommes qui ont pris la décision de rester sans enfant tout en me parlant de leur intimité et de leur vie conjugale.

Nous avons tracé, dans le premier chapitre de cette thèse, un portrait de la natalité au Québec aujourd'hui. Comme nous le savons, l'âge de la première grossesse est de plus en plus élevé et les femmes ont moins d'enfants que le seuil de renouvellement des générations. Les luttes féministes ont modifié le rapport des femmes à l'engendrement et à la maternité. Le contrôle de la fertilité permet de réfléchir sur un moment opportun de faire famille, alors que certains prévoient rester infertiles toute leur vie. Les gens volontairement sans enfant sont peu étudiés par les sciences sociales et les médias traditionnels s'intéressent depuis peu au phénomène. Toutefois, on a remarqué que la voix des hommes était absente dans ces deux sphères. Il y a aujourd'hui, comme nous l'avons vu dans le même chapitre, une multiplication de modèles, tant de la famille, que de la féminité et de la masculinité. Ce qui a certainement changé la dynamique dans le couple, qui devient le théâtre de ces nouvelles valeurs d'égalité et dans lequel les protagonistes doivent apprendre à jongler avec des modèles de plus en plus éclectiques.

S'en suivait le chapitre qui présente les auteurs et les concepts clés dans ma recherche. Nous avons vu que l'intimité est le territoire premier des changements dans les mentalités, tant dans la dynamique de l'engendrement, mais aussi dans la définition même du couple et de la masculinité. La recherche de Charlotte Debest présente le phénomène des personnes

volontairement sans enfant en France. Son ouvrage, bien que non inscrit dans une comparaison entre les hommes et les femmes qui font ce choix, pointe pourtant certains éléments de différenciation notables que j'ai exploités. La notion de conjugalité est le dénominateur commun de tous les questionnements fait aux hommes quant à leur intention sur la famille. Si, la décision de rester sans enfant peut être prise antérieurement à l'union conjugale, elle doit être discutée dans les projets communs du couple. C'est là que les travaux de Berger et Kellner ont ajouté à ma compréhension de la conjugalité comme lieu de socialisation. La notion de conversation conjugale me permet de comprendre la relation de couple comme un espace dans lequel les partenaires se définissent un monde commun. Le contexte actuel décrit dans le premier chapitre inscrit les individus, mais aussi les couples, dans des dynamiques particulières à la montée des singularités. J'ai mobilisé la proposition de Martuccelli qui illustre les relations conjugales comme une épreuve traversée par une tension qui se situe entre l'érotisme et la communication, en plus d'être soumise aux tensions de l'épreuve familiale : l'obligation morale et la fidélité éthique.

Le chapitre 3 présentait la méthodologie utilisée pour répondre à ma question de recherche : comment la décision des hommes de rester volontairement sans enfant se négocie et s'entretient au sein du couple et se heurte à la pression du faire famille, dans la perspective des tensions qui traversent l'épreuve familiale ? Les données qualitatives recueillies dans les entretiens m'ont permis de répondre à cette question. Le recrutement des participants aux entretiens n'a pas été aisé (3 plutôt que 6 attendus), ce qui a influencé le déroulement de ma recherche, en m'incitant à me pencher sur l'observation des médias sur cette problématique afin d'élaborer une analyse satisfaisante. Avec les entretiens, j'ai eu accès à l'expérience de ces hommes en les questionnant sur des sujets, jusqu'alors non explorés par les recherches en sciences sociales, comme la décision de rester sans enfant, les relations conjugales et la manière de négocier avec les pressions du faire famille. L'un des défis importants de cette démarche était de faire parler des hommes que l'on pourrait qualifier de « peu de mots » sur des sujets qui relèvent de l'intimité. Il s'agissait d'une première expérience d'entretiens sociologiques, pour eux, comme pour moi. En ce qui me concerne, elle s'est avérée enrichissante.

Le quatrième chapitre présentait l'analyse des entretiens que j'ai réalisés avec ces participants. Nous avons vu que les trois n'ont pas pris leur décision de la même manière. Pour Denis, la volonté de ne pas être père lui a toujours apparu comme une évidence ; Jason a réfléchi, seul, à cette possibilité, avant de rencontrer une femme qui n'en voulait pas non plus ; Michel a pris la décision sur le tard en raison de son âge. Les trois ont connu une certaine pression lorsqu'ils expriment ne pas vouloir d'enfant, mais particulièrement les plus jeunes. Denis est plutôt dans la confrontation pour désamorcer la conversation avec les gens qui le questionnent sur sa décision, alors que Jason est plutôt dans l'explication et la construction d'arguments à mesure que le temps avance. Une partie de l'analyse se centrait sur la conversation conjugale et l'épreuve conjugale. Nous avons pu retracer dans les entretiens certains moments où les hommes exprimaient, à leur manière, certains éléments toujours actuels de la conversation conjugale, comme la discussion pour les décisions importantes (ex. : changement de carrière et retour aux études) et les modifications de décisions prises avant la relation (ex. : le mariage dans le cas de Jason). Les hommes rencontrés m'ont expliqué dans leurs mots, ce que Martuccelli (2006) a développé dans son enquête en France, par exemple, comment les expériences précédentes ont forgé les conjoints qu'ils sont aujourd'hui. Leurs relations conjugales ont transformé la personne qu'ils sont aujourd'hui, ils les saisissent comme des apprentissages, qu'il s'agisse de leur décision de rester sans enfant, mais aussi en ce qui a trait à la fidélité et à la manière de s'engager dans un couple. Nous avons aussi compris que les tensions propres à l'épreuve conjugale et familiale sont ressenties par les participants rencontrés. Toutefois, faire parler des hommes sur l'intimité et plus précisément sur l'érotisme a été un exercice difficile.

Le chapitre final, quant à lui, explore la voix masculine des hommes dans l'espace public, soit les médias sociaux et les médias traditionnels sur leur intention familiale. Comme déjà mentionné à quelques reprises, j'ai dû user de créativité pour poursuivre mon projet en raison des difficultés à rencontrer autant d'hommes que je l'aurais souhaité. Ce chapitre donne une dimension nouvelle dans les recherches sur les personnes volontairement sans enfant puisqu'il présente des manières différentes de négocier avec la pression du faire famille. Nous avons vu qu'il existe certains regroupements de personnes volontairement

sur Facebook, dans lesquels les membres partagent avec d'autres qui ont fait le même choix qu'eux, alors que les médias traditionnels ne s'intéressaient pas vraiment à la réalité masculine sur cette question. Les hommes qui publient sur ces groupes ne formulent pas nécessairement des revendications contre les pressions qu'ils subissent. Ils partagent leur joie d'être sans enfant et s'encouragent dans des démarches de stérilisation. L'approche semble se rapprocher de celle des participants rencontrés qui ne mobilisaient pas non plus des arguments militants lorsqu'ils expriment leur intention de rester sans enfant. Pourtant, en m'intéressant au documentaire *Maman? Non merci!* de Magenta Baribeau, force est de constater que certains hommes mobilisent des arguments ancrés dans des valeurs écologiques, économiques et philosophiques. Dans un cas comme dans l'autre, les hommes ne semblent pas avoir de facilité à discuter de l'intime en rapport à leur intention familiale.

Cette recherche ne peut certes pas se généraliser à une population générale, mais elle trace tout de même une image des hommes volontairement sans enfant. Les hommes ont une voix sur leurs intentions familiales, même lorsqu'ils choisissent de ne pas vouloir d'enfant. Certains trouvent important de se regrouper sur des pages d'intérêts avec des motivations de faire changer le discours nataliste. Alors que d'autres n'ont pas cette intention de militer pour changer quoi que ce soit, comme les hommes que j'ai rencontrés pour cette recherche (chapitre 4). Mes participants, comme les intervenants dans les groupes d'intérêt privé sur Facebook, ne cherchent pas à questionner la pression nataliste que les militants critiquent. Ceux-ci cherchent à développer un discours qui promeut le libre choix des *childfree* sans subir de pression de tout genre, comme l'exprimait Théophile de Giraud dans le documentaire. Les arguments que les *childfree* mobilisent sont destinés à faire comprendre leur choix aux gens de l'entourage, ils se font un devoir de supprimer cette pression qu'ils ressentent face à leur décision de rester sans enfant. Cette pression ressentie chez les volontairement sans enfant est-elle à ce point constante qu'ils sont mis à l'écart de certains milieux ou encore voient-ils certaines relations avec leur entourage se détériorer en raison de cette décision ? Les mobilisations des personnes volontairement sans enfant sont bien différentes de celles organisées par les couples infertiles, les hommes gais souhaitant devenir pères ou encore les pères divorcés. En d'autres mots, les sans enfant volontaires n'ont pas besoin de faire changer des réglementations pour actualiser leurs intentions. Au

final, la décision de rester sans enfant n'appartient qu'à eux. Il est intéressant de constater cette volonté de ces gens d'être reconnus dans leur choix par les autres dans cette société singulariste. Comme Martuccelli l'explique, les individus sont en quête d'une justesse personnelle pour se singulariser et s'affranchir de toute comparaison possible avec les autres. Ce serait donc par une volonté d'être reconnus dans leur singularité que les *childfree* revendiquent une reconnaissance de leur décision. Comment expliquer alors que cette volonté d'être reconnu comme être singulier serait le combat de certains, alors que pour d'autres, cela ne semble pas être un poids dans leur existence ?

Bibliographie

Livres et articles

ALAMI, S., DESJEUX, D., GARABEAU-MOUSSAOUI, I. (2013), *Les méthodes qualitatives*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je?, 128 pages.

BARIBEAU, C., ROYER, C., (2012), « L'entretien individuel en recherche qualitative : usages et modes de présentation dans la Revue des sciences de l'éducation », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 38, no. 1, pp. 23-45

BEAUD, S., (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'entretien ethnographique' », *Politix*, vol. 9, n°35, pp. 226-257

BERGER, P., KELLNER, H., (1964), « Marriage and the construction of reality », *Diogenes*, No. 46, pp. 1-23

BERGER, P. et LUCKMANN T. (2006), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 357 pages

BLAIS, M., DUPUIS-DÉRI, F., (2008), *Le mouvement masculiniste au Québec*, Montréal, Remue-ménage, 264 pages

BOLTANSKI, L. (2004), *La condition fœtale : une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard, 420 pages.

Castelain-Meunier, C., (1997), *La paternité*, Paris, PUF, 125 pages

CASTELAIN-MEUNIER, C., (1988), *Les hommes aujourd'hui, virilité et identité*, Acropole, 273 pages

CARMEL, M., (1990), *Ces femmes qui n'en veulent pas. Enquête sur la non-maternité volontaire au Québec*, Montréal, Saint-Martin, 159 pages

CHAUVIN, S., (2005), « Les aventures d'une « alliance objective ». Quelques moments de la relation entre mouvements homosexuels et mouvements féministes au XXe siècle », *L'homme et la société*, no.158, pp 111-130

CONNELL, R. W., (1987), *Gender and Power*, Presses de l'université de Stanford – Stanford, Stanford University Press, 334 pages

Conseil permanent de la jeunesse Québec, (2007), *Oui, passionnément, à la folie! Le désir d'enfant chez les jeunes*, www.cpj.gouv.qc.ca/fr/pdf/enfants.pdf [Consulté le 24 février 2015]

COTE, D., GABOREAN, F., (2015), « Nouvelles normativités de la famille : la garde partagée

au Québec, en France et en Belgique », *Canadian Journal of Women and the Law*, Vol. 27, No. 1, pp 22-46

de SINGLY, F., (2003), « Intimité conjugale et intimité personnelle : à la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées », *Sociologie et sociétés*, vol.35, No. 2, pp. 79-96

DEBEST, C. (2014), *Le choix d'une vie sans enfant*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 215 pages.

DÉMAZIÈRE, D. (2007), « À qui peut-on se fier? Les sociologues et la parole des interviewés », *Langage et société*, 3 / no. 121-122, p. 85-100.

DÉMOCEAUX, S., (2014), « S'aimer à l'heure du numérique : la relation conjugale à l'épreuve de l'hyperconnectivité », *Sociologie et sociétés*, vol. 46, no. 1, pp. 125-143

DUBAR, C., (2007), « Les sociologues face au langage et à l'individu », *Langage et société*, No. 3, pp. 29-43

FENNETEAU, H., (2007), *Enquête : entretien et questionnaire*, Paris, Dunod, 128 pages

GLAUDE, M., de SINGLY, F., (1986), « L'organisation domestique : pouvoir et négociation », *Économie et statistique*, no. 187, pp. 3-30

GRATTON, E. (2006), « Quand la paternité s'égayé », *Dialogue*, 2006/3, no 173, pp. 56-69.

GRATTON, E. (2013), « Entre pères gays et mères porteuses », *Dialogue*, 2013/4, no. 202, pp. 21-32

GRATTON, E. et VEUILLET-COMBIER C., (2014) « Homoparentalité, adoption et handicap. Clinique d'une parentalité ordinaire ? », *Le Divan familial* 2014/1, no. 32, pp. 179-190

HALDEMANN, V., (1993), « Éditorial : Les méthodes qualitatives – pourquoi? », *Les méthodes qualitatives*, vol. 12, No. 2, pp.117-128

HAMELIN, M., (2017), *Maternité, la face cachée du sexisme*, Montréal, Leméac, 184 pages

HUYGHE, E., BONAL, M., DAUDIN, M., DROUPY, S., (2013), « Dysfonction sexuelles et infertilité », *Progrès en urologie*, No. 23, pp. 745-751

INSTITUT DE LA STATISTIQUE DU QUÉBEC (2016), *Le bilan démographique du Québec*, Québec, Gouvernement du Québec, [En ligne], 171 pages, consulté le 20 mars 2017 URL : <http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/population-demographie/bilan2016.pdf>

JOUBERT, L. (2010), *À l'envers de landau*, Ottawa, Éditions Triptyque, 104 pages

JOYAL, R., LAPIERRE-ADAMCYCYK, É., LE BOURDAIS, C. et Coll., (2002), *Le rôle des tribunaux dans la prise en charge des enfants après le divorce ou la séparation des parents*. Rapport de recherche présenté au ministère de la Justice et au ministère de la Famille et de l'Enfance du Québec, Québec, 99 pages

JÜRGENS, K., (2006), « Vie de famille et flexibilité du temps de travail en Allemagne : le mythe de la conciliation », *Enfances, familles et générations*, No. 4, pp. 1-15

KAUFMANN, J.-C. (1993), *La sociologie du couple*, Paris, Presses universitaires de France, 127 pages.

KAUFMANN, J.-C., (2011), *L'entretien compréhensif*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, 126 pages

LAFRANCE, M. (2011), *The New Masculinity*, [en ligne], 6 pages, Consulté le 13 avril 2017
URL : http://www.academia.edu/14410234/The_new_masculinity

LESSARD, C. et PARENT, N. (2014), *Techniques de procréation assistée*, Fédération du Québec pour le planning des naissances [En ligne], 42 pages, consulté le 25 mars 2017,
URL : <http://www.fqpn.qc.ca/main/wp-content/uploads/2014/11/procreationassistee2014.pdf>

LIVET, P. (2012), « Normes sociales, normes morales, et mode de reconnaissance », *Les sciences de l'éducation – Pour l'ère nouvelle*, 2012/1, Vol. 45, p.51-66

LONGPRÉ, B. (2016), « T'as pas d'enfant, tu m'en dois une ! » *Huffingtonpost Québec*, [En ligne] Consulté le 23 février 2016 : http://quebec.huffingtonpost.ca/bianca-longpre/tas-pas-denfant-tu-men-dois-une_b_9298618.html

MARTUCCELLI, D. et LITS, G. (2009), "Sociologie, Individus, Épreuves. Entretien avec Danilo Martuccelli", *Émulations*, 3 (5). [En ligne : consulté le 2016-01-15] URL : <http://www.revue-emulations.net/archives/n-5---georg-simmel--environnement-conflit-mondialisation/martuccelli>

MARTUCCELLI, D. (2006), *Forgé par l'épreuve*, Paris, Armand Colin, 480 pages

MARTUCCELLI, D. (2009), « Qu'est-ce qu'une sociologie de l'individu moderne ? Pour quoi, pour qui, comment ? », *Sociologie et sociétés*, 2009, No.1, p.15-33

MARTUCCELLI, D. (2010), *La société singulariste*, Paris, Armand Colin, 261 pages.

MERCANTI-GUÉRIN, M. (2010), « Analyse des réseaux sociaux et communauté en ligne : quelles applications en marketing », *Management et Avenir*, 2010/2, No 32, p.132-153

MOLINIER, P., (2000), « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*,

2000/1, No.3, pp. 25-44

MOLINIER, P., WELZER-LANG, D., (2000), « Féminité, masculinité, virilité », dans Hirata Hélène, Laborie Françoise, Le Douaré Hélène, Senotier Danièle (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Presses Universitaires de France, pp.71-76

MAIER, C., (2008), *No kids : quarante raisons de ne pas avoir d'enfant*, Paris, J'ai lu, 170 pages

OHL, J. (2008) « Impact de l'infertilité et de l'Assistance médicale à la procréation sur la sexualité », *Gynécologie Obstétrique & Fertilité*, no. 37, pp. 25-32

Procréation assistée Canada, (2012), *Votre guide sur l'infertilité et la procréation assistée (PA)*. [En ligne], Consulté le 28 mai 2017.

RENDON OCAMPO, Juan Camilo, (2016), *Paternité et dynamique des rôles parentaux : une perspective des familles homoparentales*, Université D'Ottawa, Canada, 117 pages.

TAHON, M.-B. (1995), *La famille désinstitutionnée*, Ottawa, les presses de l'Université d'Ottawa, 230 pages.

TAHON, M.-B., (2004), « Du droit à l'enfant », *Relations*, no. 694, 3 pages.

TAHON, M.-B., (2006). «Nouvelles formes de régulation de la famille au Canada et au Québec : avant-gardisme et marginalisation», *Enfances, familles, générations*, No.5, p. 1-10.

THÉTRAULT, M. (2017), *la garde exclusive ou la garde partagée : et s'il ne restait plus de nuances de gris ?*, Bureau d'aide juridique, Sherbrooke, 286 pages.

Documentaire

BARIBEAU, M. (2015), *Maman ? Non merci !*, Enregistrement vidéo, Groupe intervention vidéo, société de production, DVD, 1 h. 14 mins.

Site web

Éducaloi, « Les parents de même sexe et la loi »,Éducaloi, réf du 19 décembre 2017 : <https://www.educaloi.qc.ca/capsules/les-parents-de-meme-sexe-et-la-loi>

KOEHLER, S. « 8 raisons de ne pas avoir d'enfant », Huffingtonpost.fr, réf. du 19 décembre 2017,http://www.huffingtonpost.fr/sezin-koehler/8-raisons-de-ne-pas-avoir-d-enfants_b_5834190.html

LEIPHOLTZ, B., « J'ai le droit de ne pas vouloir être mère », Huffingtonpost.fr, réf. du 19 décembre 2017, http://www.huffingtonpost.fr/beth-leipholtz/je-ne-veux-pas-denfants_b_5612568.html

MURPHY, C., « Les sans-enfants sont des égoïstes : retour sur la tempête qui divise la toile », Journal de Montréal, réf. du 19 décembre 2017, <http://www.journaldemontreal.com/2016/02/25/les-sans-enfants-sont-des-egoistes-retour-sur-la-tempete-qui-divise-la-toile>

SEELEY, B., « Toute la vérité sur les femmes sans enfants », Huffingtonpost.fr, réf du 19 décembre 2017, http://www.huffingtonpost.fr/bri-seeley/sterilisation-femme_b_5686953.html